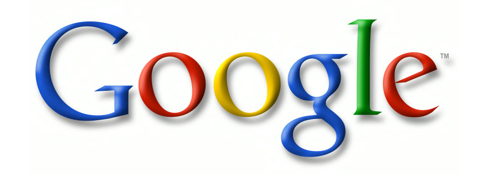
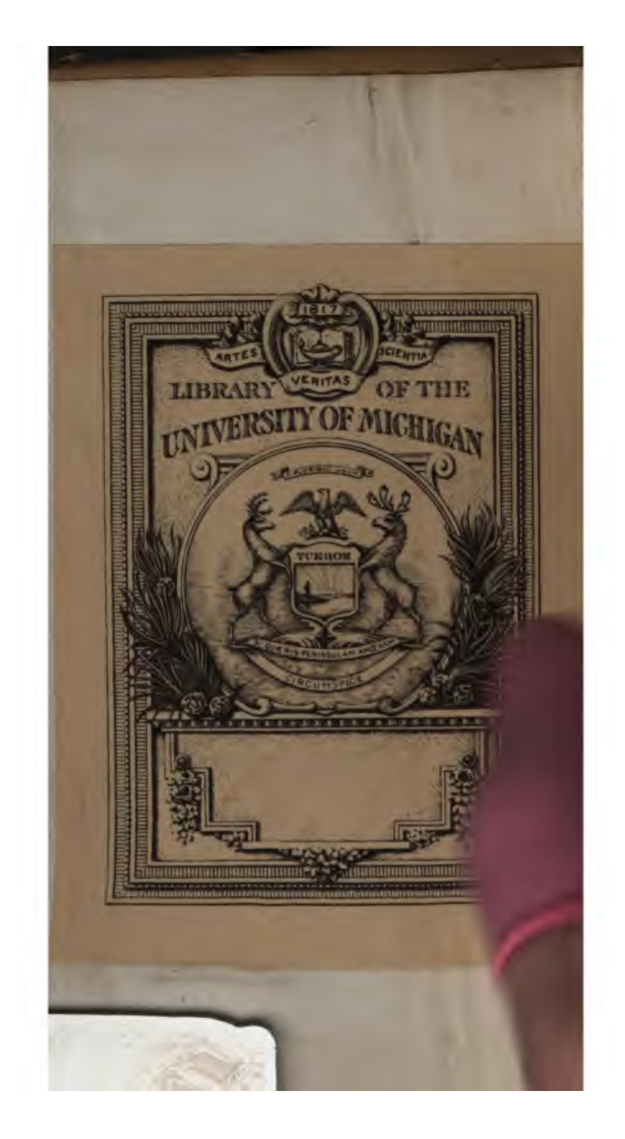
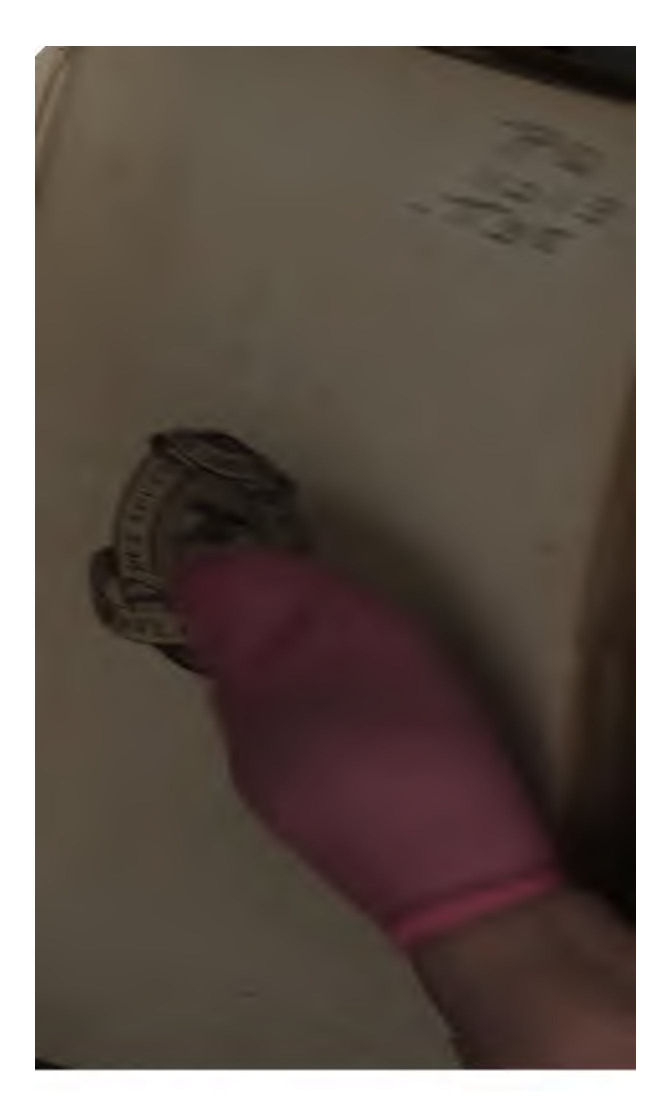



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





ORPHANIS.

Comme mon bienfaiteur, seigneur, je vous révère;
Mais je mérite peu ce reproche sévère.
Demain je fuis le prince, et le ciel m'est témoin
Que mon respect pour vous ne peut aller plus loin.
Je vous laisse ignorer, seigneur, ce qu'il m'en coûte.

SÉSOSTRIS.

[illegible]



ACTE IV, SCÈNE IV.

ORPHANIS.

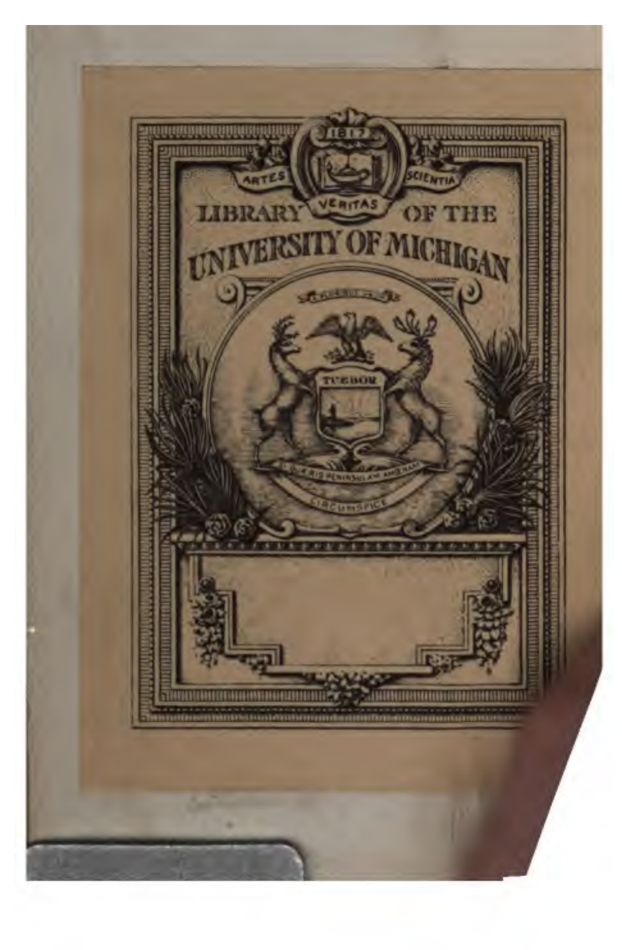
(*A part.*)

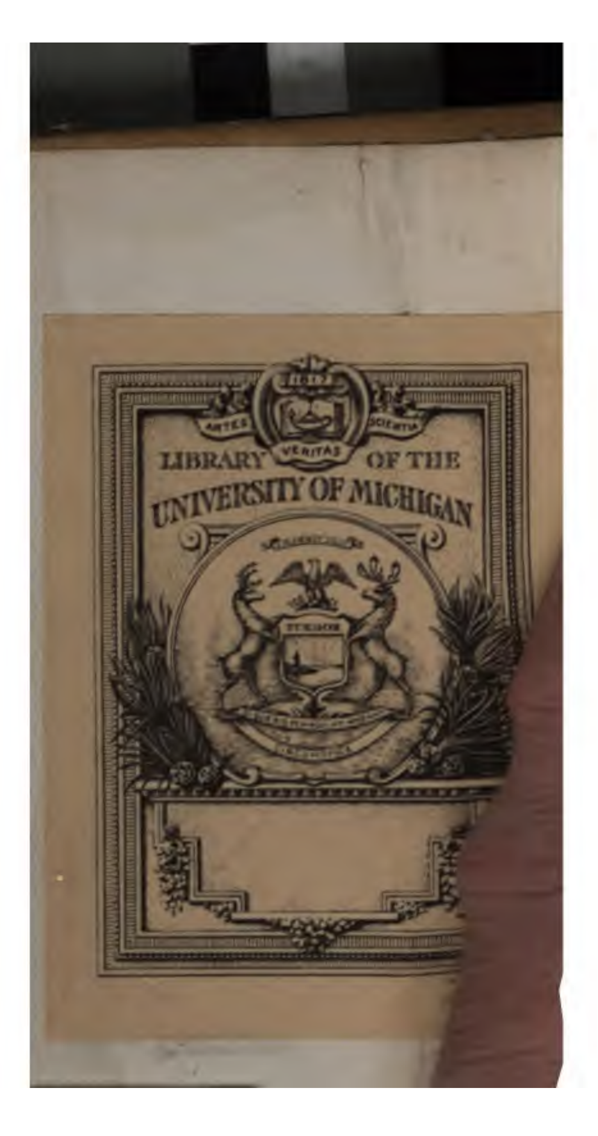
O ciel! je suis perdue,

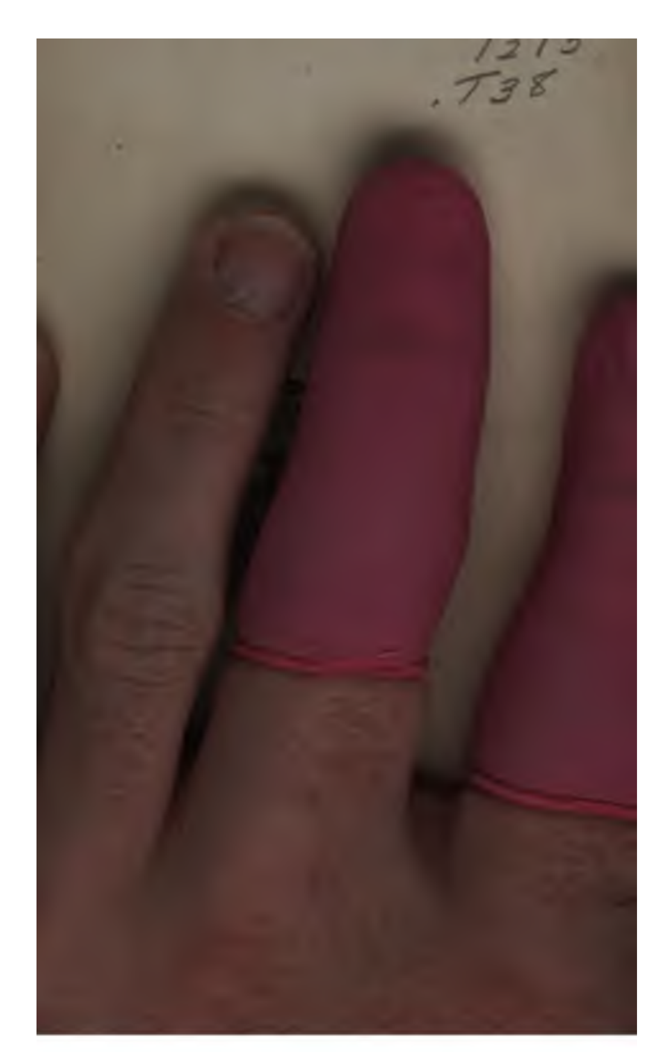
(*A Séanteis.*)

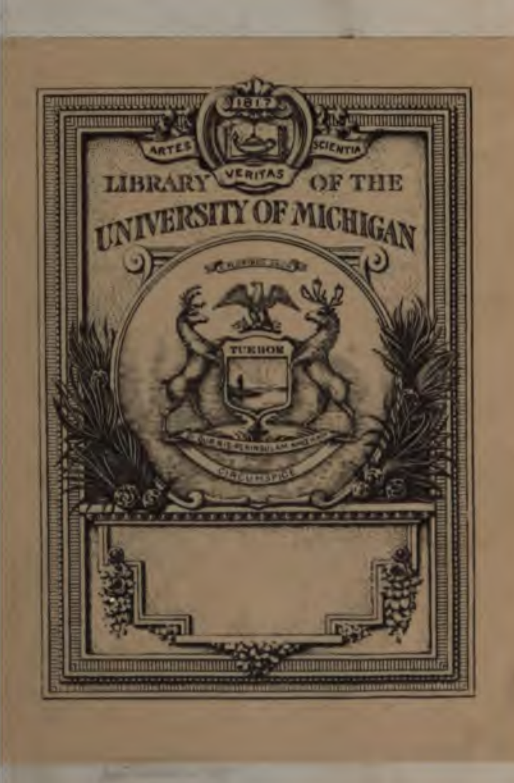
raisons.

soupçons.


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE




.T38


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


EX LIBRIS
RES SEVERA
VERVM GAVDIVM
PAVL GAVDIN

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

TRAGÉDIES. — TOME VII.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement ; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.



À la Librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12,
hôtel de la Rochefoucauld.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGEDIES
ET COMEDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire;

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins-S.-Jacques, hôtel Cluny.

1813.

LE

COMTE DE WARWICK,

TRAGÉDIE,

PAR LA HARPE,

Représentée, pour la première fois, le 7 novembre 1763.

NOTICE SUR LA HARPE.

Jean-François La Harpe naquit à Paris, le 20 novembre 1739. Reçu, fort jeune, à titre de boursier au collège d'Harcourt, par Asselin qui en étoit principal, il s'y concilia l'amitié de ses maîtres par son application et ses succès. Bientôt il se sentit en état d'entrer dans la carrière dramatique et de concourir pour les prix que l'académie décernoit tous les ans. Ses premiers pas furent marqués par des triomphes. A l'âge de 24 ans, le 7 novembre 1763, il fit représenter *le comte de Warwick*, tragédie, qui eut quinze représentations et une grande réussite. Trois ans après il remporta le prix de poésie : sa pièce étoit une épître intitulée *le Poëte*. Nul auteur n'a obtenu autant de prix académiques. Le 25 août 1775, il remporta celui de prose et celui de poésie. Le secrétaire de l'académie, en annonçant ce double triomphe de La Harpe, observa que c'étoit pour la quatrième fois qu'il étoit couronné dans chacun des deux genres, et pour la seconde qu'il étoit couronné dans les deux genres dans la même séance, chose encore sans exemple.

Timoléon, tragédie, jouée le 1er août 1764, n'eut pas le même succès que Warwick. L'auteur la retira après la quatrième représentation; il ne fut pas plus heureux les deux années suivantes.

Pharamond, tragédie donnée le 14 août 1765, et *Gustave Vasa*, tragédie jouée le 3 mai 1766, n'eurent, la première, que deux représentations, et la seconde, qu'une seule. Cette triple chute l'éloigna pendant quelque temps du théâtre. Il y reparut en 1778 par sa tragédie des *Barmécides*, qui, représentée le 11 juillet, fut jouée onze fois. Le 1er février 1779, il donna *les Muses rivales*, espèce d'apothéose de Voltaire. Cette petite pièce eut beaucoup de succès. *Jeanne de Naples*, tragédie jouée pour la première fois le 12 décembre 1781, fut favorablement accueillie.

L'année suivante, à l'occasion de l'ouverture récente de la nouvelle salle, La Harpe fit jouer une petite comédie épisodique en un acte, en vers, intitulée *Molière à la nouvelle salle*, ou *les Audiences de Thalie*. Cette pièce, représentée pour la première fois le 12 avril 1782, fut fort applaudie.

Philoctète, tragédie en trois actes, traduite du grec de Sophocle, parut pour la première fois le 16 juin 1783, et réunit tous les suffrages. Les *Brames*, tragédie représentée dans la même année, n'eut point de succès. L'année suivante, le 2 mars, La Harpe donna *Coriolan*, tragédie qui fut jouée douze fois.

Virginie, tragédie, fut donnée avec succès au mois de juillet 1786; mais l'auteur garda l'anonyme et ne se fit connoître qu'à la reprise du 9 mai 1793. Cette pièce est la dernière de La Harpe qui ait été représentée à Paris. *Menzicoff*, jouée à la cour, ne

l'a pas été dans la capitale. On a encore de La Harpe deux drames : *Mélanie* et *Barnevelt*. Le premier, composé depuis long-temps, n'a été joué qu'en 1793 ; le second n'a point été représenté.

La Harpe, n'eût-il mis au jour que son *Cours de littérature*, auroit laissé non-seulement les preuves de la plus grande érudition et du goût le plus exquis, mais encore l'ouvrage le plus utile et le plus agréable à ceux qui cultivent les belles-lettres.

Il avoit été reçu membre de l'académie dès l'année 1776, à la place de Colardeau. Pendant sa proscription, il a fait la traduction du *Psautier* et commencé plusieurs autres ouvrages, du nombre desquels est la traduction en vers de *la Jérusalem délivrée*. Une maladie longue termina sa laborieuse carrière le 11 février 1803, dans sa soixante-quatrième année.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD D'YORCK, roi d'Angleterre.
MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri IV, détrôné.
LE COMTE DE WARWICK.
ÉLISABETH.
SUFFOLCK, confident du roi.
SUMMER, ami de Warwick.
NEVIL, suivante de la reine.
Un Officier.
Gardes, Soldats.

La scène est à Londres.

LE COMTE DE WARWICK, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

Quoi! lorsque les destins ont comblé vos revers,
Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers;
Lorsqu'Édouard enfin, heureux par vos désastres,
S'assied insolemment au trône des Lancastres,
Marguerite, tranquille en son adversité,
Conserve sur son front tant de sérénité!
Quel espoir adoucit votre misère affreuse?

MARGUERITE.

Celui qui soutient seul une âme généreuse;
Qui seul peut l'affermir contre les coups du sort,
Et lui fait rejeter le secours de la mort;
Aliment nécessaire à qui sentit l'offense,
Seul bien des malheureux, l'espoir de la vengeance.

NEVIL.

Eh! comment cet espoir vous seroit-il permis?
Le sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.



Ils ne sont plus ces temps où votre âme intrépide,
Soutenant les langueurs d'un monarque timide,
De l'Anglois inquiet abaissoit la fierté,
Le soumettoit au frein de votre autorité;
Quand vous-même guidant des guerriers indociles,
Terrassiez les auteurs des discordes civiles,
Quand de l'heureux Yorck qui nous opprime tous
Le père audacieux succomboit sous vos coups.
Hélas! tout est changé : malgré votre courage,
De ses prèmiers bienfaits le sort détruit l'ouvrage.
Yorck est triomphant, Lancastre est abattu;
En vain pour votre époux vous avez combattu;
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le sceptre qui tomboit de sa main défaillante,
L'ascendant de Warwick a fait tous vos malheurs.
Votre fils, cet objet de vos soins, de vos pleurs,
Traîne loin des regards d'une mère avilie,
Sous les yeux des tyrans son enfance asservie.
Vous-même prisonnière en ces murs odieux....

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes destins vont changer... mon cœur du moins s'en flatte.
Il faut que devant toi mon allégresse éclate.
Apprends ce qu'Édouard cache encore à sa cour,
Et ce que verra Londre avant la fin du jour.
Tu sais qu'Élisabeth à Warwick fut promise;
Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,
Il attendoit sa main....

NEVIL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Des nœuds secrets

Ce soir au jeune Yorck l'enchaînent pour jamais;
Et le peuple étonné de sa grandeur soudaine,
Apprendra cet hymen en connoissant sa reine.

NEVIL.

O ciel! que dites-vous? Eh quoi! lorsqu'aujourd'hui
Il brigue des François l'alliance et l'appui,
Lorsque pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'épouser la sœur de leur monarque,
Que Warwick, en un mot, chargé de ce traité,
Aux rives de la Seine est encore arrêté;
L'imprudent Edouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette sanglante injure?

MARGUERITE.

Oui, ce prince entraîné par cet amour fatal
Est de son bienfaiteur devenu le rival.
En vain Élisabeth, que cet hymen accable,
Voudroit en rejeter la chaîne insupportable;
Un père ambitieux, insensible à ses pleurs,
Va la sacrifier à l'attrait des grandeurs;
Et sa fille aujourd'hui, victime couronnée,
Attend en frémissant ce funeste hyménée.
Voilà ce que j'ai su : des amis vigilants
Ont surpris ces secrets cachés aux courtisans.
Penses-tu que Warwick, tout plein de sa tendresse,
Se laisse impunément enlever sa maîtresse?
Se verra-t-il en butte au mépris des deux cours,
Sans venger à la fois sa gloire et ses amours?
Connois-tu de Warwick l'impétueuse audace?
Ce guerrier si terrible, auteur de ma disgrâce,
Ce héros si vanté, dont les vaillantes mains
Ont fait en ces climats le sort des souverains,

Est orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible;
Son cœur est généreux, mais il est inflexible.
Il dédaigne le trône, il se croit au-dessus
De ces rois par son bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,
S'élever avec moi contre son propre ouvrage,
Arracher mon époux à la captivité;
Et signalant pour moi son courage irrité,
M'aider à ranimer, après tant de désastres,
Les restes expirants du parti des Lancastres,
Ecraser Édouard après l'avoir servi,
Et me rendre à la fois tout ce qu'il m'a ravi.
Ou bien si de Warwick la valeur fortunée
Ne pouvoit rien ici contre ma destinée,
Je goûterai du moins ce plaisir consolant
De voir mes ennemis, l'un l'autre s'accablant,
Victimes d'une guerre à tous les deux funeste,
Répandre sous mes yeux un sang que je déteste;
Et des maux qu'ils m'ont faits se disputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore;
Vous allez tout braver, pour servir un époux
Indigne également et du trône et de vous.

MARGUERITE.

Hélas! de son malheur ne lui fais point un crime.
Je sais qu'il s'endormit sur le bord de l'abîme:
Le sceptre qu'il portoit a fatigué son bras;
Il me laisse à venger des maux qu'il ne sent pas.
Se livrant à son sort en esclave timide,
Incessamment plongé dans un calme stupide,

Il paroît ne sentir, dans sa triste langueur,
Ni le poids de ses fers, ni l'orgueil du vainqueur.
Eh bien ! c'est donc à moi de laver son injure,
De soutenir ce rang que sa foiblesse abjure.
Eh ! que dis-je ! mon fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix assez flatteur.
Si ma main le replace au trône de son père,
Un jour il connoîtra ce qu'il doit à sa mère.
De combien de périls j'ai su le garantir !
Ce jour, ce jour, hélas ! me fait encor frémir,
Où d'un cruel vainqueur évitant la poursuite,
Seule, et dans les forêts précipitant ma fuite,
Égarée, éperdue, et mon fils dans mes bras,
De moments en moments j'attendois le trépas.
Un brigand se présente, et son avide joie
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proie;
Il est prêt à frapper : je restai sans frayeur.
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur;
Sans guide, sans secours dans ce lieu solitaire,
Je crus, j'osai dans lui voir un dieu tutélaire.
Tiens, approche, lui dis-je, en lui montrant mon fils,
Qu'à peine soutenoient mes bras appesantis,
Ose sauver ton prince, ose sauver sa mère....
J'étonnai, j'attendris ce mortel sanguinaire;
Mon intrépidité le rendit généreux.
Le ciel veilloit alors sur mon fils malheureux;
Ou bien le front des rois que le destin accable,
Sous les traits du malheur semble plus respectable.
Suivez-moi, me dit-il, et le fer à la main,
Portant mon fils de l'autre, il me fraye un chemin:
Et ce mortel abject, tout fier de son ouvrage,
Sembloit en me sauvant égaler mon courage.

NEVIL.

Ces périls retracés dans votre souvenir
Présagent à ce fils un brillant avenir.
D'orages, de revers une enfance assiégée,
Par le ciel poursuivie et par lui protégée,
A des traits si frappants fait connoître un mortel,
Objet des soins marqués d'un pouvoir éternel,
Et qui, sûr de sa route et bravant les obstacles,
Doit du ciel qui le guide attendre des miracles.
C'en étoit un sans doute alors qu'au fond des bois,
Un brigand conserva l'héritier de nos rois:
Il va vous en coûter peut-être davantage
Pour ravir son enfance aux fers de l'esclavage.
Édouard craint un nom chéri dans ces climats:
Les cœurs ambitieux ne s'attendrissent pas.

MARGUERITE.

Le traité qu'aujourd'hui l'on fait avec la France
Doit de ma liberté me donner l'espérance.
Je vais voir Édouard, je sais qu'il a promis
De fixer ma rançon et celle de mon fils.
Son cœur ne connoît point la fraude et l'artifice;
Il est mon ennemi, mais je lui rends justice.
Yorck a des vertus, je dois en convenir;
Il m'a ravi le trône, et je dois l'en punir.
Édouard à mes yeux est toujours un rebelle.
Je ne discute point cette longue querelle,
Ces droits tant contestés et jamais éclaircis:
Je défendrai les miens, mon époux et mon fils.
Ce sont là mes devoirs, mes vœux, mon espérance.
J'irai chercher Warwick aux rives de la France;
Il servira ma haine, et peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre nos ennemis.

Peut-être son courroux... Mais Édouard s'avance.
Laisse-nous.

SCÈNE II.

MARGUERITE, EDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Vous avez souhaité ma présence.
Quelque ressentiment qui nous puisse animer,
Mon cœur est équitable et sait vous estimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illustre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je suis paroissant devant toi,
J'envisage les maux accumulés sur moi.
Je t'ai vu mon sujet; j'ai marché souveraine
Dans ce même palais où ton pouvoir m'enchaîne.
Le destin l'a voulu, jouis de sa faveur:
Mais si ton âme encore est sensible à l'honneur,
J'en réclame les lois sans demander de grâce.
Je sais sans m'avilir céder à ma disgrâce.
J'ose attendre de toi mon fils, ma liberté.
Que l'un et l'autre ici soient garants du traité
Qu'à la cour de Louis Warvick a dû conclure;
Tu dois les accorder ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je t'en dois donner.
Mon aspect dès long-temps a dû t'importuner;
Il trouble les douceurs d'un règne illégitime.
Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

ÉDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop long-temps Lancastre usurpa sur mon sang.

Je ne veux point ici vous expliquer mes titres;
La haine et l'intérêt sont d'injustes arbitres.
Eh! de quel droit enfin, vous, d'un sang étranger,
Quand Londres me couronne, osez-vous me juger?
De Naples et d'Anjou l'incertaine héritière
Devroit s'occuper moins du trône d'Angleterre.
Par le peuple et les grands Lancastre est condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangère illustre, et non pas une reine.
D'un titre qui n'est plus, cessez d'être si vaine.
Entre Louis et moi je ménage un traité
Qui fixera l'instant de votre liberté.
Je le souhaite au moins; mais je ne puis répondre
Des obstacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des rois coûtent à démêler,
Et mon devoir n'est point de vous les révéler.
Attendez jusque-là ma volonté suprême.

MARGUERITE.

J'attends tout désormais du ciel et de moi-même.
Je ne m'abaisse point jusqu'à prouver mes droits,
Et je sais que le fer est la raison des rois.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes plaintes;
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.
Songe que dans ces murs un peuple factieux,
Toujours prêt à pousser un cri séditieux,
Cruel dans ses retours, extrême en ses offenses,
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances,
Et m'offrir un plus sûr et plus facile appui
Que ces rois toujours lents à s'armer pour autrui.
Il faut ou m'immoler, ou me craindre sans cesse.
Peut-être rougis-tu d'accabler la foiblesse

D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien;
Va, crois que Marguerite est au-dessus du sien.

ÉDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare;
Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats,
Mon père malheureux a trouvé le trépas;
Par des tributs sanglants j'ai pu le satisfaire:
Je n'imputai sa mort qu'aux hasards de la guerre.
Je sais vous pardonner ces impuissants éclats
Qui consolent le foible et ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avouerai sans feindre;
Je puis vous admirer, mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils:
Allez; son entretien va vous être permis.
Peut-être en le voyant votre reconnoissance
Avouera que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état et le mien, ses pleurs et mes regrets
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Je plains les maux de cette âme irritée.
Ah! prends pitié d'une âme encor plus tourmentée:
Cher ami, tout mon cœur est ouvert à tes yeux.
Tu l'as connu long-temps et noble et vertueux:
Peut-être il l'est encore, et fait pour toujours l'être...
De moi-même à ce point l'amour est-il le maître?

Cet amour jusqu'ici vainement combattu,
Dont rougit ma raison, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,
Et qui pourtant, hélas! m'est plus cher que ma vie.
Tu dois t'en souvenir; tu sais que dès le jour
Où ces attraits nouveaux brillèrent dans ma cour,
J'éprouvai, je sentis ce charme inexprimable;
Ces mouvements soudains d'un penchant indomtable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avoit point aimé.
Surpris de mon état, de moi-même alarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendresse.
Hélas! sans la domter on connoît sa foiblesse.
Tu vois ce que j'ai fait : j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Warwick ne traversât mes vœux.
J'ai frémi de me voir confus à ses approches,
Exposé sans défense à ses justes reproches.
Je hâte cet hymen : j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur si rude à soutenir;
Et ce cœur qui long-temps trembla près de l'abîme,
Pour finir ses combats, précipite son crime.

SUFFOLCK.

Sans doute qu'aujourd'hui, prêt à former ces nœuds,
Vous en avez prévu les effets hasardeux.
L'amour excuse tout alors qu'il est extrême;
Votre âme en s'y livrant se condamne elle-même:
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,
En partageant vos feux doit les justifier.

ÉDOUARD.

L'aimable Élisabeth au printemps de son âge,
Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir jusqu'ici, dans sa timidité,
Ce trouble intéressant qui sied à la beauté;

Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle,
Rougissant malgré moi de mon erreur nouvelle,
Commençant des discours que je n'achevois pas,
Je n'ai presque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penser qu'une plus chère flamme
Ait surpris sa jeunesse et me ferme son âme.
Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.
On écoute sans peine un amant couronné,
Offrant avec sa main le sceptre d'Angleterre.
Enfin je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.
C'est Warwick qui produit mes troubles inquiets;
Je songe à son courroux, et plus à ses bienfaits.
Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence,
Je l'expose lui-même aux mépris de la France.
Eh! qui sait, dans l'ardeur de ses ressentiments,
Jusqu'où peuvent aller ses fiers emportements?

SUFFOLCK.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre....

ÉDOUARD.

C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.
De Lancastre et d'Yorck les partis opposés
Ont fait couler le sang des peuples écrasés.
L'Anglois environné du meurtre et des ravages,
A compté jusqu'ici ses jours par des orages.
A peine il semble enfin goûter quelque repos;
Faut-il que je l'expose à des malheurs nouveaux?
C'est en toi, cher Suffolck, que mon espoir réside.
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide;
Vole et préviens Warwick; ne lui déguise rien:
Va, mon cœur n'est pas fait pour abuser le sien;
Peins-lui tout mon amour, et toute mon ivresse;
Et si son amitié pardonne ma foiblesse,

Qu'il élève ses vœux à l'hymen de ma sœur,
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut sa première idole;
L'amour n'est à ses yeux qu'un prestige frivole.
Élisabeth sur lui n'a point cet ascendant
Qui semble humilier un cœur indépendant,
Qui subjugue le mien trop flexible et trop tendre;
A des nœuds plus brillants son orgueil va prétendre;
Oui, j'ose l'espérer.

SUFFOLCK.

Mais Louis, irrité
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raison de cette injure.

ÉDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure.
Trop occupé lui-même en ses propres États,
Il n'ira point donner le signal des combats;
Fameux par l'artifice et non par la victoire,
Jaloux de la puissance et non pas de la gloire,
Ce prince malheureux dans le sein de la paix
Est accablé du soin d'opprimer ses sujets;
Et pour assurer mieux la paix où je l'invite,
Je prétends, sans rançon, lui rendre Marguerite.
De Lancastre en mes mains je retiendrai le fils,
Rejeton dangereux, cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de temps.

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, Warwick arrive.
Le peuple impatient s'empresse sur la rive;
On veut voir ce héros trop long-temps attendu,
Que l'Europe contemple, et qui nous est rendu.

ÉDOUARD.

(L'officier sort.)

Il suffit. Laissez-nous. O ciel! quel coup de foudre!
Que pourrois-je lui dire, et que dois-je résoudre?
Warwick est dans ces lieux! ô soins trop superflus!
D'une vaine prudence ô projets confondus!
Allons : à ses regards avant que de paroître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton maître.
Il est sensible, il aime, il se juge... Ah! ce cœur,
Qui de ses passions voudroit être vainqueur,
Qui respecte Warwick, qui le craint et qui l'aime,
N'oubliera pas, crois-moi, ce qu'il doit à soi-même,
Et que parmi les maux qui causent mon effroi,
Le malheur d'être injuste est le plus grand pour moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Je ne m'en défends pas ; ces transports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités :
Ces tributs sont bien doux quand ils sont mérités.
J'ai placé sur le trône un roi digne de l'être.
Londres ne verra plus son méprisable maître,
Henri dans la langueur tombé presqu'en naissant,
Et d'une épouse altière esclave obéissant.
Entre deux nations rivales et hautaines
Ma prudence du moins a suspendu les haines :
Louis à notre roi vient d'accorder sa sœur.
Du trône d'Angleterre à peine possesseur,
Édouard, par mes soins, ne craint plus que la France
S'efforce de troubler sa nouvelle puissance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer ; et je me vois
L'arbitre, la terreur et le soutien des rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillants vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble et vous honore :
L'hymen d'Élisabeth promise à votre ardeur....

WARWICK.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.

Sur le point de former cette chaîne si belle,
L'intérêt de mon roi soudain m'éloigna d'elle.
Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient : c'est le roi qui marche vers ces lieux.
Cours chez Élisabeth ; mon âme impatiente
Veut hâter le moment de revoir mon amante.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, WARWICK, GARDES.

WARWICK.

Vos desseins sont remplis, vos vœux sont satisfaits ;
Sire, j'apporte ici l'alliance et la paix.
L'hymen y joint ses nœuds : une illustre princesse,
Digne par les vertus dont brille sa jeunesse
De fonder l'union de deux rois tels que vous,
Va traverser les mers pour chercher son époux.
Louis me l'a promis ; et votre ami fidèle,
Warwick est trop heureux de vous prouver son zèle,
Par des soins vigilants, autant que par son bras,
Et dans la cour des rois, comme dans les combats.

ÉDOUARD.

Je sais ce que mon cœur doit de reconnoissance
A ce zèle constant qui fonde ma puissance :
Mais, pour ne rien cacher de l'état où je suis,
Le sort ne permet pas que j'en goûte les fruits.
Je serai, sans former cette chaîne étrangère,
Allié de Louis, mais non pas son beau-frère.

WARWICK.

Comment !... Daignez au moins m'expliquer ce discours.
De vos premiers desseins qui peut troubler le cours ?

Quoi! les oubliez-vous? et la France offensée
Verra-t-elle.....

ÉDOUARD.

En un mot, j'ai changé de pensée;
Je ne puis à ce point forcer mes sentiments.

WARWICK.

Mais songez que Louis a reçu vos serments,
Que j'ai reçu les siens, et que Warwick peut-être
N'est pas un vain garant de la foi de son maître.

ÉDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis, et je le lui rendrai:
Mais de ces tristes nœuds mon âme détournée
Établit ses projets sur un autre hyménée.
Il n'y faut plus songer.

WARWICK.

Eh! quels nœuds aujourd'hui
Peuvent vous assurer un plus solide appui?
Quel traité plus utile?

ÉDOUARD.

Eh quoi! la politique
M'imposera toujours un fardeau tyrannique;
Et des lois qu'elle dicte esclave ambitieux,
Je serai toujours grand, sans jamais être heureux?
Je déteste ces lois, et mon cœur les abjure.

WARWICK.

Qu'entends-je! Est-ce l'amour qui vous rendroit parjure?
Quoi! de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le trône a-t-il déja corrompu votre cœur?
Édouard écoutant de frivoles tendresses,
S'est-il déja permis de sentir des foiblesses?

Et parmi les périls renaissants chaque jour,
Avez-vous donc appris à céder à l'amour?
Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous reconnoître.
Un moment à ce point n'a pu changer mon maître;
Non, je ne le crois pas; et sans doute son cœur,
A la voix d'un ami, va sentir son erreur.

ÉDOUARD.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ah! je suis déchiré. Non, Warwick, cette flamme,
(J'ose au moins m'en flatter,) n'a point flétri mon âme;
Et vous devez penser que ce cœur malheureux,
Ce cœur foible une fois, est encor généreux.
Non, monté sur un trône entouré de ruines,
Et des feux mal éteints des guerres intestines,
Je ne me livre point à ces égarements,
Des princes amollis lâches amusements.
D'un sentiment profond j'éprouve la puissance....
Votre seule amitié me rend quelque espérance....
Warwick... Ah! si pour moi... vous saurez mes desseins,
Et vous-même aujourd'hui réglerez mes destins.

SCÈNE III.

WARWICK, *seul.*

O CIEL! à ce retour aurois-je dû m'attendre?
Quel est ce changement que je ne puis comprendre?
Quel objet tout-à-coup a donc surpris sa foi?
Me trompé-je? La reine avance ici vers moi!
Quoi! de son ennemi cherche-t-elle la vue?

SCÈNE IV.

MARGUERITE, WARWICK.

MARGUERITE.

Mon approche en ces lieux est sans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur :
Mais un motif pressant auprès de vous m'amène.
Je vous vois revenu des rives de la Seine ;
Et sans doute vos soins achèvent le traité.
M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est resté?
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse
A la captivité d'une triste princesse ?
Aux intérêts nouveaux, à vous seuls confiés,
Mon fils et mon époux sont-ils sacrifiés ?

WARWICK.

Vous saurez votre sort, il dépend de mon maître.
Mais ce traité, madame, est incertain peut-être.
Un jour, vous le savez, apporte quelquefois
D'étranges changements dans les projets des rois.

MARGUERITE.

Édouard pourroit-il rejeter l'alliance
Que lui-même par vous proposoit à la France ?
On dit que dans son cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un suprême ascendant.
Pourriez-vous l'ignorer ?

WARWICK, *à part.*

Que faut-il que je pense ?
A-t-il fait de ses feux éclater l'imprudence ?

MARGUERITE.

On dit plus, et peut-être allez-vous en douter ;
On dit que cet objet, qu'il eût dû respecter,

Devoit s'unir bientôt par un nœud plus prospère,
Au plus grand des guerriers qu'ait produit l'Angleterre,
A qui même Édouard doit toute sa grandeur;
Qu'Édouard lâchement trahit son bienfaiteur;
Que, pour prix de son zèle et d'une foi constante,
Il lui ravit enfin sa femme et son amante.
Ce sont là ses projets, ses vœux et son espoir;
Et c'est Élisabeth qu'il épouse ce soir.

WARWICK.

Élisabeth! ô ciel!... Non, je ne puis le croire.
Le roi conserve encor quelque soin de sa gloire:
On n'est pas à ce point, lâche, perfide, ingrat;
Il ne veut point se perdre, et lui-même, et l'État.
Il sait ce que je puis; il connoît mon courage:
Édouard jusque-là n'a point poussé l'outrage;
Il ne l'a pas osé.

MARGUERITE.

Bientôt vous connoîtrez
Si j'en crois sur ce point des bruits mal assurés;
Bientôt...

WARWICK.

Je puis du moins soupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramène;
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard....
Mais la confusion, le trouble d'Édouard....
De tant d'ingratitude, ô ciel! est-on capable?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable?
Lorsque l'on a trahi son prince et son devoir,
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Warwick eût suivi de plus justes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,

Il me connoît assez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eût payé sa valeur.
Adieu. Dans peu d'instants vous pourrez reconnoître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez servir;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grâce aux destins : oui, leur faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance,
Et j'ai vu l'ennemi qui combattit son roi
Puni par un ingrat qu'il servit contre moi.

SCÈNE V.

WARWICK, *seul.*

Je rejette un soupçon peut-être légitime....
Ah! mon cœur n'est pas fait pour concevoir un crime.
Je n'ai pas dû penser, quand j'allois le servir,
Que mon roi, mon ami fût prêt à me trahir.

SCÈNE VI.

WARWICK, SUMMER.

SUMMER.

Oserai-je annoncer ce que je viens d'apprendre?
Élisabeth...

WARWICK.

Arrête. Ah! je crains de l'entendre.
Tu viens pour confirmer ces horribles récits...
Eh bien! Élisabeth?... Achève. Je frémis.

SUMMER.

Élisabeth, seigneur, va vous être ravie.
C'est d'elle que j'ai su toute la perfidie,

Les indignes complots préparés contre vous.
Édouard veut ce soir devenir son époux;
Et son père, ébloui de ce rang si funeste,
Abandonne sa fille aux nœuds qu'elle déteste.
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

WARWICK.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.
Allons; je ne prends plus que ma rage pour guide;
Et je veux qu'Édouard... Je l'aimois le perfide!
Je sens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur...
Peut-on porter plus loin la fourbe et la noirceur?

SUMMER.

Il ne peut sans vous perdre obtenir ce qu'il aime;
Il doit vous redouter; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi...

WARWICK.

Que d'affronts réunis! Étoient-ils faits pour moi?
Ah! qu'un vil courtisan, qu'un père impitoyable
Envers sa fille et moi se soit rendu coupable,
Qu'il ait conçu l'espoir, en me manquant de foi,
De briller près du trône à côté de son roi;
J'excuse avec mépris sa basse complaisance;
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance.
Mais que, plus criminel et plus lâche en effet,
Édouard sans rougir... Il le veut... C'en est fait.
O toi, par ton amour à mon sort enchaînée,
O chère Élisabeth à mes vœux destinée,
Cieux, témoins des transports de Warwick outragé,
Je jure ici par vous que je serai vengé;
Entendez le serment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

SCÈNE VII.

WARWICK, ÉLISABETH.

WARWICK.

Ah ! madame, venez enflammer mon courroux ;
Mon amour, ma vengeance avoient besoin de vous.
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon âme.
J'ai su de mon rival l'audacieuse flamme,
J'ai su tous ses projets ; et je connois trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,
Pour croire qu'il ait pu, s'avilissant lui-même,
Sacrifier Warwick à la grandeur suprême.
Un lâche à son amour alloit vous immoler ;
Mais je suis près de vous ; c'est à lui de trembler.
Le ciel m'a ramené pour prévenir le crime ;
Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime.
C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous,
Moi qui suis votre appui, votre amant, votre époux,
Votre vengeur encore ; et vous allez connoître
Si Warwick aisément est le jouet d'un traître,
S'il est ou dangereux ou sensible à demi,
S'il confond un ingrat comme il sert un ami.

ÉLISABETH.

De mon père, il est vrai, l'injuste tyrannie
A ces tristes liens a condamné ma vie ;
Et mon cœur loin de vous, vous adressoit, hélas !
Des regrets impuissants que vous n'entendiez pas.
Je demandois Warwick : dans mon impatience
Ma voix vous appeloit des rives de la France,
Et votre Élisabeth, dans l'horreur de son sort,
Au défaut de Warwick eût imploré la mort.

Enfin je vous revois, vous essuyez mes larmes,
Je ne puis cependant vous cacher mes alarmes.
Je crains que le transport de ce cœur indomté
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté.
On ne peut d'Édouard ignorer les tendresses.
Les maîtres des humains cachent-ils leurs foiblesses?
Toujours des yeux perçants sont ouverts à la cour.
Croyez qu'instruits déja de ce fatal amour,
Vos détracteurs secrets, vous en avez sans doute,
Veulent sur vos débris se frayer une route;
Et pour perdre un héros toujours craint ou haï,
Il suffit d'un roi foible et d'un lâche ennemi.

WARWICK.

Moi, garder le silence! et pourquoi me contraindre?
Quand je suis offensé, c'est moi que l'on doit craindre.
Et quel péril encor pouvez-vous redouter?
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter?
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre?
On dira que Warwick si vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,
Qui créa, qui servit, qui détruisit des rois,
Infidèle à sa gloire autant qu'à sa tendresse,
N'a su ni conserver ni venger sa maîtresse...
Je rougis d'y penser... Non, non; je puis encor
Disposer de l'État et commander au sort,
A Lancastre abattu rendre son héritage,
Renverser Édouard, et briser mon ouvrage.

ÉLISABETH.

Warwick... Ah! cher amant! Hélas! il m'est bien doux
De sentir à quel point je puis régner sur vous.
C'est mon seul intérêt que votre amour embrasse,
C'est pour moi qu'il frémit, c'est pour moi qu'il menace.

A mon cœur éperdu vous rendez le repos,
Eh! connoît-on la crainte à côté d'un héros?
Mais pourquoi présenter à mon âme attendrie
Le spectacle effrayant des maux de ma patrie?
Quoi! ne pouvez-vous rien sur le cœur d'Édouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendard?
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que sa présence seule....

WARWICK.

Eh! qu'en puis-je prétendre?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet hymen glorieux par moi seul préparé?
Il suit aveuglément ses amoureux caprices.
Envers moi, s'il se peut, comptez ses injustices,
Et les crimes d'un cœur à son amour soumis,
Pour qui tous les devoirs semblent anéantis.
Tandis que loin de vous, pour lui, pour sa puissance,
Je m'expose aux tourments d'une cruelle absence,
Que fait-il cependant? Comment m'a-t-il traité?
Il me rend le jouet de sa légèreté;
Il me fait vainement engager ma parole,
Et signer un traité frauduleux et frivole.
C'est peu : qui choisit-il enfin pour m'outrager?
Non, sans frémir encor, je ne puis y songer.
C'est l'objet, le seul bien dont mon âme est jalouse,
Le prix de mes travaux, c'est vous, c'est mon épouse.
Ah! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs
Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.
Il en verra l'effet, il faut qu'il soit terrible :
Je suis, je suis encor ce Warwick invincible;
J'ai pour moi l'équité, mon nom et mes exploits;
Je paroîtrai dans Londre, on entendra ma voix.

On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwick de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,
Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés;
Et de l'autre on verra, confus en ma présence,
Édouard aux grandeurs porté par ma vaillance;
Qui, sans moi, dans l'exil ou la captivité
Cacheroit sa misère et son obscurité.
Ce peuple est généreux, il m'aime; et l'on m'offense;
Entre Édouard et moi pensez-vous qu'il balance?

ÉLISABETH.

Écoutez-moi, Warwick: Votre cœur ulcéré
Dans ses emportements est peut-être égaré.
Je ne puis croire encore Édouard inflexible;
A la gloire, aux vertus, vous l'avez vu sensible.
Sans doute il ne sait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant seroit affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un père;
J'ai craint de trop braver les traits de sa colère,
Si devant Édouard j'eusse attesté nos nœuds;
Si j'avois avoué que ce cœur généreux
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,
Le héros bienfaiteur au prince son ouvrage,
Et que fier de s'unir à vos nobles destins
Il voit dans son amant le premier des humains.
Mais j'oserai parler, on saura mes promesses;
J'avouerai, sans rougir, l'excès de mes tendresses;
J'avouerai que l'instant où j'irois à l'autel
Seroit pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Et quel homme implacable, en sa rage inhumaine,
Au défaut de l'amour veut mériter la haine,
Et s'assurer du moins cet horrible plaisir,

De déchirer un cœur qu'il n'a pu conquérir ?
Édouard, croyez-moi, n'a point ce caractère.
Laissez de vos destins ma voix dépositaire ;
Laissez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs.
Que Warwick, modérant ses bouillantes fureurs,
Dépose entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire,
L'intérêt de ses feux et celui de sa gloire.

WARWICK.

Édouard, je le vois, ne vous est pas connu.
Dans le fond de son cœur j'ai déja tout perdu.
Peut-être dès long-temps je lui portois ombrage.
En rompant un traité dont j'ai fait mon ouvrage,
Il prétend annoncer ma chute au peuple anglois.
Mon absence aux complots ouvroit un libre accès ;
De ceux qu'on a formés je reconnois la trace :
C'est ainsi qu'à la cour commence la disgrâce.
Je prévois tous les coups que je vais essuyer.
Déchoir du premier rang c'est tomber au dernier.
A de pareils revers la fortune est soumise,
Et peut-être déja ma dépouille est promise.
Mais cet espoir encor peut être confondu ;
Je ne tomberai pas sans avoir combattu.
L'Anglois indépendant, et libre autant que brave,
Des caprices de cour ne fut jamais esclave.
Nous ne l'avons point vu régler jusqu'à ce jour
Sur la faveur des rois sa haine ou son amour.
Contre un tel préjugé son âme est aguerrie :
Souvent contre le trône il défend la patrie.
Ses rois le savent trop. Ce peuple citoyen
Ose attaquer leur choix et soutenir le sien.
Nul à ses souverains ne rend autant d'hommage,
Mais sous ces vains respects consacrés par l'usage,

Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver ;
Il les sert à genoux, mais il sait les braver.

ÉLISABETH.

Oui, je sais ce qu'il peut; que de maux, que de crimes
Produiront des fureurs qu'il croira légitimes!
Prévenons ce désastre, et ne présentez plus
Un avenir horrible à mes sens éperdus.
Laissez-vous désarmer à ma voix suppliante,
Et cédez, sans rougir, aux pleurs de votre amante.

WARWICK.

Eh bien! vous le voulez, et pour quelques moments
Je suspendrai l'ardeur de mes ressentiments :
Vous seule sur mon âme avez pris cet empire.
Mais si n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inspire,
Édouard aujourd'hui persiste à m'outrager,
Je ne le connois plus, et je cours me venger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

Tout semble confirmer l'espoir dont je me flatte.
Entre mes ennemis déja la haine éclate.
Warwick est furieux, et mon adresse encor
A su de son courroux échauffer le transport.
Je saurai faire plus; je saurai le conduire.
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'instruire.
Il veut voir Édouard : ce fatal entretien
Pourroit anéantir mon espoir et le sien.
Le comte est violent, et sa superbe audace
Brûle de prodiguer l'injure et la menace :
Mais contre un ennemi c'est peu de s'emporter;
Je veux qu'il le détruise au lieu de l'insulter,
Et ne se livre pas, dans sa fière imprudence,
Au plaisir dangereux d'annoncer la vengeance.

NEVIL.

Peut-il, de vos amis à peine secondé,
Renverser un pouvoir que lui-même a fondé?

MARGUERITE.

Va, pour renouveler nos sanglantes querelles,
Un souffle peut encor tirer des étincelles
Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haine et de combats.
Oui, de Lancastre ici le parti peut renaître.
Ce dangereux sénat qui veut parler en maître,

Mais qui du plus heureux suivant toujours la loi,
Trembloit devant Warwick, en proscrivant son roi,
Qui n'a su qu'outrager une reine impuissante,
Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.
Le farouche Écossois, que l'on veut opprimer,
Qui contre ses tyrans est tout prêt à s'armer,
Et du haut de ses monts, contre un joug qui l'offense,
Lutte et défend encor sa fière indépendance;
Ce peuple qu'en secret je soulève aujourd'hui,
À mes justes desseins prêtera son appui.

NEVIL.

Mais l'Anglois fatigué de discorde et de guerre....

MARGUERITE.

L'Anglois ne peut goûter qu'une paix passagère :
Ne crois pas qu'Édouard triomphe impunément.
Mets-toi devant les yeux l'affreux enchaînement
De meurtres, de forfaits, dont la guerre civile
A, depuis si long-temps, épouvanté cette île.
Songe au sang dont nos yeux ont vu couler des flots,
Sous le fer des soldats, sous le fer des bourreaux;
Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte.
Ou d'un père ou d'un fils chacun pleure la perte.
Tous nés pour la vengeance en nourrissent l'espoir,
Et pour eux en naissant c'est le premier devoir.
Que te dirai-je enfin! le sang et le ravage
Ont endurci ce peuple, ont irrité sa rage,
Et par de longs combats au carnage exercé,
Il conserve la soif du sang qu'il a versé.

NEVIL.

Ainsi donc de Warwick si long-temps ennemie,
L'intérêt vous rapproche et vous réconcilie.

Votre cœur engagé dans ses nouveaux projets,
Auroit-il oublié les maux qu'il vous a faits?

MARGUERITE.

Non. J'ai par le malheur appris à me contraindre;
Je sais cacher ma haine, et ne sais point l'éteindre.
Si Warwick aujourd'hui, pour se venger du roi,
Veut relever Lancastre, et s'unir avec moi,
Je sais apprécier ce retour politique.
Je ne souffrirai point qu'un sujet despotique,
De l'État avili bravant toutes les lois,
Ait le droit insolent d'épouvanter ses rois,
Ni qu'en servant son maître il apprenne à lui nuire.
Édouard aujourd'hui suffit pour m'en instruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent;
Et je sais comme on traite un sujet trop puissant.
Mais on vient, et Warwick sans doute ici s'avance.
C'est le roi : viens, Nevil; évitons sa présence.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Tu le vois, désormais tout espoir est perdu.
Par des emportements Warwick a répondu.
Tout sert à m'irriter, et mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble?
Il faut m'en délivrer. Que l'on nous laisse ici.
Qu'on éloigne surtout Warwick.... Ciel!

SCÈNE III.

ÉDOUARD, WARWICK, SUFFOLK, GARDES.

WARWICK, *entrant brusquement.*

Le voici.

Je ne m'attendois pas, sire, que la fortune
Dût vous rendre sitôt ma présence importune ;
Que jamais contre moi le courroux du destin,
Pour préparer ses traits, empruntât votre main.
Je n'ai pu le penser ; je n'ai pu le comprendre :
Enfin de votre part il m'a fallu l'apprendre.
C'est ainsi que par vous je suis récompensé !
Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,
Ce bonheur et ces jours de gloire et de délices,
Apanage éclatant promis à mes services !
Rappelez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat si funeste et ces champs malheureux,
Où, du destin cruel éprouvant la colère,
Sur des monceaux de morts expira votre père.
Tout couvert de son sang, et combattant toujours,
Le fer des ennemis alloit trancher vos jours.
Je volai jusqu'à vous ; je me fis un passage ;
Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage ;
Et bientôt sur mes pas, aidé de mes amis,
De vos guerriers vaincus j'assemblai les débris.
« Warwick, me disiez-vous, prends soin de ma jeunesse :
« C'est dans tes mains, Warwick, que le destin me laisse.
« Sois mon guide et mon père, et je serai ton fils.
« Conduis-moi vers ce trône où je dois être assis.
« Viens, combats, et sois sûr que ma reconnoissance
« Te fera plus que moi jouir de ma puissance. »

Tels étoient vos discours; je les crus, et ma main
S'arma pour vous venger, et changea le destin.
Je vis fuir devant moi cette reine terrible.
J'acquis, en vous servant, le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits,
Ne pouvant s'acquitter, passent pour des forfaits.
Mais du moins envers vous je n'en commis point d'autres;
Je frémirois ici de retracer les vôtres.
Vous avez tout trahi, l'honneur et l'amitié,
Ingrat! et c'est ainsi que vous m'avez payé.

ÉDOUARD.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense;
Vantez moins vos exploits; j'en connois l'importance:
Mais sachez qu'Édouard, arbitre de son sort,
Auroit trouvé, sans vous, la victoire ou la mort.
Vous n'en pouvez douter: vous devez me connoître.
Eh! quels sont donc enfin les torts de votre maître?
Je vous promis beaucoup: vous ai-je donné moins?
Le rang où près de moi vous ont placé mes soins,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puissance
Sont-ils de vains effets de ma reconnoissance?
Il est vrai; j'ai cherché l'hymen d'Élisabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet?
Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse,
De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse?
Que me reprochez-vous? Suis-je injuste ou cruel?
L'ai-je, comme un tyran, fait traîner à l'autel?
Je me suis, comme vous, efforcé de lui plaire;
Je me suis appuyé de l'aveu de son père;
J'ai demandé le sien; et, s'il faut dire plus,
Elle n'a point encore expliqué ses refus.

Laissez-moi jusque-là me flatter que ma flamme,
Que mes soins empressés, n'offensent point son âme;
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux
Peut être, malgré vous, sensible à d'autres feux.

WARWICK.

Quand vous n'auriez pas su, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre,
J'avois cru, je veux bien l'avouer entre nous,
Avoir acquis des droits assez puissants sur vous,
Pour ne vous voir jamais essayer de séduire
L'objet qui m'a su plaire, et le seul où j'aspire.
Je me suis bien trompé; je le vois : mais enfin
Il reste à mon amour un espoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre;
Je dois en convenir : mais je puis le défendre.
Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui
L'amante de Warwick demeurât sans appui.
Jamais Élisabeth ne me sera ravie,
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.
Jamais impunément je ne fus offensé.

ÉDOUARD.

Jamais impunément je ne fus menacé;
Et si d'une amitié qui me fut long-temps chère
Le souvenir encor n'arrêtoit ma colère,
Vous en auriez déja ressenti les effets.....
Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.
Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse,
Et ne me forcez pas à punir votre audace.
Édouard peut d'un mot venger ses droits blessés;
Et fût-il votre ouvrage, il est roi : c'est assez.

WARWICK.

Oui, j'aurois dû m'attendre à cet excès d'injure:

Toujours le sang d'Yorck fut ingrat et parjure.
Mais du moins...

ÉDOUARD.

C'en est trop. Holà, gardes, à moi.
(Ils environnent Warwick.)

WARWICK.

Lâches, n'avancez pas : craignez Warwick. Et toi,
Toi qui me réservois cet horrible salaire,
Immole le guerrier qui t'a servi de père.
Prends ce fer de ma main ; frappe un cœur que tu hais :
Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.
(Il jette son épée aux pieds du roi.)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, WARWICK, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Que vois-je ? O ciel ! O jour funeste !
Hélas ! par vos vertus, par ce ciel que j'atteste,
Écoutez-moi, seigneur... C'est moi qu'il faut punir
De ces tristes débats que j'ai dû prévenir.
Oui, j'aurois dû plus tôt, vous découvrant mon âme,
Étouffer dans la vôtre une imprudente flamme ;
Et si l'amour, hélas ! vous soumet à sa loi,
Ah ! vous devez sentir ce qu'il a pu sur moi.
Oui, j'aime dans Warwick ce vertueux courage,
Dont je l'ai vu pour vous faire un si noble usage ;
Mon cœur, dans ce penchant par vous-même affermi,
Dans cet illustre amant chérissoit votre ami.

WARWICK.

Vous croyez l'attendrir ; vous vous trompez, madame.
Cet aveu, je le vois, irrite encor son âme ;
Et livré tout entier à sa funeste ardeur,
Il voudroit accabler son triste bienfaiteur.
Il voudroit à l'autel vous traîner sur ma cendre :
C'est mon sang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puisse s'y plonger,
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD, *aux gardes.*

Suivez ses pas; allez, et qu'on l'arrête ;
Qu'on l'enferme à la tour.

ÉLISABETH.

Quel orage s'apprête !
Qu'allez-vous ordonner ? Qu'allez-vous faire, ô ciel ?
L'amour étoit-il fait pour vous rendre cruel ?

ÉDOUARD.

Non. Je veux prévenir une révolte ouverte ;
Je veux son châtiment, et ne veux point sa perte.
Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré ;
Le mien est par vous deux tour à tour déchiré.
Bravé par un sujet, et haï de vous-même,
J'aurois pu tout permettre à ma fureur extrême ;
Peut-être j'aurois dû dans son coupable sang
Laver l'indigne affront qu'il faisoit à mon rang.

Mais mon cœur frémiroit d'un transport si féroce;
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce;
Et dans les mouvements dont je suis combattu,
Je sais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, madame; et du moins votre maître,
S'il n'est aimé de vous, étoit digne de l'être.

ÉLISABETH.

Eh bien! si la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui sachez être vainqueur.
Oubliez d'un amant l'imprudence excusable.
Ah! Warwick à vos yeux peut-il être coupable?
Et pourriez-vous haïr un héros votre appui?
S'il vous ose outrager, soyez plus grand que lui;
Osez lui pardonner: pour punir une offense
La générosité peut plus que la vengeance.
En excusant ses torts, en lui rendant son bien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le sien.
Songez que sur l'amour cette illustre victoire
Au-dessus de Warwick élève votre gloire,
Et me fait à jamais une bien chère loi
D'adorer mon amant et d'admirer mon roi.

ÉDOUARD.

Qui? moi! lorsqu'un sujet me brave et me menace,
J'irois récompenser sa criminelle audace!
Moi, je pourrois ici....

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

SUFFOLCK.

Le comte est arrêté;
Même en obéissant il gardoit sa fierté.
Ses regards menaçants appeloient la vengeance.
Il a suivi mes pas dans un morne silence :
Mais ce peuple qui l'aime, et dont il fut l'appui,
Paroissoit murmurer et s'émouvoir pour lui.

ÉDOUARD, *à Élisabeth.*

Eh bien ! vous l'entendez, et le sort implacable
Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.
(A Suffolck.)
J'en saurai triompher. Va, ne crains rien pour moi.
Si Londres se soulève, il connoîtra son roi.
De mes gardes ici rassemble les cohortes;
Et que de ce palais ils occupent les portes.
L'audacieux Warwick espère vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple insolent.
(A Élisabeth.)
Vous ne le verrez point l'emporter sur son maître.
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître,
Qui, remplissant un cœur de vous seul occupé,
Empoisonne les traits dont le sort m'a frappé.

ÉLISABETH.

Il faut tout réparer : cet effort est possible.
Plus que vous ne pensez, ce moment est terrible.
Laissons-là cet amour fait pour vous aveugler;
Un plus grand intérêt me force à vous parler;

C'est celui de l'État : une reine ennemie,
De vos divisions déja trop avertie,
Va sur votre ruine élever ses destins;
Elle attise les feux allumés par vos mains;
Sa haine vous poursuit, sa fierté vous menace,
Et j'ai vu sur son front l'espérance et l'audace.
De vingt mille proscrits les malheureux enfants
Sont prêts à la servir dans ses ressentiments.
Ils entendirent tous, au jour de leur naissance,
Autour de leurs berceaux le cri de la vengeance;
Voulez-vous leur donner un chef, un défenseur,
Réunir Marguerite à son fier oppresseur?
N'armez point un guerrier que ce peuple idolâtre :
Craignez de rappeler sur ce sanglant théâtre
Des spectacles affreux et des scènes d'horreur.
Craignez, pour satisfaire un instant de fureur,
De rouvrir aujourd'hui des blessures récentes,
Que déja vous fermiez de vos mains bienfaisantes.
Warwick a trop sans doute écouté son courroux,
Mais il ne vous hait point, il est encore à vous;
Et dans l'emportement d'une âme fière et tendre,
Le cri de l'amitié sembloit se faire entendre.
Je cours auprès de lui; je lui ferai sentir
Qu'il s'est trop oublié, qu'il doit se repentir.
Je lui rappellerai qu'Édouard est son maître;
Vous, de vos passions songez du moins à l'être.
Songez quels ennemis vous allez déchaîner.
Si mes soins sur vous deux ne pouvoient rien gagner
Par vous deux de l'État la perte se consomme.
Mais j'attends d'un grand roi la grâce d'un grand hom

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, *seul.*

Et c'est donc là le cœur qu'un sujet m'a ravi!
Possesseur d'un trésor qu'en vain j'ai poursuivi,
A son triomphe encore il joint tant d'insolence!
C'en est trop d'outrager mes feux et ma puissance:
Il verra qu'Édouard, instruit de tous ses droits,
S'il n'a ceux des amants, défendra ceux des rois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(La scène est dans la prison.)

SCÈNE I.

WARWICK, *seul.*

Jour affreux, jour d'opprobre ! Après vingt ans de gloire
Quoi ! je suis dans les fers ! ah ! l'aurois-je pu croire,
Qu'Édouard, se portant à ce terrible éclat,
Exposeroit ainsi son trône et son État ?
Que dis-je ? Il connoît mieux ce peuple et sa foiblesse.
Est-ce ainsi que pour moi son zèle s'intéresse ?
Vient-il briser mes fers ? M'a-t-il vengé du roi ?
Londre autant qu'Édouard est ingrat envers moi.
Un jour, un jour peut-être, avec plus de puissance...
Malheureux ! dans les fers peut-on crier vengeance ?
Il me semble à ce mot que ces murs odieux
M'accablent de ma honte et repoussent mes vœux ;
Et mes cris, en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.
Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain !
Quel changement, ô ciel ! et quels jeux du destin !
Pour l'orgueil des humains leçon rare et terrible !
C'est dans ces mêmes lieux, dans cette tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers par moi seul condamné
Le malheureux Henri languit abandonné.
L'oppresseur, l'opprimé n'ont plus qu'un même asile.
Hélas ! dans son malheur il est calme et tranquille ;

Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur
Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

SCENE II.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Que vois-je? Se peut-il? Eh! quel bonheur extrême!...
Qui t'amène en ces lieux?

SUMMER.

L'ordre du roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant; Élisabeth en pleurs
Faisoit parler pour vous la voix de ses douleurs.
« Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter sa grâce;
« Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.
« Allez l'y préparer. »... Je n'ai point su, seigneur,
A quel point il prétend abaisser votre cœur.
Je le connois ce cœur, et je sais qu'on l'outrage:
Je ressens tous vos maux; comptez sur mon courage.
Elevé près de vous, nourri dans les combats,
Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,
A quelque extrémité que le destin vous livre,
Mon sort est d'être à vous; ma gloire est de vous suivre.
Commandez, je vous sers.

WARWICK.

Ami, tu vois mon sort.
J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport,
Aux yeux d'un prince ingrat, forfait inexcusable;
Mais tu sais qui de nous est en effet coupable.
Yorck m'a tout ravi jusqu'à ma liberté.
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.

Déja le désespoir dont mon âme est saisie
Eût épuisé ma force, eût consumé ma vie,
Si la vengeance avide, et si chère à mon cœur,
N'eût ranimé mes sens flétris par la douleur.
Ah ! comble cet espoir qui console mon âme,
Cher ami ; remplis-toi de l'ardeur qui m'enflamme :
Cours embraser les cœurs de ce peuple incertain ;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin.
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance,
Que je n'attends plus rien que de leur assistance ;
Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.
Eh ! comment ces Anglois pour moi si pleins de zèle,
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle ?
Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet ?
Et Marguerite enfin...

SUMMER.

Elle agit et se tait.
J'attends tout de ses soins : elle amasse en silence
Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.
Ses secrets partisans, vos amis et les siens,
Échauffent par degrés le cœur des citoyens ;
Et tous par elle-même instruits dans l'art des brigues,
Dans ces murs alarmés ont semé leurs intrigues.
Ils disent qu'Édouard vient d'ôter aux Anglois
Un repos nécessaire et l'espoir de la paix ;
Qu'il attire sur eux les armes de la France ;
Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence.
Votre affront les irrite, et je crois qu'en effet...

WARWICK.

Ah ! qu'ils arment mon bras, et je suis satisfait.
Suivi des plus hardis pénètre cette enceinte :

Si je suis à leur tête, ils marcheront sans crainte.
J'irai vers Édouard, et nous verrons alors
S'il pourra de mon bras soutenir les efforts,
S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.
Ah ! je ressens déja, je goûte par avance
Le plaisir de le voir à mes pieds renversé,
Et de lui dire : « Ingrat qui m'as trop offensé,
« Que j'ai trop bien servi, que j'ai dû mieux connoître ;
« Toi qui n'étois pas fait pour te nommer mon maître,
« Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain,
« Et reconnois Warwick en mourant par sa main. »
Mais je t'arrête trop, et la fureur m'entraîne :
L'instant où je menace est perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit assez : va, cours, vole.

SCÈNE III.

WARWICK, *seul.*

Ah ! du moins,
Si le sort secondoit et mes vœux et ses soins !
J'écoute trop sans doute une fougue inutile :
Ce peuple est inconstant, et sa faveur fragile.
Hélas ! le malheureux, par l'espoir aveuglé,
Pleure souvent l'erreur qui l'avoit consolé.
O ciel ! lorsque, chargé du sort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix ainsi que dans la guerre,
Et d'un peuple idolâtre excitant les transports,
Heureux et tout-puissant, je revoyois ces bords,
Aurois-je pu penser que tant d'ignominie
Dût sitôt éclipser cet éclat de ma vie,
Et que, frappé bientôt des plus cruels revers,
Je venois dans ces murs pour y trouver des fers ?

SCÈNE IV.

WARWICK, ÉLISABETH, UNE SUIVANTE.

WARWICK.

Quoi! madame, c'est vous? le tyran qui m'outrage
Me permet ce bonheur que votre amour partage!
Il n'en est pas jaloux! c'en est fait, je le vois:
Vous venez me parler pour la dernière fois.
Vous venez me laisser un adieu lamentable.
Tout prêt à m'immoler, un rival implacable
Veut me montrer le bien qui par lui m'est ôté,
Et puisque je vous vois mon arrêt est porté.

ÉLISABETH.

Non; d'un sort plus heureux j'apporte le présage,
Pourvu que, fléchissant ce superbe courage...

WARWICK.

Arrêtez; votre cœur doit épargner le mien.
Parlez-moi de vengeance, ou ne proposez rien.

ÉLISABETH.

Quoi! rien n'adoucira votre esprit inflexible?
Édouard à ma voix a paru plus sensible.
J'ai rappelé vos soins, votre fidélité;
Louant votre valeur, blâmant votre fierté,
Excusant d'un amant l'altière impatience,
J'ai réclamé l'honneur et la reconnoissance,
Les nœuds qui dès long-temps sont formés entre nous:
J'ai juré devant lui d'être toujours à vous;
J'ai demandé la mort: il a plaint mes alarmes.
Enfin il a promis, en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet hymen affreux
Qui hâteroit la fin de mes jours malheureux.

Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense,
En passant dans mes bras, insulte à sa puissance.
Sa colère éclatoit à ce seul souvenir.
Tout prêt à s'y livrer, et tout prêt à punir,
Il m'a représenté la révolte enhardie
Menaçant ses États d'un nouvel incendie,
Sa couronne en péril, son honneur offensé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

WARWICK.

Ah! j'en attends l'effet : qu'il est lent à paroître!
Je respire un moment... Je conçois quelque espoir.
Il va sentir les coups qu'il auroit dû prévoir;
Et bientôt...

ÉLISABETH.

Votre espoir ajoute à mes alarmes.
Vous voulez que pour vous Londres prenne les armes.
Moi, je déteste, hélas! ce funeste secours;
C'est en vous défendant qu'on expose vos jours.
Édouard jusqu'ici craint, malgré sa colère,
De porter contre vous un arrêt sanguinaire.
Rarement à son âge on a pu s'endurcir
Dans les rigueurs du trône et dans l'art de punir.
Mais s'il faut qu'aujourd'hui soulevant l'Angleterre,
Votre nom soit encor le signal de la guerre,
Songez-vous qu'un monarque, à qui vous insultez,
Pourroit frapper en vous le chef des révoltés?
Vous êtes dans ses mains, sans armes, sans défense;
Et vous le menacez!

WARWICK.

Je suis en sa puissance,

Il est trop vrai ; mon sang, je ne le puis nier,
Est au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.
S'il a pour l'ordonner une âme assez hardie,
Et s'il peut sans trembler disposer de ma vie,
Je recevrai la mort sans en être étonné ;
Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

ÉLISABETH.

Eh ! pardonnez, cruel, à votre triste amante.
Quand mon cœur pour vous seul se trouble et s'épouvante,
Quand je veux vous sauver...

WARWICK.

Que servent vos douleurs ?
Votre tendresse ici me doit plus que des pleurs.
Vous allez supplier un ingrat qui m'opprime !
Secondez bien plutôt le transport qui m'anime.
Armez pour moi tous ceux que l'amitié, le rang,
Le devoir, l'intérêt attache à votre sang.
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide ?
Est-ce donc en nos jours que le sexe est timide ?
Et n'avons-nous pas vu, dans l'horreur des combats,
Marguerite portant son fils entre ses bras,
Disputer aux guerriers le péril et la gloire,
Et même contre moi balancer la victoire ?
Suivez ce grand exemple, elle revient à moi ;
Égalez son courage, osez braver un roi.
Mon amante, occupée à trembler pour ma vie,
Pourra-t-elle aujourd'hui moins que mon ennemie ?
Allez, et des Anglois ranimant la valeur,
Signalez à leurs yeux ma femme et mon vengeur.

ÉLISABETH.

Ta femme veut sauver Warwick et la patrie,
Tu les perds tous les deux ; ton aveugle furie

Te cache un précipice à tes pas présenté,
Et chez tes ennemis tu vois ta sûreté.
Marguerite te sert! oses-tu bien l'en croire?
Penses-tu m'éblouir du tableau de sa gloire?
La crois-tu résolue à te garder sa foi?
Elle qui n'eut jamais que l'intérêt pour loi,
Elle qui tour à tour magnanime et cruelle,
En servant son époux, en vengeant sa querelle,
Portoit sur ses parents son bras ensanglanté,
Et mêloit la grandeur à la férocité.
Quoi! désormais Lancastre est ta seule espérance?
Toi du sang des Yorck appui dès leur enfance,
Rappeler sur leur trône heureusement rempli,
Une femme implacable, un vieillard avili!
Changer à tous moments d'amis et d'adversaires!
Combattre et soutenir les deux partis contraires!
Crois-moi, c'est étaler aux yeux de l'avenir
Une légèreté dont tu devrois rougir.
Si le parti d'Yorck t'a paru le plus juste,
Persiste dans ton choix, tu te rends plus auguste.
C'est en vain qu'Édouard eut des torts avec toi,
Couvre de tes vertus les fautes de ton roi,
Et lui vouant toujours tes soins et ton hommage,
Honore, au moins pour toi, ce qui fut ton ouvrage,
Répare des affronts qu'il n'a pas dû souffrir;
T'abaisser devant lui, ce n'est point te flétrir.
Lui-même il a paru commander à sa flamme:
Un roi fait le premier cet effort sur son âme;
Et le sujet balance...

WARWICK.

Eh! qu'a-t-il fait enfin?
A son indigne amour il a mis quelque frein?

Le sacrifice est grand : mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,
Qu'il trahit, qu'il insulte et flétrit tour à tour,
Si je ne suis vengé, je perds tout sans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de sa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance.
Peut-être l'on préfère, avec quelque plaisir,
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir :
Mais signer un accord qu'arrache la contrainte,
Céder à la menace, obéir à la crainte;
Aller comme un esclave échappé de ses fers,
Demander le pardon des maux qu'on a soufferts!
N'attendez pas de moi cet effort impossible.
Dans mon abaissement je suis plus inflexible.
Je vois tout mon outrage, et je hais sans retour.
Laissez-moi cette haine, ou m'arrachez le jour.

ÉLISABETH.

Eh bien! c'en est donc fait! et ton âme barbare
En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare.
Ni la voix de l'amour, ni l'espoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs, ne peuvent rien sur toi.
Tu brûles d'assouvir ta fureur meurtrière.
Tu voudrois de tes mains embraser l'Angleterre.
Va, nage dans le sang; va, je ne combats plus
Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.
Va, cruel, va chercher des triomphes coupables;
Couvre-toi de lauriers à mes yeux méprisables;
Va, cours plonger ton bras dans le sein de ton roi;
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux de carnage fumante.
La mienne, loin de toi, va finir mes malheurs,

Expier dans mon sang mes funestes erreurs.
C'en est fait; et je veux, à mon heure suprême,
Maudire, en expirant, Édouard et toi-même,
Le sort, le sort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

WARWICK.

Arrête.... O toi qui sais ce que mon cœur endure,
Qui devrois adoucir sa profonde blessure,
Toi-même, Élisabeth, viens-tu l'empoisonner?
Hélas! quand tous les maux semblent m'environner,
Écrasé sous leur poids, lorsque mon cœur expire,
Ta main, ta propre main l'arrache et le déchire.
C'est là le dernier trait de mon affreux destin;
C'est ma dernière épreuve, et j'y succombe enfin.
Cesse de tourmenter une âme anéantie;
Va, je ne hais plus rien que moi-même et la vie.
Eh bien! va donc trouver ce tyran, cet ingrat....
Va, demande pour moi, dans mon horrible état....
Non le pardon honteux qui m'indigne et m'offense:
Mais dis-lui que Warwick, appui de son enfance,
Qui veilloit sur ses jours au milieu des combats,
Et, pour les conserver, s'exposoit au trépas;
Qui des rois sur son front ceignit le diadème,
Qui n'a de ses travaux rien voulu pour lui-même;
Accablé de la vie et lassé de souffrir,
N'attend plus d'un tyran que l'ordre de mourir.

ÉLISABETH.

Quel est l'égarement où ton âme se livre?
Cruel!

SCÈNE V.

WARWICK, ÉLISABETH, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Auprès du roi, madame, il faut me suivre.
Ses ordres sont pressants; hâtez-vous.

ÉLISABETH.

C'est assez.
Cieux! éloignez les maux qui me sont annoncés.

WARWICK.

Qui? Toi, m'abandonner! où vas-tu? Non, demeure.
Demeure, Élisabeth.... Ah! s'il faut que je meure,
Mes yeux du moins....

L'OFFICIER.

Madame, Édouard vous attend.

ÉLISABETH.

Hélas! pour nous sauver tu n'avois qu'un instant.
Cet instant précieux tu l'as rendu funeste....
Adieu.

WARWICK.

Vous l'entraînez!

SCÈNE VI.

WARWICK, *seul.*

O toi, toi que j'atteste,
Toi qui, m'enlevant tout, me refuses la mort,
Peux-tu permettre, ô Dieu! que sous les coups du sort
Le grand cœur de Warwick s'affoiblisse et succombe?
Avant de m'avilir, ciel, ouvre-moi la tombe.

(*Il s'assied.*)

J'ai peine à résister à mon état affreux.
De moments en moments ce flambeau ténébreux,
Qui luit si tristement dans l'épaisseur des ombres,
Verse un jour plus funèbre, et des lueurs plus sombres.
Malgré moi je frémis : tout porte dans mon cœur
Un chagrin plus profond, une morne douleur....
Hélas ! enseveli dans cette nuit cruelle,
Tout ce que je ressens est horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux ?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche.... Le sort remplit mon espérance ;
On m'apporte la mort.

SCÈNE VII.

WARWICK, SUMMER, *l'épée à la main*, SOLDATS.

SUMMER.

J'APPORTE la vengeance.
Ami, prenez ce fer ; soyez libre et vainqueur.

WARWICK, *avec transport.*

Tout est donc réparé ?... Cher ami, quel bonheur !

SUMMER.

Votre nom, votre gloire ; et la reine, et moi-même,
Tout range sous vos lois un peuple qui vous aime.
Marguerite échappée aux gardes du palais,
D'abord, à votre nom, rassemble les Anglois ;
Je me joins à ses cris : tout s'émeut, tout s'empresse ;
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.
On attaque, on assiège Édouard alarmé,
Avec Élisabeth au palais renfermé.
Paroissez ; c'est à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance et la gloire.

WARWICK.

Voilà donc où sa faute et le sort l'ont réduit!
De son ingratitude il voit enfin le fruit.
Il l'a bien mérité. Marchons.... Warwick, arrête.
Tu vas à Marguerite assurer sa conquête,
Percer sans effort un rival abattu!
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?
Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Édouard, quand il est sans défense?
Ah! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux.
Voici de mes instants l'instant le plus heureux;
Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire.
C'est moi qui vais fixer le sort et la victoire.
Le destin d'Édouard ne dépend que de moi.
J'ai guidé sa jeunesse, et mon bras l'a fait roi.
J'ai conservé ses jours, et je vais les défendre.
Jé lui donnai le sceptre, et je vais le lui rendre,
De tous ses ennemis confondre les projets;
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connoîtra mon cœur autant que mon courage;
Une seconde fois il sera mon ouvrage.
Qu'il va se repentir de m'avoir outragé!
Combien il va rougir! Ami, je suis vengé.
Allons, braves Anglois; c'est Warwick qui vous guide:
Ne désavouez point votre chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,
Et combattre Lancastre, et sauver votre roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

(La scène est au palais.)

ÉLISABETH, *seule.*

Ciel! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne?
La terreur me poursuit, et la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourants.... O ciel! ô jour d'horreur!
On arrête mes pas : hélas! ce que j'ignore
Est plus triste peut-être, et plus affreux encore;
Et le ciel, que ma voix est lasse d'implorer,
Quel que soit le succès, me condamne à pleurer.
De Marguerite enfin l'ascendant nous opprime.
Elle a su malgré moi traîner dans cet abîme
Deux amis, deux héros, l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux, par l'amour égarés.
Tout semble m'annoncer son triomphe sinistre.
Warwick de ses projets trop aveugle ministre,
Combat pour son époux après l'avoir vaincu;
A servir une femme il est donc descendu!
Tu l'emportes sur nous, trop cruelle ennemie!
Je cède en gémissant à ton fatal génie.
Il est de ton destin d'accabler mon pays.
Eh bien! verse le sang, marche sur nos débris :
Mais du moins quelque jour pour venger l'Angleterre
Puisse le juste ciel, à tes desseins contraire,
Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs!
Puisses-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,

Traînant chez l'étranger, devenu ton asile,
Une vieillesse obscure, une rage inutile,
Mendiant des secours que tu n'obtiendras pas,
Mourir en détestant la vie et ton trépas!

SCÈNE II.

ÉLISABETH, SUFFOLCK.

ÉLISABETH.

Où courez-vous, Suffolck? venez-vous....

SUFFOLCK.

Ah! madame,
Aux transports de la joie abandonnez votre âme;
Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas:
Jamais un jour plus beau n'a lui sur ces climats.

ÉLISABETH.

Ah! ce jour à mon cœur n'offroit rien que d'horrible.
Quoi! Warwick.... Achevez.

SUFFOLCK.

Ce héros invincible,
Le plus fier des mortels et le plus valeureux,
Est encor le plus grand et le plus généreux.
Déja de ses succès Marguerite enivrée,
Croyoit à son parti la victoire assurée,
Quand le nom de Warwick, par cent voix répété,
Suspend des combattants l'effort précipité.
Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie:
Amis, où vous emporte une aveugle furie?
Anglois, quel ennemi poursuit votre courroux?
C'est ce même Édouard jadis choisi par vous,
Qui vous fut dans ces murs présenté par moi-même,
Qui de vos propres mains reçut le diadème.

Si c'est Warwick, amis, que vous voulez venger,
Défendez votre maître, au lieu de l'outrager.
Partagez avec moi cette gloire si belle;
O mes braves Anglois, c'est moi qui vous appelle;
Reconnoissez ma voix. Ses paroles, ses traits,
Cet aspect si puissant et si cher aux Anglois,
Le feu de ses regards, cette âme grande et fière,
Cette âme sur son front respirant toute entière,
Cet empire suprême, et ces droits si certains
Qu'un héros eut toujours sur le cœur des humains,
Subjuguent les esprits. Tout obéit, tout change.
Du côté d'Édouard tout le peuple se range;
Et ce prince et Warwick, pressés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi sont portés.
J'observois Édouard : je cherchois à connoître
Si dans un tel moment, humilié peut-être,
Contre un dépit secret il défendroit son cœur,
Et pourroit à Warwick pardonner sa grandeur.
Mais rien ne l'a surpris, il faut que j'en convienne;
Dans l'âme de Warwick il sembloit voir la sienne.
Il n'étoit qu'attendri sans être confondu,
Et devant le héros, le roi n'a rien perdu.
La joie et le bonheur remplacent les alarmes,
Le peuple, les soldats laissent tomber leurs armes.
Enfin dans tous ses droits Édouard affermi,
Retrouve sa vertu, son trône et son ami.

ÉLISABETH.

O Warwick! ô mortel qu'a choisi ma tendresse!
Non, tu ne conçois pas cet excès d'allégresse,
Ces transports que je sens, qu'inspirent à mon cœur
Ces vertus dont sur moi rejaillit la splendeur;

Cet effort d'un héros, ces honneurs qu'il mérite...
Vient-il ?

SUFFOLCK.

Vers la Tamise il poursuit Marguerite.
Quelques mutins encor, dans leur rage obstinés,
A combattre, à mourir sembloient déterminés.
Warwick, le fer en main, les frappe et les renverse ;
Leur foule devant lui succombe et se disperse,
Cependant qu'Édouard, autour de ce palais,
Apaise le désordre, et rétablit la paix.
Mais, le voici lui-même.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Ah ! partagez ma joie.
Sire, après tous les maux où mon cœur fut en proie,
Hélas ! j'ai bien le droit de sentir mon bonheur,
D'applaudir au héros si digne de mon cœur,
Que sans doute avec moi vous admirez vous-même.
Ce qu'il a fait pour vous ; oui, cet effort suprême...

ÉDOUARD.

Je le sens, je l'admire, et je n'en rougis pas :
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'est peu d'avoir domté la révolte et la guerre,
C'est peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre ;
Je lui dois encor plus : pour ce cœur satisfait,
L'amitié de Warwick est son plus grand bienfait ;
J'en suis digne du moins, et je lui rends la mienne :
Ma générosité doit égaler la sienne ;

Et mon cœur n'est pas fait pour le déguisement.
Je sais qu'il est un art de feindre lâchement,
D'oublier un service, et jamais une offense,
D'attendre le moment propice à la vengeance.
D'autres le puniroient de les avoir servis :
Il est beaucoup de rois ; il est bien peu d'amis.
Mais j'abhorre à jamais cette exécrable étude,
Cet art de la bassesse et de l'ingratitude.
L'amour seul a produit et mes torts et les siens ;
La vertu nous ramène à nos premiers liens.
A la loi du traité je suis prêt à me rendre :
Il mérita vos vœux ; je cesse d'y prétendre.
Je commande à l'amour ; et plein des mêmes feux,
Je saurai....

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, EDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLCK, GARDES ET SOLDATS.

MARGUERITE.

Le destin me ramène à tes yeux ;
Tu me revois captive, et pourtant triomphante :
Tremble ; j'apporte ici le deuil et l'épouvante.
(*A Édouard.*) (*A Élisabeth.*)
Warwick est ton ami ; Warwick est ton amant ;
Frémissez tous les deux dans ce fatal moment :
Il meurt.

ÉLISABETH.

Warwick !

ÉDOUARD.

O ciel !

MARGUERITE.

Et j'ai proscrit sa vie.

De fidèles amis ont servi ma furie;
Mêlés parmi les siens, ils l'ont enveloppé :
Toi seul es plus heureux, toi seul m'es échappé.

ÉDOUARD.

Barbare!

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable;
Qu'il me servît, ou non, sa mort inévitable
Dut punir aujourd'hui son infidélité,
Ou l'orgueil du secours que son bras m'eût prêté.
Toi, tu peux le venger; et tu peux méconnoître
Les droits des souverains : tu n'es pas né pour l'être.

(Elle sort.)

ÉDOUARD.

Je le suis pour punir un monstre furieux.
Ah! que vois-je?

SCÈNE V.

ACTEURS PRÉCÉDENTS. WARWICK, *apporté par des soldats*, SUMMER.

ÉLISABETH *courant à lui.*

WARWICK, cœur noble et malheureux!

ÉDOUARD.

(A Warwick.)

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,
Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime :
Cette femme barbare, au milieu des tourments,
Bientôt....

WARWICK.

Écoutez moins de vains ressentiments;
Renvoyez à Louis cette reine cruelle :
Il pourroit la venger.... Ne craignez plus rien d'elle.

Ce peuple qui m'aima, la déteste aujourd'hui;
Qui m'a donné la mort, ne peut régner sur lui.
Plaignez moins mon trépas... ma carrière est finie
Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie.
Ma voix a fait encor le destin des Anglois,
Et j'emporte au tombeau ma gloire et vos regrets.

ÉLISABETH.

Ah! ton Élisabeth ne pourra te survivre;
J'ai vécu pour t'aimer; je mourrai pour te suivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort...

WARWICK.

Vivez, si vous m'aimez.

(*À Édouard.*)

Soyons vrais: de nos maux n'accusons que nous-même;
Votre amour fut aveugle, et mon orgueil extrême.
Vous aviez oublié mes services; et moi
J'oubliai trop, hélas! que vous étiez mon roi.
Nous en sommes punis... Mes forces s'affoiblissent,
Ma voix meurt et s'éteint, et mes yeux s'obscurcissent.

(*À Élisabeth.*)

Ma chère Élisabeth, adieu, séchez vos pleurs;
Je ressens à la fois la mort et vos douleurs!
Hélas! il est affreux de quitter ce qu'on aime.

(*À Édouard.*)

Réparez, s'il se peut, son infortune extrême;
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.
Warwick meurt votre ami... Ne l'oubliez jamais.

(*Il meurt.*)

FIN DU COMTE DE WARWICK.

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE,

PAR LA HARPE,

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1783.

PERSONNAGES.

PHILOCTÈTE,

ULYSSE.

PYRRHUS.

HERCULE, dans un nuage.

UN GREC.

Soldats.

La scène est à Lemnos.

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le bord de la mer. On voit de côté et d'autre différentes ouvertures entre des rochers; mais la grotte de Philoctète est supposée ne pouvoir être vue que dans le fond du théâtre.)

SCÈNE I.

ULYSSE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS GRECS.

ULYSSE.

Nous voici dans Lemnos, dans cette île sauvage,
Dont jamais nul mortel n'habita le rivage.
Du plus vaillant des Grecs, ô vous, fils et rival,
Fils d'Achille, ô Pyrrhus! c'est sur ce bord fatal,
Au pied de ces rochers, près de cette retraite,
Que l'on abandonna le triste Philoctète.
C'est moi qui l'ai rempli cet ordre de rigueur.
Il le falloit : frappé par quelque dieu vengeur,
D'une incurable plaie éprouvant les supplices,
Il troubloit de ses cris la paix des sacrifices,
De son aspect impur blessoit leur sainteté,
Et souilloit tout le camp de sa calamité.

Mais laissons ce récit : le temps, le danger presse.
Je veux rendre aujourd'hui Philoctète à la Grèce.
S'il sait que dans cette île Ulysse est descendu,
De nos travaux communs tout le fruit est perdu :
Je dois fuir ses regards. Vous dont le noble zèle
Promit à mes projets l'appui le plus fidèle,
Approchez de cet antre, et voyez son séjour :
Par une double issue il est ouvert au jour ;
Un ruisseau, si le temps n'a point tari son onde,
Coule des flancs creusés d'une roche profonde.
Vous pouvez aisément reconnoître à ces traits
L'asile qu'il habite : observez-en l'accès.
Tâchez de découvrir s'il est dans sa demeure.
S'il est absent, je puis vous apprendre sur l'heure
Quels grands desseins ici je dois exécuter,
Et surtout quels secours vous devez leur prêter.

PYRRHUS, *s'avançant au fond du théâtre.*

Au premier de vos soins je m'en vais satisfaire.
Oui, je crois voir déja ce sauvage repaire,
Cette grotte....

ULYSSE.

Au sommeil peut-être est-il livré.

PYRRHUS.

Nul homme ne se montre en ce lieu retiré.
Tout ce que j'aperçois, c'est un lit de feuillage,
Un vase d'un bois vil et d'un grossier ouvrage....

ULYSSE.

Ce sont là ses trésors.

PYRRHUS.

Des rameaux dépouillés....
Que dis-je ! des lambeaux que le sang a souillés.
Ah dieux !

ULYSSE.

C'est sa retraite : à nos yeux tout l'atteste.
Sans doute il n'est pas loin ; sa blessure funeste
Laisse bien peu de force à ses pas douloureux.
Pourroit-il s'écarter ? hélas ! le malheureux
Est allé sur ces bords chercher sa nourriture,
Quelque plante, remède aux tourments qu'il endure.
(Aux soldats.)
Vous, d'un œil attentif observez tout, soldats ;
Que son retour ici ne nous surprenne pas.
De tous les Grecs, objets du courroux qui l'anime,
C'est Ulysse surtout qu'il voudroit pour victime.
(Les deux soldats s'éloignent.)

PYRRHUS.

Il suffit. On se peut assurer sur leur foi.
Sur vos desseins secrets ouvrez-vous avec moi.
Parlez.

ULYSSE.

Fils d'un héros, songez bien que la Grèce
A de ses intérêts chargé votre jeunesse.
L'État n'a point ici besoin de votre bras,
Et la seule prudence y doit guider vos pas,
Doit fléchir la hauteur de votre caractère.
Quoi qu'on exige enfin de notre ministère,
Pour servir la patrie, il faut nous réunir ;
Elle attend tout de vous, et doit tout obtenir.

PYRRHUS.

Que faut-il ?

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctète.
Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette ;

Mais, n'importe, écoutez : il va vous demander
Qui vous êtes, quel sort vous a fait aborder
Sur les rochers déserts qui défendent cette île :
Dites-lui, sans détour, je suis le fils d'Achille.
Mais feignez qu'animé d'un fier ressentiment,
Et contre des ingrats irrité justement,
Vous retournez au lieu où vous prîtes naissance,
Que vous abandonnez les Grecs et leur vengeance,
Les Grecs qui, suppliants, abaissés devant vous,
Trop instruits qu'Ilion doit tomber sous vos coups,
Ont au pied de ses murs conduit votre courage,
Et qui de vos bienfaits vous payant par l'outrage,
Près du tombeau d'Achille ont dépouillé son fils,
De vos exploits, des siens, vous ont ravi le prix,
Et préférant Ulysse, ont à votre prière
Refusé l'héritage et l'armure d'un père.
Contre moi-même alors, s'il le faut, éclatez
En reproches amers par le courroux dictés,
Sans craindre que ma gloire en paroisse flétrie :
On ne peut m'offenser en servant la patrie ;
Et vous la trahissez, si Philoctète enfin
Échappe au piège adroit préparé par ma main.
Ne vous y trompez pas : sans les flèches d'Hercule,
En vain vous nourrissez l'espérance crédule
De renverser les murs du superbe Ilion ;
Oui, pour marquer le jour de sa destruction.
Il faut que Philoctète aille aux remparts de Troie,
Et des flèches qu'il porte Ilion est la proie.
Vous seul de tous les Grecs, vous pouvez aujourd'hui,
Sans crainte et sans danger, paroître devant lui.
Il ne peut avec eux vous confondre en sa haine ;
Vous n'avez point prêté le serment qui m'enchaîne.

Vous n'eûtes point, trop jeune au gré de votre ardeur,
De part à nos exploits, non plus qu'à son malheur.
Mais, s'il savoit qu'Ulysse a touché ce rivage,
Nous devons, vous et moi, tout craindre de sa rage.
C'est la ruse, en un mot, qui seule dans vos mains
Fera passer ces traits dont les coups sont certains,
Ces traits, dépôt fatal, trésor cher et terrible,
Armes d'un demi-dieu, qui l'ont fait invincible.
Je connois votre cœur, il feint mal-aisément;
Sans doute il n'est pas né pour le déguisement:
Mais le prix en est doux, seigneur; c'est la victoire.
L'artifice est ici le chemin de la gloire.
Osez tromper pour vaincre, et n'en croyez que moi.
Ailleurs de l'équité suivons l'austère loi;
Sachons en respecter les bornes légitimes:
Aujourd'hui seulement oublions ses maximes.
Je ne veux rien qu'un jour, un seul jour; désormais
A vous, à vos vertus, je vous rends pour jamais.

PYRRHUS.

A suivre vos conseils comment puis-je descendre?
Loin de les approuver, je souffre à les entendre.
Cessez, fils de Laërte, un semblable discours;
Achille ne m'a point instruit à ces détours:
A son sang, comme à lui, la fraude est étrangère,
Et ce n'étoient point là les armes de mon père.
S'il nous faut entraîner Philoctète aux combats,
Je prétends contre lui n'employer que mon bras.
Foible et seul contre tous, où seroit sa défense?
J'ai promis avec vous d'agir d'intelligence;
Mais dût-on m'accuser de foiblesse et d'erreur,
Je crains le nom de traître, il me fait trop d'horreur.

J'aime mieux, s'il le faut, succomber avec gloire,
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.

ULYSSE.

Et moi, Pyrrhus, aussi, comme vous autrefois,
Sans peur dans les dangers, dans les conseils sans voix,
Je crus que la valeur seule pouvoit tout faire.
Aujourd'hui que le temps me détrompe et m'éclaire,
Je vois qu'il faut surtout, pour régir des États,
Que la tête commande et conduise le bras.

PYRRHUS.

Mais quoi! c'est un mensonge enfin qu'on me demande.

ULYSSE.

Le mensonge est léger; la récompense est grande.

PYRRHUS.

De fléchir ce guerrier n'est-il aucun moyen?

ULYSSE.

La douceur ni la force ici ne peuvent rien.

PYRRHUS.

La force! ce mortel est-il donc indomtable?

ULYSSE.

Ses traits portent la mort, la mort inévitable.

PYRRHUS.

Ainsi, l'on risque même à s'offrir devant lui?

ULYSSE.

Oui, si l'art ne vous sert et de guide et d'appui.

PYRRHUS.

Trahir la vérité! le peut-on sans bassesse?

ULYSSE.

On le doit, s'il s'agit du salut de la Grèce.

PYRRHUS.

Me résoudre à tromper! moi, seigneur! j'en rougis.

ULYSSE.

Eh! comment rougit-on de servir son pays?

PYRRHUS.

Quoi! pour servir les Grecs n'est-il point d'autre voie?

ULYSSE.

A Philoctète enfin les dieux ont promis Troie.

PYRRHUS.

Ainsi l'on m'abusoit lorsqu'on a prétendu
Qu'à mes destins, à moi, ce triomphe étoit dû;
Et mon cœur que flatta son erreur et la vôtre,
S'enivroit d'un honneur réservé pour un autre.

ULYSSE.

La gloire entre tous deux est commune aujourd'hui;
Il ne peut rien sans vous, ni Pyrrhus rien sans lui.

PYRRHUS.

Eh bien! des immortels il faut remplir l'oracle;
A leurs profonds desseins qui pourroit mettre obstacle?
Je dois venger un père, et soutenir son nom;
Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion.
J'ai, pour le mériter, fait plus d'un sacrifice...
A Philoctète au moins je puis sans artifice
Me plaindre des affronts dont je fus indigné;
Je tairai seulement que j'ai tout pardonné.
Puisqu'il le faut enfin, je consens qu'il ignore,
Qu'offensé par les Grecs, Pyrrhus les sert encore.
Il en coûte à mon cœur, et je cède à regret.

ULYSSE.

Accomplissez des dieux l'immuable décret.
Le prix de la sagesse et celui du courage
De qui leur est soumis est le double apanage.

PYRRHUS.

Je bannis tout scrupule... on le veut... j'obéis.

ULYSSE.

Mes conseils dans ce cœur sont-ils bien affermis ?
Puis-je compter sur vous ?

PYRRHUS.

Ma parole est un gage
Qui doit vous rassurer.

ULYSSE.

Je retourne au rivage.
Demeurez : attendez Philoctète en ces lieux.
Je vous laisse un moment ; et que puissent les dieux,
Mercure protecteur, Minerve tutélaire,
De nos soins partagés assurer le salaire !
Adieu.

SCÈNE II.

PYRRHUS, *seul.*

La pitié parle à mon cœur combattu.
Sous quel affreux destin Philoctète abattu
Traîne depuis dix ans sa vie infortunée !
Sa misère en ces lieux gémit abandonnée.
Tourmenté de sa plaie, assiégé de besoins,
Il souffre sans remède, il pleure sans témoins.
Seul, il conte ses maux à la mer, au rivage,
Sans avoir un ami dont la voix le soulage.
Ignorant la douceur des soins compatissants,
Il n'a point de soutien de ses jours languissants,
Pas même ce plaisir, si cher aux misérables,
De voir, d'entretenir, d'entendre ses semblables.
De l'aspect des humains privé dans ses malheurs,
L'écho seul des rochers répond à ses douleurs.

Quel sort ! et cependant, illustre dans la Grèce,
Égal à tous nos chefs en courage, en noblesse,
Pour un autre avenir il sembloit destiné :
A cette épreuve, hélas ! les dieux l'ont condamné.
Nos jours sont leur présent ; nos destins, leur ouvrage :
Heureux qui de leur main ne reçut en partage
Que cet état obscur, que du moins leur faveur
Éloigna des dangers qui suivent la grandeur !
Mais un soldat revient.

SCÈNE III.

PYRRHUS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Philoctète s'approche
Dans un sentier étroit, non loin de cette roche ;
Je l'ai vu se traîner d'un pas appesanti,
Tremblant, par la douleur sans cesse ralenti.
Il m'a vu ; sur mes pas sans doute il va paroître.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, PHILOCTÈTE, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

HÉLAS ! au nom des dieux, qui que vous puissiez être,
Étrangers que les vents dans cette île ont portés,
D'où venez-vous chercher ces bords inhabités ?
Et quel est votre nom ? quelle est votre patrie ?
Vous m'offrez de la mienne une image chérie ;
Oui, c'est l'habit des Grecs qu'avec transport je vois.
Répondez, que je puisse entendre votre voix,

Reconnoître des Grecs l'accent et le langage.
Ah ! n'ayez point d'horreur de mon aspect sauvage.
Je ne suis point à craindre : ayez, ayez pitié
D'un malheureux, du monde et des dieux oublié.
La grâce que de vous ici je dois attendre,
C'est qu'au moins vous daigniez me parler et m'entendre.

PYRRHUS.

Soyez donc satisfait, nous sommes Grecs.

PHILOCTÈTE.

O ciel !
Après un si long temps d'un exil si cruel,
O que cette parole à mon oreille est chère !
Quel dessein, ou pour moi quel vent assez prospère,
A guidé vos vaisseaux et vous mène en ces lieux ?
Parlez, et contentez mes désirs curieux.

PYRRHUS.

On me nomme Pyrrhus ; je suis le fils d'Achille ;
Je suis né dans Scyros, et retourne à cette île.
Vous savez tout.

PHILOCTÈTE.

O fils d'un mortel renommé,
D'un héros que jadis mon cœur a tant aimé !
Oh du vieux Lycomède et l'élève et la joie !
De quels bords venez-vous ?

PYRRHUS.

Des rivages de Troie.

PHILOCTÈTE.

Comment ! vous n'étiez point au nombre des guerriers
Qui contre ses remparts marchèrent les premiers ?

PYRRHUS.

Vous-même en étiez-vous ?

PHILOCTÈTE.

Vous ignorez peut-être
Quel mortel devant vous le destin fait paroître.

PYRRHUS.

(*À part.*) (*Haut.*)
Il faut dissimuler. D'où puis-je le savoir?
Pour la première fois nous venons de vous voir.

PHILOCTÈTE.

Quoi! mon nom, mes revers, ma funeste aventure...

PYRRHUS.

Je n'en ai rien appris.

PHILOCTÈTE.

Ô comble de l'injure!
Eh bien! suis-je en effet assez infortuné,
Des dieux et des mortels assez abandonné?
La Grèce de mes maux n'est pas même informée;
On en étouffe ainsi jusqu'à la renommée;
Et quand le mal affreux dont je suis consumé,
Devient plus dévorant et plus envenimé,
Mes lâches oppresseurs, dans leur secrète joie,
Insultent aux tourments dont ils m'ont fait la proie.
O mon fils! vous voyez délaissé dans Lemnos
Ce guerrier autrefois compagnon d'un héros,
Inutile héritier des traits du grand Alcide,
Philoctète, en un mot, que l'un et l'autre Atride,
Excités par Ulysse à cette lâcheté,
Et seul et sans secours dans cette île ont jeté,
Blessé par un serpent de qui la dent impure
M'infecta des poisons d'une horrible morsure.
Les cruels!... De Chrysa, vers les bords phrygiens,
La victoire appeloit leurs vaisseaux et les miens.

Nous touchons à Lemnos : fatigué du voyage,
Le sommeil me surprend sous un antre sauvage.
On saisit cet instant, on m'abandonne, on part ;
On part en me laissant, par un reste d'égard,
Quelques vases grossiers, quelque vile pâture,
Des voiles déchirés, pour sécher ma blessure,
Quelques lambeaux, rebut du dernier des humains.
Puisse Atride éprouver de semblables destins !
Quel réveil ! quel moment de surprise et d'alarmes !
Que d'imprécations ! que de cris et de larmes !
Lorsqu'en ouvrant les yeux, je vis fuir mes vaisseaux
Que loin de moi les vents emportoient sur les eaux !
Lorsque je me vis seul sur cette plage aride,
Sans appui dans mes maux, sans compagnon, sans guide !
Jetant de tout côté des regards de douleur,
Je ne vis qu'un désert, hélas ! et le malheur,
Tout ce qu'on m'a laissé, le désespoir, la rage !...
Le temps accrut ainsi mes maux et mon outrage.
J'appris à soutenir mes misérables jours.
Mon arc, entre mes mains seul et dernier recours,
Servit à me nourrir ; et lorsqu'un trait rapide
Faisoit du haut des airs tomber l'oiseau timide,
Souvent il me falloit, pour aller le chercher,
D'un pied foible et souffrant gravir sur le rocher,
Me traîner en rampant vers ma chétive proie ;
Il falloit employer cette pénible voie
Pour briser des rameaux et pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faisoient jaillir.
Des glaçons, dont l'hiver blanchissoit ce rivage,
J'exprimois avec peine un douloureux breuvage.
Enfin, cette caverne et mon arc destructeur,
Et le feu, de la vie heureux conservateur,

Ont soulagé du moins les besoins que j'endure;
Mais rien n'a pu guérir ma funeste blessure.
Nul commerce, nul port aux voyageurs ouvert,
N'attire les vaisseaux dans ce triste désert.
On ne vient à Lemnos que poussé par l'orage;
Et depuis si long-temps errant sur cette plage,
Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,
Pour obéir aux vents, descendre sur ces bords,
Je n'en obtenois rien qu'une pitié stérile,
Des consolations le langage inutile,
Des secours passagers, ou de vieux vêtements;
Mais malgré ma prière et mes gémissements,
Nul n'a sur ses vaisseaux accueilli ma misère,
Ni voulu sur les flots me conduire à mon père.
Depuis dix ans, mon fils, je languis dans ces lieux,
Sans cesse dévoré d'un mal contagieux,
Victime d'une lâche et noire ingratitude,
Souffrant dans l'abandon et dans la solitude.
Les Atrides, Ulysse, ainsi m'ont attaché
A ce supplice lent que leur haine a cherché;
Ils m'ont surpris ainsi dans les pièges qu'ils tendent;
Ils m'ont fait tous ces maux: que les dieux les leur rendent!

PYRRHUS.

Noble fils de Pœan, je ressens vos malheurs;
J'en déteste avec vous les coupables auteurs;
J'y reconnois la main d'Ulysse et des Atrides;
Eh! qui sait mieux que moi combien ils sont perfides?

PHILOCTÈTE.

Quoi! vous-même, Pyrrhus, vous ont-ils outragé?

PYRRHUS.

Que puissé-je du moins être bientôt vengé!

Puissé-je apprendre aux rois d'Ithaque et de Mycènes,
A respecter le sang qui coule dans mes veines!

PHILOCTÈTE.

De grâce, instruisez-moi de leurs nouveaux forfaits.

PYRRHUS.

Comment vous raconter les affronts qu'ils m'ont faits?
Quand la Parque d'Achille eut borné la carrière....

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? Achille est mort?

PYRRHUS.

Oui, seigneur; mais mon père
Sous les coups d'un mortel du moins n'est pas tombé;
Sous les traits d'Apollon Achille a succombé.

PHILOCTÈTE.

O mort digne, en effet, d'un héros invincible!
O perte qui pour moi n'en est pas moins sensible!
Pardonnez si mes pleurs vous ont interrompu;
Aux mânes d'un ami cet hommage étoit dû.

PYRRHUS.

Ce tribut douloureux pour mon cœur a des charmes:
Mais pour d'autres que vous, vous reste-t-il des larmes?

PHILOCTÈTE.

O mon fils!... poursuivez.

PYRRHUS.

Je pleurois ce héros,
Quand Ulysse et Phœnix, descendus à Scyros,
Alléguant un oracle, et flattant ma jeunesse,
Vinrent, au nom des dieux protecteurs de la Grèce,
M'assurer qu'à moi seul, à mon sang, à mon nom,
Appartenoit l'honneur de détruire Ilion,

Que Pyrrhus héritoit des grands destins d'Achille.
De me persuader sans doute il fut facile.
Le désir d'embrasser les restes précieux
D'un père que jamais n'avoient connu mes yeux,
D'aller offrir mes pleurs à des cendres aimées,
Qui sous la tombe encor n'étoient point enfermées;
L'ardeur de le venger, le dirai-je? l'orgueil
De renverser des murs qui furent son écueil,
Tout entraînoit mes pas. Par le ciel protégée,
Ma flotte, au second jour, touche au port de Sigée.
Au sortir du vaisseau, je me vois entouré
De tout un camp, de joie et d'espoir enivré.
Tous jurent à la fois qu'on voit revivre Achille :
Hélas! il n'étoit plus!... d'une douleur stérile
A ses mânes sacrés je porte les tributs,
Et l'œil humide encor de mes pleurs répandus,
Je me présente aux chefs, et ma juste prière
Réclame devant eux l'héritage d'un père.
Quelle fut leur réponse! *Oui, ces biens sont à vous;*
Disposez-en, seigneur, et les recueillez tous.
Mais ses armes d'un autre ont été le partage,
Ulysse les possède. Indigné de l'outrage,
Des larmes de dépit coulèrent de mes yeux :
Ces armes sont à moi, j'en atteste les dieux;
Dis-je alors; *de quel droit une main étrangère*
M'a-t-elle osé ravir une armure si chère?
Je l'obtins, dit Ulysse, *et ce don m'étoit dû;*
C'est le prix du service à la Grèce rendu,
Quand je sauvai l'armée et votre père même.
A ces mots, révolté de son audace extrême,
J'exhale les transports d'un courroux éclatant,
Et menace les Grecs de partir à l'instant,

Si je n'obtiens raison de ce vol sacrilège.
Jeune homme, me dit-il, *tu n'étois point au siège,*
Tu n'as rien fait pour nous, et *menaces encor !*
Ne crois pas à Scyros remporter ce trésor ;
Tu ne l'auras jamais. Les chefs, amis d'Ulysse,
Se déclarent pour lui, défendent l'injustice;
Et moi, qu'un tel affront a percé jusqu'au cœur,
Moi, qu'on dépouille ainsi sans égard, sans pudeur,
Je retourne à Scyros, loin de ces rois perfides,
Et plus qu'Ulysse encor, j'accuse les Atrides.
Ce sont eux qui, méchants avec impunité,
Protecteurs de la fraude et de l'iniquité,
Infectent tous les cœurs de leurs lâches maximes,
Et l'abus du pouvoir enfante tous les crimes.
O ciel ! que l'ennemi de ces rois odieux,
Soit l'ami de Pyrrhus et soit l'ami des dieux !

PHILOCTÈTE.

Je vois qu'on vous a fait une cruelle injure.
Ce n'est pas sans raison que loin d'un camp parjure,
Vous avez vers Scyros pressé l'heureux retour
Qui vous a, grâce aux dieux, conduit dans ce séjour.
De Sisyphe en effet le rejeton profane,
Du mensonge toujours fut l'auteur et l'organe,
De l'adroite imposture il aiguise les traits,
Sa main est occupée à tramer des forfaits.
Mais, de quel œil Ajax a-t-il vu cette offense ?

PYRRHUS.

On ne l'eût pas osé commettre en sa présence.
Mais le trépas d'Ajax a mis la Grèce en deuil.

PHILOCTÈTE.

Dieux ! Ulysse respire ! Ajax est au cercueil !

Et ce sage mortel à qui l'expérience
Donnoit de l'avenir la triste prévoyance,
Nestor, mon vieil ami, l'âme de nos conseils,
Qui confondit cent fois Ulysse et ses pareils,
Que fait-il ?

PYRRHUS.

L'infortune accable sa vieillesse ;
Il se traîne au tombeau, consumé de tristesse ;
Il gémit d'être père : il survit à son fils.

PHILOCTÈTE.

Antiloque ?...

PYRRHUS.

Est tombé sous des traits ennemis.

PHILOCTÈTE.

A de nouveaux regrets chaque moment me livre.
Quoi ! tous ceux que j'aimois ont donc cessé de vivre,
Ou subi les rigueurs d'un destin ennemi !...
Et d'Achille du moins ce vertueux ami,
Patrocle, dont les Grecs admiroient le courage ?

PYRRHUS.

Du redoutable Hector son trépas fût l'ouvrage.
Telle est la guerre enfin : Mars dans ses jeux sanglants,
Moissonne les vertus et fait grâce aux méchants.

PHILOCTÈTE.

Grâce au ciel, mon attente est trop bien confirmée,
La mort a respecté le rebut de l'armée ;
Les héros ne sont plus ! aux lâches, aux pervers,
Les dieux semblent fermer le chemin des Enfers ;
Aux plus grands des humains ils en ouvrent la route.
Ulysse est donc vivant !.... et Thersite, sans doute.
Voilà, voilà les dieux, et nous les adorons !

PYRRHUS.

Pour moi, je vous l'ai dit, lassé de tant d'affronts,
Je m'éloigne à jamais d'une odieuse armée,
Où la vertu rougit par la brigue opprimée.
Scyros est pour mon cœur un séjour assez doux,
Et toujours la patrie a des charmes pour nous.
Puisse des dieux fléchis la bonté tutélaire
Guérir les maux affreux que vous fit leur colère!
Tels sont, fils de Pœan, tels sont les justes vœux
Que Pyrrhus en partant peut joindre à ses adieux.

PHILOCTÈTE.

Vous partez?

PYRRHUS.

Il le faut, et mes vaisseaux n'attendent
Que l'instant d'obéir aux vents qui nous commandent.

PHILOCTÈTE.

Ah! par les Immortels de qui tu tiens le jour,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille et l'ombre de ta mère,
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière:
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir.
Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère
M'a long-temps séparé de la nature entière.
C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau,
Je ne l'ignore pas; l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté: toi seul en étois digne,
Et de m'abandonner la honte est trop insigne;
Tu n'en es pas capable; il n'est que les grands cœurs
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire.
Il sera glorieux, si tu daignes m'en croire,

D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour :
Jusqu'aux vallons d'Œta le trajet est d'un jour.
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte
A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe.
Je t'en conjure encore, et j'atteste les dieux :
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ô mon fils! je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma foiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourments ;
Accorde cette grâce à mes gémissements.
Mène-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie ;
Le chemin n'est pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,
Bords charmants, et pour moi depuis long-temps perdus !
Mène-moi vers Pœan : rends un fils à son père.
Et que je crains, ô ciel! que la Parque sévère
De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours !
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours.
Mais il est mort sans doute, ou ceux de qui le zèle
Lui devoit de mon sort porter l'avis fidèle,
A peine en leur pays, ont bien vite oublié
Les serments qu'avoit faits leur trompeuse pitié.
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside ;
Sois mon libérateur ; ô Pyrrhus, sois mon guide !
Considère le sort des fragiles humains ;
Et qui peut un moment compter sur les destins ?
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

PYRRHUS.

A la voix du malheur pourrois-je être insensible ?

Non, vous m'avez rendu le refus impossible:
Je cède à vos désirs; venez sur mes vaisseaux:
Que le ciel, qui par moi veut terminer vos maux,
Accorde un vent propice à votre impatience,
Et nous conduise au port où tend votre espérance!

PHILOCTÈTE.

Jour heureux! cher Pyrrhus, vous, compagnons chéris,
O Grecs! dans les transports de mes sens attendris,
Que ma reconnoissance au moins se fasse entendre!
Pour un si grand bienfait d'ailleurs que puis-je rendre?
Souffrez que Philoctète, abandonnant ce lieu,
A cet asile encor dise un dernier adieu.
Ma grotte, après dix ans, me doit être sacrée.
Venez voir ma demeure obscure et resserrée,
Et connoissez quels maux vous daignez secourir;
Vous ne pourrez les voir, et j'ai pu les souffrir.
Et la nécessité, des lois la plus sévère,
M'a rendu bien souvent cette caverne chère.

PYRRHUS.

Je ne m'oppose point à de si justes soins;
Prenez tout ce qui peut servir à vos besoins.

PHILOCTÈTE.

Eh! que puis-je emporter? qu'est-ce que je possède?
Des plantes de ces bords, seul et foible remède,
Dont l'effet passager assoupit mes douleurs.
Mes seuls biens sont mon arc et mes traits destructeurs.

PYRRHUS.

Ah! sans doute ce sont les flèches redoutées
Que de son sang impur l'hydre avoit infectées?

PHILOCTÈTE.

Oui, je n'ai point d'autre arme, et que puissent les cieux
Ne m'enlever jamais ce trésor précieux!

PYRRHUS.

Puis-je toucher en mains ces armes révérées,
Que jadis d'un héros les mains ont consacrées?
Puis-je les regarder d'un œil religieux?

PHILOCTÈTE.

Ah! sur moi, mon cher fils, tu peux ce que tu veux.

PYRRHUS.

Rejetez, s'il le faut, ma prière timide,
Et ne profanez point l'héritage d'Alcide.

PHILOCTÈTE.

Ta piété me charme; hélas! n'est-ce pas toi
Qui me rends à la vie, à ma famille, à moi;
Qui daignes sur ces bords, où chaque instant me tue,
Relever ma misère à tes pieds abattue?
Tu trompes les fureurs de mes vils ennemis;
J'étois mort en ces lieux, tu parois, je revis.
Prends sur moi désormais une entière puissance:
Le plaisir des bons cœurs, c'est la reconnoissance.
Cet arc qui fut jadis un don de l'amitié,
Pour prix de tes bienfaits te sera confié.
Tu dois à tes vertus ce noble privilège;
Nul n'y porta jamais une main sacrilège;
Nul, sans craindre la mort, n'osa s'en approcher:
Viens, toi seul des mortels auras pu le toucher.
Allons... ciel!... ô douleurs!

PYRRHUS.

Quelle soudaine atteinte,
Seigneur, de votre sein arrache cette plainte?

PHILOCTÈTE.

Rien... je te suis... ah dieux!

PYRRHUS.

Que leur demandez-vous?

PHILOCTÈTE.

De nous ouvrir la route et de veiller sur nous.
Dieux !

PYRRHUS.

Vous déguisez mal le trouble qui vous presse.

PHILOCTÈTE.

Non : je reviens à moi ; pardonne à ma foiblesse,
Marchons... ah ! je ne puis.

PYRRHUS.

Comment ?

PHILOCTÈTE.

Il n'est plus temps
De te cacher encor de si cruels tourments.
Non, c'est trop, c'est en vain dissimuler mes peines.
Le poison se répand dans mes brûlantes veines.
Mon fils, avec le fer termine mes douleurs,
Tranche, tranche mes jours... frappe, dis-je... je meurs,
Je meurs à chaque instant.

PYRRHUS.

Mon âme intimidée
De cet horrible état...

PHILOCTÈTE.

Tu n'en as pas l'idée.
Mais prends pitié de moi, je t'en conjure, hélas !
Que l'aspect de mes maux ne te rebute pas.
Ne m'abandonne point... ma blessure fatale
Produit ces noirs accès, calmés par intervalle.
Je dois te l'avouer.

PYRRHUS.

Ne craignez rien. Qui ! moi,
Moi vous abandonner, quand vous avez ma foi !
Venez, et rappelant votre force première...

PHILOCTÈTE.

J'implore, mon cher fils, une grâce dernière:
Le mal qui m'a surpris finit par le sommeil,
Et le soulagement suit l'instant du réveil.
Maintenant abattu, trop foible pour te suivre,
A tes soins généreux Philoctète se livre.
Viens dans ma grotte, viens, je mets en ton pouvoir
Ces flèches que tes yeux ont souhaité de voir;
Mais prends garde surtout que la force ou l'adresse
N'enlève ce dépôt qu'entre tes mains je laisse.
Je perds tout, si jamais...

PYRRHUS.

Non, soyez rassuré;
Je réponds sur mes jours de ce trésor sacré.

PHILOCTÈTE.

C'est mon unique bien, c'est le seul qui me reste:
Veuille le juste ciel qu'il te soit moins funeste
Qu'il ne le fut, hélas! pour Alcide et pour moi!

PYRRHUS.

Le ciel nous conduira; nous marchons sous sa loi:
Puisse-t-il nous frayer une route prospère!

PHILOCTÈTE.

Il n'exaucera point tes voeux et ta prière.
L'indomtable venin, passant jusqu'à mon coeur,
Dans mon sang embrasé bouillonne avec fureur;
Il redouble de rage, il s'acharne à sa proie...
Ah! ne me quittez pas, amis, que je vous voie!...
Ne vous éloignez point... Il faut, il faut qu'enfin...
Ulysse, que ce feu ne brûle-t-il ton sein?
C'est à vous, fils d'Atrée, à vous, ô rois perfides,
A vous seuls qu'étoient dus ces tourments homicides.

O mort, dont tant de fois j'implorai le secours,
Mort, que toujours j'appelle et qui me fuis toujours,
Quand me recevras-tu dans mon dernier asile?
(*A Pyrrhus.*)
Prends le feu de Vulcain qui brûle dans cette île;
Mets-moi sur le bûcher, comme jadis mes mains
Osèrent y placer le plus grand des humains.
Le prix que j'en reçus sera ta récompense...
Mais il ne m'entend pas, je n'ai plus d'espérance.
Pyrrhus, où donc es-tu, cher Pyrrhus?

PYRRHUS.

Je gémis,
Je pleure sur vos maux.

PHILOCTÈTE.

Tu pleures, mon cher fils!
Garde cette pitié; juré, quoi qu'il arrive,
De ne point me laisser mourant sur cette rive.
Ta bouche l'a promis; ton cœur ne peut changer.
Mon mal est effrayant, mais il est passager.
Je n'espère qu'en toi.

PYRRHUS.

Soyez sans défiance.

PHILOCTÈTE.

Qu'un serment solennel m'en donne l'assurance.

PYRRHUS.

J'en atteste les dieux: recevez-en ma foi.

PHILOCTÈTE.

Ah! ne me touche pas, n'approche point de moi.

PYRRHUS.

Eh quoi! de mes secours voulez-vous vous défendre?

PHILOCTÈTE.

Peut-être jusqu'à toi le poison peut s'étendre.

Laisse-moi... C'en est fait... O terre de Lemnos !
Reçois donc un mourant qui succombe à ses maux.

(Il tombe évanoui sur un banc de pierre.)

PYRRHUS, *aux soldats grecs.*

Aidez-moi, chers amis ; portons-le en son asile.
Attendons le moment où d'un sommeil tranquille
La douceur salutaire aura calmé ses sens,
Et suspendu le cours de ses affreux tourments.

(Ils soutiennent Philoctète et l'emmènent hors du théâtre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PYRRHUS, *seul.*

(Il tient à la main l'arc et les flèches d'Hercule.)

Les voilà donc ces traits par qui la destinée
Doit marquer d'Ilion la dernière journée,
Ces traits à qui le ciel attacha notre sort,
Et qui d'Achille enfin doivent venger la mort.
Philoctète en mes mains ainsi les abandonne !
On veut les lui ravir, et c'est lui qui les donne !
Mais ce n'est rien encor, si lui-même avec nous
Ne marche à ces remparts dévoués à nos coups.
Il est loin d'y penser, et tout prêt à me suivre,
A mes soins, à ma foi l'infortuné se livre.
Et je le trahirois ! Non : ce retour affreux
Est indigne d'un cœur qu'il a cru généreux.
Il faut lui dire tout : c'est trop en croire Ulysse,
Trop contre Philoctète employer l'artifice,
Abuser contre lui de son horrible état :
Tromper un malheureux est un double attentat.
Mais il vient.

SCÈNE II.

PYRRHUS, PHILOCTÈTE, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

O réveil; ô jour qui me ranime!
Pyrrhus, est-il bien vrai? ta bonté magnanime,
Par l'excès de mes maux n'a pu se rebuter!
Pyrrhus près d'un mourant a daigné s'arrêter!
Et sans que mon malheur le fatigue ou l'effraie,
Il supporte l'aspect et l'horreur de ma plaie!
Achille t'a transmis sa générosité.
Les Atrides ainsi ne m'avoient pas traité.
Mais allons. Je suis prêt à marcher au rivage:
Le sommeil du poison a suspendu la rage.
Viens.

PYRRHUS.

Que ferai-je? hélas!

PHILOCTÈTE.

Tu balances! .. ô ciel!

PYRRHUS, *à part.*

Oserai-je lui faire un aveu si cruel?

PHILOCTÈTE.

La pitié que d'abord tu m'avois annoncée,
Du poids de mes malheurs seroit-elle lassée?

PYRRHUS.

O combien la vertu souffre à se démentir!

PHILOCTÈTE.

De quelle faute ici peux-tu te repentir?
Les secours que de toi j'attends dans ma misère,
Ne feront point rougir les mânes de ton père.

PYRRHUS.

C'est moi qui dois rougir, moi qui suis désormais
Coupable, si je parle, et vil, si je me tais.

PHILOCTÈTE.

Tu veux m'abandonner, ton cœur se le propose,
Tu veux partir sans moi.

PYRRHUS.

Non, mais si je m'expose
A mériter de vous des reproches plus vrais?
Même en vous emmenant, si je vous trahissois?

PHILOCTÈTE.

Toi!... que veux-tu me dire? explique ce mystère.

PYRRHUS.

Eh bien! sachez donc tout : je ne puis plus rien taire.

PHILOCTÈTE.

Comment?

PYRRHUS.

Pour Ilion vous partez avec moi.

PHILOCTÈTE.

Qu'as-tu dit? juste ciel!

PYRRHUS.

Daignez entendre....

PHILOCTÈTE.

Eh quoi!
Que veux-tu que j'écoute, et que prétends-tu faire?

PYRRHUS.

A tant de maux enfin pour jamais vous soustraire,
Vous guérir, et bientôt partager avec vous
Un honneur que les dieux n'ont réservé qu'à nous.
Sous vos coups, sous les miens, ils feront tomber Troie.

PHILOCTÈTE.

Ce sont là tes desseins?

PYRRHUS.

Oui, le ciel qui m'envoie,
Du soin de les remplir nous a chargés tous deux.

PHILOCTÈTE.

Je suis trahi, perdu; qu'as-tu fait, malheureux?
Pyrrhus, est-il bien vrai? Rends-moi, rends-moi mes armes.

PYRRHUS.

Je ne le puis, seigneur, et la Grèce en alarmes,
Ne sauroit aujourd'hui voir changer ses destins,
Que par ces traits puissants remis entre mes mains.
Je lui dois obéir, et je veux bien pour elle
Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
Mon cœur, qui s'en plaignoit, ne vous a point déçu;
Mais j'immole à l'État l'affront que j'ai reçu.
Imitez mon exemple.

PHILOCTÈTE.

O trahison! ô rage!
Quoi! tu me préparois cet exécrable outrage!
Lâche, tu m'as séduit par d'indignes détours,
Pour m'enlever ainsi le soutien de mes jours!
Et lorsque tu trahis la foi qui m'étoit due,
Tu peux me regarder et soutenir ma vue!
Tromper un suppliant qui gémit à tes pieds!
Rends, mon fils, rends ces traits que je t'ai confiés;
Tu ne peux les garder; c'est mon bien, c'est ma vie,
Et ma crédulité doit-elle être punie?
Rougis d'en abuser.... au nom de tous les dieux..
Tu ne me réponds rien! tu détournes les yeux!
Je ne puis te fléchir!... ô rochers! ô rivages!
Vous, mes seuls compagnons, ô vous, monstres sauvages,
Car je n'ai plus que vous à qui ma voix, hélas!
Puisse adresser des cris que l'on n'écoute pas,

Témoins accoutumés de ma plainte inutile,
Voyez ce que m'a fait le fils du grand Achille:
Il promet de m'ôter de ces tristes climats;
Il jure qu'à mon père il conduira mes pas;
Et quand il me flattoit de cette fausse joie,
Le perfide! c'étoit pour me conduire à Troie.
Il consoloit un cœur qu'il cherchoit à frapper;
Sa main touche la mienne, et c'est pour me tromper!
Il ose me ravir mes flèches homicides,
Pour en faire un trophée aux insolents Atrides!
Il triomphe de moi, comme s'il m'eût domté!
Il ne s'aperçoit pas, dans ma calamité,
Qu'il triomphe d'une ombre aux enfers descendue!
Oh! devant que ma force en ces lieux fût perdue,
S'il m'avoit attaqué!... même tel que je suis,
Ce n'est que par surprise... Ah! Pyrrhus! ah! mon fils!
Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractère,
Sois semblable à toi-même, et semblable à ton père.
Tu gardes le silence, et je te parle en vain....
Antre qui m'as reçu, je reviens dans ton sein;
J'y rentre dépouillé, privé de nourriture,
Et je n'attends de toi rien que la sépulture.
Tu me verras mourir : les hôtes des forêts
Ne ressentiront plus l'atteinte de mes traits.
Ma retraite contre eux n'a plus rien qui m'assure;
J'en avois fait ma proie et serai leur pâture.
Et je suis donc tombé dans ce revers affreux
Pour avoir cru Pyrrhus sincère et généreux!...
Écoute : jusqu'ici mon courroux qui balance,
N'a point aux immortels demandé la vengeance.
Tu peux changer encore et céder à mes vœux;
Tremble d'y résister, crains ma voix et les dieux.

PYRRHUS.

Je ne crains que mon cœur : Philoctète, la Grèce,
Les serments que j'ai faits, la pitié qui me presse...
Ah ! plût au ciel jamais n'avoir quitté Scyros !

PHILOCTÈTE.

Abjure des desseins indignes d'un héros.
Aux yeux de l'univers, aurois-tu la bassesse
De tromper le malheur, d'accabler la foiblesse ?
Tu n'es pas né méchant : quelque autre te conduit ;
Par de lâches conseils je vois qu'on t'a séduit.
Le crime t'entraînoit : que la vertu te guide.

PYRRHUS.

Quel parti prendre, ô ciel ?

SCÈNE III.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE, SUITE DE SOLDATS.

ULYSSE, *arrivant avec précipitation.*

Qu'ATTENDEZ-VOUS, perfide ?
Remettez-moi ces traits.

PHILOCTÈTE.

C'est Ulysse ! grands dieux !

ULYSSE.

Lui-même.

PHILOCTÈTE.

Ciel ! où suis-je ? Ulysse dans ces lieux !
Ah ! lui seul a tout fait : ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulysse.
Mes armes, c'en est trop, mes armes...

ULYSSE.

Non, Pyrrhus
Sait respecter des Grecs les ordres absolus.

Ces armes sont à nous : il ne peut vous les rendre.
Vous, marchez sur nos pas : c'est trop vous en défendre.
Ne vous obstinez plus à résister aux dieux,
Où je vous fais sur l'heure enlever de ces lieux.

PHILOCTÈTE.

Tu me menaces, traître!... O Lemnos, mon asile,
Feux sacrés de Vulcain, allumés dans cette île!
Vous, mes seuls protecteurs, ô dieux de ces climats,
Vous voyez cet outrage, et ne le vengez pas!

ULYSSE.

Jupiter est leur maître, et c'est lui qui m'amène.

PHILOCTÈTE.

Ainsi, tu fais les dieux complices de ta haine,
Artisans du parjure et de l'iniquité!

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom : suivez leur volonté.

PHILOCTÈTE.

Penses-tu donc traiter Philoctète en esclave?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier et généreux et brave;
En digne compagnon de tant de rois fameux,
Qui doit renverser Troie et triompher comme eux.
Ne fuyez point la gloire à vos regards offerte :
Venez, le ciel l'ordonne, et la route est ouverte.

PHILOCTÈTE.

Tant que cet antre obscur pourra me recevoir,
De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.
Oui, j'aime mieux mourir; du haut de cette roche,
J'aime mieux à l'instant...

ULYSSE, *aux soldats.*

Gardez qu'il n'en approche;
Préservez-le, soldats, de sa propre fureur.

(Les soldats environnent Philoctète.)

PHILOCTÈTE.

O comble de l'opprobre, ainsi que de l'horreur!
O bras jadis à craindre, aujourd'hui sans défense!
Du plus vil des mortels je reçois cette offense!
Lâche qui ne connois ni remords ni pudeur,
De ce jeune héros tu séduis la candeur.
Son âme noble et pure, et semblable à la mienne,
N'étoit pas faite, hélas! pour imiter la tienne.
Il déteste en secret les complots qu'il servit;
Sa foiblesse docile à regret t'obéit.
Son cœur sensible et bon, dont j'entends le murmure,
Se reproche à présent sa fraude et mon injure.
A ton fatal génie il ne put échapper,
Et toi seul, en un mot, sus l'instruire à tromper.
Et maintenant encor, pour combler tes outrages,
Tu prétends m'enlever de ces mêmes rivages
Où tu m'abandonnas, où je vis délaissé,
Du nombre des vivants dès long-temps effacé.
Ah! que puissent les dieux!...que dis-je? misérable.
Les dieux s'occupent-ils de mon sort déplorable?
Et pourquoi répéter trop vainement, hélas!
Des imprécations que le ciel n'entend pas?
Ses rigueurs sont pour moi, ses faveurs pour Ulysse.
Tu triomphes, cruel, et ris de mon supplice;
Ma douleur fait ta joie, et ta prospérité
Est un affront de plus à ma calamité.
Va, va t'en réjouir avec tes chers Atrides;
Vante-leur le succès de tes ruses perfides.
Malgré toi cependant tu suivis leurs drapeaux;
Tandis qu'à leur secours j'ai conduit mes vaisseaux.
Ils prodiguent pour toi leurs biens et leur puissance;
Ils m'ont abandonné, voilà ma récompense;

Du moins tu les chargeois de ce crime honteux,
Et toi-même à ton tour en es chargé par eux.
Mais, dis-moi, que veux-tu? Pourquoi dans sa retraite,
Pourquoi dans son tombeau troubles-tu Philoctète?
Je suis mort pour les Grecs; et comment à tes yeux
Ne suis-je plus un poids incommode, odieux,
Offensant les autels de ma présence impure,
L'horreur de tout un camp souillé par ma blessure?
C'étoient là tes discours... barbare, si les dieux
Sont justes une fois, en exauçant mes vœux...
Et je vois qu'ils le sont : je vois qu'ils vous punissent;
Leurs redoutables mains sur vous s'appesantissent.
De quelque trait fatal si vous n'étiez frappés,
A me chercher ici seriez-vous occupés?
Eh bien! égale enfin le supplice à l'offense,
Ciel, qui m'as si long-temps refusé la vengeance!
De mes longues douleurs entends le dernier cri;
Extermine les Grecs, et je me crois guéri.

ULYSSE.

Aux transports violents d'une aveugle furie,
Je n'oppose qu'un mot : j'ai servi la patrie.
C'est là mon seul honneur, c'est là mon seul devoir.
Sur les cœurs quelquefois ma voix eut du pouvoir,
Mais je ne prétends pas en avoir sur le vôtre.
Vous voulez demeurer, et je vous cède; un autre
Saura des immortels mériter les bienfaits :
Cet arc est dans nos mains garant de nos succès.
Le valeureux Teucer en saura faire usage;
Moi-même de cet art j'ai fait l'apprentissage,
Et pour lancer ces traits, arbitres des combats,
Le bras d'Ulysse au moins peut valoir votre bras.
Nourrissez à loisir la haine et la colère,

Habitez cette rive à votre cœur si chère.
Peut-être que les dieux, en conduisant mes coups,
M'accorderont un prix qu'ils destinoient pour vous.

PHILOCTÈTE.

Toi posséder mes traits et mon arc homicide!
Armes que si long-temps porta le grand Alcide,
Non, vous ne serez point au dernier des humains;
Vous vous indigneriez de passer dans ses mains.
Quoi! tu te montrerois à la Grèce étonnée,
Paré de ma dépouille à ce point profanée?

ULYSSE.

Je n'écoute plus rien: je pars.

PHILOCTÈTE.

Et toi, Pyrrhus!
Vous, amis, à ma voix vous ne répondez plus?

ULYSSE.

Pyrrhus, de votre cœur surmontez la foiblesse.
Si vous ne me suivez, vous trahissez la Grèce.
Venez sans lui parler, sans détourner les yeux.

PYRRHUS.

Souffrez que nos soldats demeurent en ces lieux.
On peut à son malheur, on peut à ma prière
Accorder sans danger cette grâce dernière;
Et tandis qu'on s'apprête à quitter ce séjour,
Que l'on demande aux dieux un fortuné retour,
Philoctète abjurant une haine funeste,
Pourra mettre à profit le moment qui lui reste.
Il peut enfin se rendre, il peut se repentir...
(*Aux Grecs.*)
Vous, au premier signal, soyez prêts à partir.

SCÈNE IV.

PHILOCTÈTE, SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

Eh bien! à tant d'horreurs il faut que je succombe.
Lemnos fut ma demeure, elle sera ma tombe.
Tout espoir est perdu, tout secours m'est ôté.
Oiseaux, ne fuyez plus cet antre redouté.
Hôtes de ces rochers, approchez-moi sans crainte;
Mes mains n'ont plus ces traits dont vous craigniez l'atteinte.
Vengez-vous, et tranchez mes jours infortunés:
Bientôt la faim, sans vous, les aura terminés.
Moi, j'irois secourir des ingrats, des perfides!
Non, périssent les Grecs, périssent les Atrides!
C'en est donc fait, hélas! je mourrai loin de vous,
O patrie! ô mon père! il m'eût été bien doux,
Avant que d'expirer, de vous revoir encore!
Je vous abandonnai pour ces Grecs que j'abhorre:
Pour eux seuls j'ai tout fait, pour eux seuls tout quitté;
Ma mort en est le prix... je l'ai bien mérité.

(Il rentre dans la caverne.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

Où courez-vous, seigneur? quel transport vous agite?
N'expliquerez-vous point cette soudaine fuite?
De tous nos compagnons pourquoi vous séparer?

PYRRHUS.

Pour expier ma faute, et pour la réparer.

ULYSSE.

Et quelle faute encore?

PYRRHUS.

Ah! d'avoir pu vous croire,
Lorsque fidèle aux Grecs, et trahissant ma gloire,
Je me suis abaissé jusqu'à tromper la foi
De cet infortuné qui se livroit à moi.

ULYSSE.

Et que prétendez-vous?

PYRRHUS.

Lui rendre enfin justice.

ULYSSE.

Vous! comment?

PYRRHUS.

Je n'obtins que par un artifice
Ces traits que d'un héros lui laissa l'amitié,
Et je lui remettrai ce qu'il m'a confié.

ULYSSE

Juste ciel! ce dessein qui me remplit d'alarmes,

Vous pourrez l'accomplir? vous lui rendrez ses armes?
Ah! de grâce, songez....

PYRRHUS.

Tout est examiné.

ULYSSE.

Vous l'avez résolu?

PYRRHUS.

J'y suis déterminé.

ULYSSE.

Et Pyrrhus pense-t-il qu'ici rien ne s'oppose
Au funeste projet que son cœur se propose?

PYRRHUS.

Et qui l'empêchera?

ULYSSE.

Qui? tous les Grecs et moi.

PYRRHUS.

Je brave leur courroux, et l'attends sans effroi;
Quand je fais mon devoir, je ne saurois rien craindre.

ULYSSE.

Le devoir! croyez-vous, seigneur, ne point l'enfreindre?
Est-ce donc à vous seul que doit appartenir
Un bien que mes conseils vous ont fait obtenir?

PYRRHUS.

Il est vrai, vos conseils (il faut que j'en rougisse!)
M'avoient fait malgré moi commettre une injustice.
Ici la politique emprunta votre voix;
Mais l'équité l'emporte, et j'accomplis ses lois.

ULYSSE.

Ainsi donc laissant Troie à nos coups échappée,
C'est contre vous, Pyrrhus, qu'il faut tirer l'épée.

PYRRHUS.

Armez-vous contre moi, la mienne est prête : allez.

ULYSSE.

Les Grecs vont vous punir, puisque vous le voulez.
Vous n'aurez pas long-temps défié leur puissance;
Et la peine du moins suivra de près l'offense.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PYRRHUS, *seul.*

Qu'ils viennent : j'aime mieux éprouver leur fureur,
Que d'avoir plus long-temps à combattre mon cœur.
Je ne rougirai plus aux yeux de Philoctète.
Je l'ai fait avertir.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHILOCTÈTE, SOLDATS GRECS.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi de ma retraite
Venez-vous me tirer? que voulez-vous enfin?
Venez-vous augmenter l'horreur de mon destin?
Ah! sans doute, cruels, c'est là votre espérance.

(Il s'assied sur un banc de pierre.)

PYRRHUS.

Rassurez-vous, seigneur, soyez sans défiance.
Daignez m'entendre au moins.

PHILOCTÈTE.

Il m'en a trop coûté,
Je suis trop bien puni de t'avoir écouté.
Auteur de tous les maux dont mon cœur est la proie....

PYRRHUS.

Eh bien! au repentir n'est-il aucune voie?

PHILOCTÈTE.

C'est avec ces discours que tu m'avois séduit,
Que dans un piège affreux toi-même m'as conduit.
Oui, tu trompois ainsi ta crédule victime.

PYRRHUS.

Vous connoîtrez bientôt quel intérêt m'anime.
Dites-moi seulement (c'est tout ce que je veux)
Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,
Si vous êtes toujours à vous-même contraire,
Si rien de ce dessein ne sauroit vous distraire?
De grâce, répondez.

PHILOCTÈTE.

Oui, j'y suis résolu;
Résolu pour jamais.

PYRRHUS.

Hélas! j'aurois voulu
De ce cœur trop aigri fléchir la violence;
Mais si vous l'ordonnez, je garde le silence.

PHILOCTÈTE.

Tu parlerois en vain: traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur moi.
Va, trop indigne fils du plus illustre père,
Lorsqu'aujourd'hui ta fourbe a comblé ma misère,
Tu m'offres des conseils! ôte-toi de mes yeux;
Va retrouver Ulysse et tes Grecs odieux.
Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des dieux;
Qu'elles tombent sur vous: ce sont là mes adieux.

PYRRHUS.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connoissez mieux Pyrrhus, et reprenez vos armes.

PHILOCTÈTE.

Est-ce un piège nouveau qui me seroit tendu?

PYRRHUS.

Recevez de mes mains ce bien qui vous est dû.
Ne craignez rien de moi, quand je viens vous le rendre;
Me punisse le ciel, si je veux vous surprendre!

PHILOCTÈTE.

(Se levant avec joie et reprenant ses flèches.)

Je reconnois ton sang à ce noble retour;
Ce n'est pas un Sisyphe à qui tu dois le jour.
Tu viens de me montrer que la vertu t'est chère,
Que la gloire t'anime, et qu'Achille est ton père.

PYRRHUS.

Ah! pour son fils, seigneur, il doit être bien doux
De voir que ce grand nom est si sacré pour vous.
Vous avez oublié ma faute et ma foiblesse.
Eh bien! s'il est ainsi, souffrez que ma jeunesse,
Instruite par les dieux, dicte leur volonté,
Et s'arme contre vous de leur autorité.
Seigneur, il est des maux dont une loi sévère
Nous impose en naissant le fardeau nécessaire,
Des maux dont nul mortel ne peut être exempté,
Que nous fait la nature et la fatalité.
Mais lorsque nos malheurs sont notre propre ouvrage,
Lorsque nous repoussons la main qui nous soulage,
Rebelles aux conseils et sourds à l'amitié,
Nous devenons dès-lors indignes de pitié.
Votre âme est inflexible, elle aigrit sa blessure;
Les avis les plus chers sont pour vous une injure.
Tous les soins sont perdus : le plus fidèle ami,
S'il veut vous apaiser, vous semble un ennemi.

Je parlerai pourtant, et je dois vous apprendre
L'oracle que sur vous les dieux viennent de rendre.
Le Troyen Hélénus, ce prophète sacré,
Sur nos destins communs est par eux éclairé.
Captif entre nos mains, il nous offre sa vie,
Si sa prédiction se trouve démentie.
Le ciel vous a puni : c'est lui dont la rigueur
Suscita contre vous le reptile vengeur,
Du temple de Chrysa le gardien redoutable,
Alors que profanant l'asyle inviolable
A ses soins confié par les dieux immortels,
Vous alliez y porter des regards criminels.
Vous ne verrez cesser le fléau qui vous frappe,
Qu'en cherchant parmi nous les enfants d'Esculape,
Qu'en prenant Ilion ; la céleste faveur
De sa chute entre nous a partagé l'honneur.
De tous ces grands destins digne dépositaire,
Avez-vous donc aux dieux quelque reproche à faire ?
Ils vous offrent, seigneur, les plus nobles travaux,
Le bonheur, la victoire et la fin de vos maux.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi traîné-je encore une inutile vie,
Que le ciel dès long-temps devroit m'avoir ravie ?
Que fais-je, hélas ! au monde où je n'ai qu'à souffrir ?
Faut-il combattre encor ce que je dois chérir,
Qu'un mortel généreux qu'il faut que je revère,
M'adresse cependant une vaine prière ?
Pyrrhus, épargne-moi, cesse de m'accuser ;
Va, mon dernier malheur est de te refuser.
Mais, que demandes-tu ? quelle est ton injustice ?
Veux-tu que Philoctète à ce point s'avilisse,

Qu'il reparaisse aux yeux des mortels indignés,
Couvert de tant d'affronts qu'il aura pardonnés?
Où porter désormais ma honte volontaire?
Ce soleil qui voit tout, ce jour qui nous éclaire,
Verra-t-il Philoctète auprès d'Ulysse assis?
Et pourrai-je d'Atrée envisager les fils?
Qu'en puis-je attendre encore? et sur quelle assurance
D'un avenir meilleur fondes-tu l'espérance?
Sais-tu quel traitement ils me gardent un jour?
Va, de ces cœurs ingrats n'attends point de retour.
Le crime flétrit l'âme et ne conduit qu'au crime.
En leur faveur, dis-moi, quel intérêt t'anime?
Je dois te l'avouer; je m'étonne en effet
Que tu serves les Grecs après ce qu'ils t'ont fait.
Toi-même me l'as dit, que leur lâche insolence
D'Ajax et de Pyrrhus outragea la vaillance,
Et des armes d'Achille osa priver son fils;
Et ton bras s'armeroit contre leurs ennemis!
Garde, garde plutôt le serment qui te lie;
Remène Philoctète aux bords de Thessalie;
Et toi-même à Scyros, tranquille et respecté,
Laisse périr les Grecs comme ils l'ont mérité.
Ainsi d'un malheureux tu finis la misère;
Ainsi dans son tombeau tu consoles ton père;
Et tu n'as plus la honte, aux yeux de l'univers,
De rester le complice et l'appui des pervers.

PYRRHUS.

C'est contre vous, seigneur, que votre voix prononce.
Le ciel veut vous guérir : sa clémence l'annonce :
Le remède est certain, et vous le rejetez!

PHILOCTÈTE.

Laisse-les-moi ces maux : je les ai supportés.

PYRRHUS.

Pyrrhus est votre ami.

PHILOCTÈTE.

C'est l'ami des Atrides.
Tu voudrois me traîner au camp de ces perfides,
Où de tous mes malheurs le cruel souvenir....

PYRRHUS.

Il les vit commencer, il les verra finir;
Et pour vous de salut il n'est point d'autre voie.

PHILOCTÈTE.

Ne parle plus des Grecs, ne parle plus de Troie.
Tous deux m'ont trop coûté de pleurs et de tourments;
Je ne te dis qu'un mot : j'ai reçu tes serments.
Veux-tu les accomplir?

PYRRHUS.

Je les tiendrai sans doute,
Malgré tous les périls qu'il faut que je redoute,
Dût la Grèce en fureur contre nous deux s'armer.

PHILOCTÈTE.

Va, leur ressentiment ne doit pas t'alarmer.
Pyrrhus aura pour lui la vertu qui le guide,
La cause la plus juste, et les flèches d'Alcide.

PYRRHUS.

Eh bien donc, suivez-moi.

SCÈNE IV.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE,
SOLDATS DE LA SUITE D'ULYSSE.

ULYSSE.

Non, ne l'espérez pas,
Ulysse et tous les Grecs arrêteront vos pas.

PHILOCTÈTE.

Ulysse ! attends, mes traits vont punir cet outrage.

PYRRHUS, *le retenant.*

Ah ! gardez-vous d'en faire un si funeste usage.
Vous les tenez de moi.

PHILOCTÈTE.

Dans un sang odieux
Laisse-moi les tremper....

PYRRHUS.

Seigneur, au nom des dieux....
(*Le tonnerre gronde.*)
Écoutez, leur voix parle, entendez le tonnerre :
Leur pouvoir se déclare.

PHILOCTÈTE.

Oui, leur juste colère
M'encourage à frapper mon indigne ennemi.

SCÈNE V.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE, HERCULE *dans un nuage lumineux*, SOLDATS.

HERCULE.

Arrête, et reconnois Hercule et ton ami.
Je descends pour toi seul de la voûte éternelle.
Je partage des dieux la grandeur immortelle.
Tu sais par quel chemin je m'y suis élevé :
Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton sort est de marcher dans les sentiers d'Alcide :
Suis ce jeune héros qui s'offre pour ton guide.
La Grèce sur tes pas conduira ses guerriers,
Et le sang de Pâris doit teindre tes lauriers.

Sa vie est dévouée aux flèches que tu portes.
Du coupable Ilion tu briseras les portes.
Pour Pyrrhus et pour toi les destins ont gardé
Ce triomphe éclatant, si long-temps retardé.
Allez chercher tous deux votre commune proie;
Présente au vieux Pœan les dépouilles de Troie;
Mais, lorsqu'en son palais tu rentreras vainqueur,
Rapportant dans Œta le prix de ta valeur,
Sur le tombeau d'Alcide offres-en les prémices;
A mes flèches, à moi tu dois ces sacrifices.
Va, de ta guérison Esculape est chargé.
Rends grâce aux immortels qui t'auront protégé.
Honore-les toujours : ta gloire est leur ouvrage;
D'un cœur religieux ils chérissent l'hommage:
Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux.

(Il remonte dans son nuage.)

PHILOCTÈTE.

O voix auguste et chère, et long-temps attendue!
O voix avec transport de mon cœur entendue!
Je vous obéirai : tous mes ressentiments
Doivent être effacés dans de si doux moments.
Je me rends, c'en est fait : sous ces heureux auspices,
Partons, brave Pyrrhus, avec les vents propices.
Remplissons le destin qui nous est confié :
Je sers, en vous suivant, les dieux et l'amitié.

FIN DE PHILOCTÈTE.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE,

PAR LA HARPE,

Représentée, pour la première fois, le 2 mars 1784.

PERSONNAGES.

C. MARCIUS, surnommé Coriolan.
VÉTURIE, mère de Coriolan.
T. VOLUMNIUS, sénateur, ami de Coriolan.
TULLUS, général des volsques.
AUFIDE, } officiers volsques.
PROCULE, }
FLAVIE, suivante de Véturie.
ALBIN, Romain, de la suite de Volumnius.
Deux femmes romaines.
Sénateurs romains, chefs volsques.

La scène est à Rome, dans la maison de Coriolan, pendant les deux premiers actes; et au camp des Volsques devant Rome, pendant les trois derniers.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CORIOLAN, VOLUMNIUS.

CORIOLAN.

Quoi ! le sénat romain jusque-là me rabaisse !
Au tribunal du peuple il veut que je paroisse !
Un tribun factieux, un vil Sicinius,
De l'aveu du sénat, va juger Marcius !
J'avilirois ainsi mes droits et ma naissance !
Depuis quand les tribuns ont-ils tant de puissance ?
Magistrats plébéiens, du peuple protecteurs,
Se sont-ils crus jamais juges des sénateurs ?
Souffre-t-on qu'aujourd'hui l'orgueil qui les inspire,
Sur les patriciens étende leur empire ?
Est-ce aux pères de Rome à trembler devant eux ?
Nul de nous n'a fléchi sous un joug si honteux ;
Et le sénat, flattant leur audace impunie,
M'a choisi le premier pour cette ignominie !
C'est ainsi que mon sort a pu l'intéresser !...
Et c'est Volumnius qui vient me l'annoncer !

VOLUMNIUS.

Je gémis comme vous de cet opprobre insigne;
Sénateur, j'en rougis : ami, je m'en indigne.
Je ressens notre injure, et surtout votre affront;
Mais à se soulever ce peuple toujours prompt,
Nous fait trembler pour Rome : il semble, à sa furie,
Qu'une seconde fois désertant la patrie,
Il soit tout prêt encore à partager l'État;
Ou que, poussant plus loin l'audace et l'attentat,
Dans les derniers excès précipitant sa rage,
Il veuille de nos murs faire un champ de carnage.
Depuis le jour fatal qu'un camp séditieux,
Au mépris du serment, des consuls et des dieux,
Sur le mont Aventin portant l'aigle transfuge,
Vouloit entre eux et nous le glaive seul pour juge,
Ce peuple n'a jamais montré tant de fureur :
Pour lui Coriolan est un objet d'horreur,
Et, s'il ne peut vous perdre, il ne se croit plus libre.

CORIOLAN.

Jour fatal en effet et la honte du Tibre!
J'ai trop prédit dès-lors un sinistre avenir,
Et que de nos bienfaits on sauroit nous punir.
J'ai prévu tous nos maux : que n'a-t-on pu m'en croire!
L'ordre patricien n'eût pas flétri sa gloire.
Il voit, il voit trop tard l'orgueilleux tribunat,
D'un pouvoir oppresseur effrayer le sénat.
Le peuple seul enfin de l'État est l'arbitre :
Ses flatteurs peuvent tout : point de rang, point de titre,
De services, d'exploits qu'il ne mette en oubli,
Si devant ses tribuns on ne rampe avili;
Et quiconque soutient la dignité romaine,
Quoi qu'il fasse pour Rome, est l'objet de leur haine.

Vous en voyez l'exemple ; autour de nos remparts,
Le Volsque ose porter ses hardis étendards.
Le moment du péril est celui du courage :
Le mien du nom Romain vouloit venger l'outrage.
Je crus pouvoir briguer l'honneur du consulat ;
J'en aimois le danger, j'en oubliois l'éclat ;
Je n'y vis qu'un chemin pour chercher la victoire,
Et mon ambition fut l'amour de la gloire.
Peut-être quelques droits autorisoient mes voeux.
J'ai, dès mes premiers ans, rendu mon nom fameux.
Des remparts d'Antium aux murs de Coriole,
On craignoit mes destins et ceux du Capitole,
Et de Coriolan le glorieux surnom
A rehaussé le lustre acquis à ma maison.
Ce Tullus, des Romains adversaire implacable,
De mes heureux exploits rival infatigable,
Trois fois en frémissant a succombé sous moi.
Marcius est du Volsque et l'horreur et l'effroi.
Eh bien ! qu'ai-je obtenu ? Le refus et l'offense.
Des comices vendus l'aveugle préférence
Sur mes obscurs rivaux a fait tomber leur choix.
Telle est la multitude ; et sans frein et sans lois,
Injuste sans pudeur, et sans remords ingrate,
Elle hait qui la sert, et chérit qui la flatte,
Et craignant son vengeur, aime mieux aujourd'hui
Fuir sous d'indignes chefs, que de vaincre avec lui.

VOLUMNIUS.

La suite en est cruelle, et Rome est trop punie.
Ses timides consuls, dégradant son génie,
Sont, dans un camp honteux, sous nos murs renfermés.

CORIOLAN.

Et voilà ces Romains à vaincre accoutumés !

Ainsi les factions dont Rome est déchirée,
Arrêtent dans son vol l'aigle déshonorée !
Ah ! lorsqu'ils ont suivi Marcius au combat,
Qu'ils menaçoient le Volsque, et non pas le sénat ;
Quand partout le premier aux assauts, aux batailles,
Dépouillant l'ennemi forcé dans ses murailles,
J'abandonnois en proie à mes braves Romains
Tout ce que la victoire avoit mis dans mes mains ;
Quand faisant tout pour eux, et pour la république,
Je ne me réservois que la palme civique ;
Alors tous nos soldats, riches de mes lauriers,
Heureux et triomphants revoyoient leurs foyers.
Les ingrats !... et c'est moi que leur fureur opprime,
Qu'ils ont juré de perdre !... et quel est donc mon crime ?
Qu'ai-je donc fait enfin ? pour quel forfait si grand
Me donnent-ils les noms d'ennemi, de tyran ?
Dans Rome divisée une guerre intestine
(Digne fruit de leur rage) a produit la famine.
Tandis que le sénat, par un soin paternel,
Occupé d'écarter un fléau si cruel,
Promet à leurs besoins les moissons de Sicile,
Ces insensés, jouet d'un mensonge imbécile,
Sur la foi des tribuns, osent nous accuser
D'affamer les Romains pour les tyranniser.
Je l'avoue, irrité d'une atroce imposture,
Je leur ai reproché leurs terres sans culture,
Leurs champs abandonnés, leurs travaux suspendus,
Pour venir, des tribuns esclaves assidus,
De la sédition trop fidèles ministres,
Applaudir à grands cris leurs harangues sinistres,
Et que de la discorde auteurs accoutumés,
Ils recueilloient les maux qu'eux seuls avoient semés.

Voilà mes attentats, et Rome est offensée
Que l'on ose au sénat expliquer sa pensée !
Je suis un monstre affreux qu'elle doit détester,
Que du roc Tarpéien il faut précipiter !
A prononcer ma mort Sicinius l'excite !
D'un magistrat du peuple un impur satellite
A sur un sénateur osé porter la main !
Un tribun ose plus que n'eût osé Tarquin !
Ah ! cette injure amère, à regret dévorée,
Ne sortira jamais de mon âme ulcérée.
Et le sénat, grands dieux ! a donc pu le souffrir ?

VOLUMNIUS.

Vous avez vu du moins, prompts à vous secourir,
Tous nos patriciens, nos dignes consulaires,
Arrêter le torrent des fureurs populaires,
A cette foule aveugle, à sa férocité
Opposer du sénat toute la majesté.
Le peuple en a rougi ; mais c'est ce même zèle
Qui rend encor pour vous sa haine plus cruelle.
Plus vous nous êtes cher, plus il veut nous ôter
Ce grand appui qu'en vous on lui fait redouter.
Votre cause est la nôtre.

CORIOLAN.

Et ce sénat qui m'aime,
A mes persécuteurs m'abandonne lui-même !
Il me livre aux tribuns que j'ai bravés pour lui !

VOLUMNIUS.

Il veut sauver l'État : il pense qu'aujourd'hui
Vous pouvez faire à Rome un noble sacrifice.
Peut-être satisfait que ce grand cœur fléchisse,
Le peuple, s'il vous voit soumis à son pouvoir,
Peut en votre faveur se laisser émouvoir.

C'est l'espoir du sénat, c'est le mien : je me flatte
Que Rome jusqu'au bout ne sera pas ingrate.
Peut-être à votre aspect, de remords combattu,
Ce peuple rougira de punir la vertu.

CORIOLAN.

J'ai cru que le sénat prendroit mieux ma défense ;
Sa prudence timide et l'égare et m'offense.
Nos droits, nos intérêts, nos périls sont communs ;
Et quand il cède ainsi leur victime aux tribuns,
Lui-même de son rang il trahit la noblesse,
Et joint l'ingratitude ensemble et la foiblesse.
Jamais Coriolan ne peut être assez bas
Pour accorder au peuple un pouvoir qu'il n'a pas.
Qu'à son gré, s'il le faut, une foule inhumaine
Dans mon sang répandu vienne éteindre sa haine.
Je l'attends : je mourrai, mais sans m'être abaissé.

VOLUMNIUS.

C'est donc là votre arrêt ?

CORIOLAN.

L'honneur l'a prononcé.

VOLUMNIUS.

Non, vous écouterez l'amitié, la patrie.
Vous ne permettrez pas..... J'aperçois Véturie.
Une mère sur vous aura plus de pouvoir.

SCÈNE II.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, VÉTURIE.

VOLUMNIUS, *à Véturie.*

Vous savez nos dangers, nos malheurs, notre espoir.
La voix de son ami n'a pu rien sur son âme.
Ah ! joignez-y la vôtre ; et moi, je vais, madame,

Attendant qu'au sénat il veuille déférer,
Préparer les secours qu'il en doit espérer.

(Il sort.)

SCÈNE III.

CORIOLAN, VÉTURIE.

CORIOLAN.

Croit-il que de son sang démentant la noblesse,
Véturie à son fils ordonne une bassesse?
Il vous connoît bien mal, s'il ose s'en flatter.

VÉTURIE.

Oui, votre honneur m'est cher, vous n'en pouvez douter.
Véturie à vos jours préfère votre gloire.
Mon fils, après ces mots, daignerez-vous m'en croire?

CORIOLAN.

Ah! ce cœur est à vous, vous l'avez su former.
Chaque jour, chaque instant m'apprend à vous aimer.
De tous vos droits sur moi vous devez être sûre,
Et la reconnoissance ajoute à la nature.
Vous le savez : depuis qu'enlevés au berceau,
Mes deux fils ont suivi mon épouse au tombeau,
Ma tendresse sur vous s'attacha toute entière,
Et le ciel à mon cœur n'a laissé qu'une mère.
Ce n'est qu'en votre sein que je puis m'épancher.
Cet ami dont les soins ont droit de me toucher,
Ne sait point tous les maux dont je ressens l'atteinte :
Il a vu mon courroux; vous, recevez ma plainte.
Entendez mes douleurs, et voyez tous les coups
Dont je ne rougis pas de gémir devant vous.
Les ai-je mérités? ai-je dû les attendre?
J'ai servi les Romains dès l'âge le plus tendre.

Fier d'être né dans Rome, et de vivre pour eux,
En leur donnant mon sang, je me croyois heureux.
Ces destins immortels, promis au Capitole,
De la grandeur romaine avoient fait mon idole.
Je brûlois de hâter les promesses des cieux,
Et chaque citoyen me sembloit précieux.
Combien ont dû la vie à cet ardent courage!
Combien sauvés par moi dans l'horreur du carnage!
Tout le prix de ma gloire en leurs mains fut laissé,
Et quands ils étoient grands, j'étois récompensé.
A cette erreur si chère il faut que je renonce!
Je suis leur ennemi : leur fureur me l'annonce;
Et le peuple romain, à me perdre occupé,
M'arrache un sentiment qui m'a long-temps trompé.
On oppose au destin un courage invincible;
C'est la main des ingrats qui blesse un cœur sensible;
Et des maux qu'ils m'ont faits c'est le plus douloureux,
De perdre tout l'amour que j'ai senti pour eux.

VÉTURIE.

Haïr votre pays! Eh quoi! ce titre auguste....

CORIOLAN.

Il mérite ma haine, alors qu'il est injuste.

VÉTURIE.

Si je l'étois, mon fils, pourriez-vous me haïr?

CORIOLAN.

O ciel! que dites-vous? moi, je pourrois trahir
Ces sentiments si doux et cette amour si chère?...

VÉTURIE.

Ainsi Rome aujourd'hui n'est donc plus votre mère?

CORIOLAN.

Me traite-t-elle en fils, lorsqu'un Sicinius,
Au mépris de mon rang....

VÉTURIE.

Écoutez, Marcius.
Mes leçons ont instruit votre jeune courage,
Et j'ai souvent joui de mon heureux ouvrage.
Vos exploits, vos vertus, tous ces présents du ciel,
Ont répandu la joie en ce cœur maternel.
Vous êtes généreux : la gloire vous enflamme ;
Mais la fierté souvent égare une grande âme.
Soutien de l'héroïsme, elle en devient l'écueil.
Du sang patricien je connois tout l'orgueil,
Leur joug impérieux, leurs superbes maximes.
Le peuple, comme vous, a ses droits légitimes.
Sans doute, je suis loin d'en approuver l'abus,
Ni les emportements de ses chefs corrompus.
Je les ai déplorés, mais, s'il ne faut rien taire,
Le sénat n'a-t-il point de reproche à se faire ?
Ses hauteurs, ses dédains n'ont-ils pas trop aigri
Un peuple libre et fier, dans la guerre nourri ?
Les riches, abusant d'une loi trop sévère,
N'ont-ils pas quelquefois accablé sa misère ?

CORIOLAN.

Je n'ai pas à rougir de tant de dureté.
L'indigent débiteur éprouva ma bonté.
J'ai du pauvre cent fois relevé la foiblesse.

VÉTURIE.

Oui ; mais trop prévenu des droits de la noblesse,
Vous suivez d'Appius les principes altiers,
Et vous dédaignez trop un peuple de guerriers,
Qu'enorgueillit encor sa liberté récente.
Ici, depuis vingt ans, en sa forme naissante,
A peine s'affermit l'État républicain,
Et votre enfance a vu le règne de Tarquin.

De ce bonheur nouveau l'ivresse est orageuse.
La liberté, mon fils, est farouche, ombrageuse,
Craint jusqu'à la grandeur qui peut la menacer:
Devant des citoyens elle doit s'abaisser,
De leur égalité respecter l'équilibre:
Vous payez de ce prix la gloire d'être libre,
Et ce grand intérêt exige qu'un héros
Contre son ascendant rassure ses égaux;
Que la vertu dans lui se montre populaire:
C'est peu de les servir, il faut encor leur plaire.

CORIOLAN.

Non: s'il faut les flatter, je ne leur plairai pas.
Citoyens dans nos murs, hors de Rome soldats,
Que de l'État en nous ils respectent les pères,
Et Rome jouira de ses destins prospères.
S'ils veulent tout régir, ils vont tout entraîner.
Et le peuple est-il fait pour savoir gouverner?
N'est-il pas au pouvoir du fourbe qui l'obsède?
Tout est perdu pour nous, si le sénat lui cède.

VÉTURIE.

Il cède avec sagesse; et peut-on l'en blâmer?
Vous irritez ce peuple: il faut le désarmer.

CORIOLAN.

Quoi donc! à ses arrêts ma dignité soumise...

VÉTURIE.

Un décret du sénat à juger l'autorise.

CORIOLAN.

Et sur quoi me juger? Suis-je donc criminel?

VÉTURIE.

Non, vous ne l'êtes pas: j'en rends grâces au ciel.
Si vous l'étiez, mon fils, me verriez-vous tranquille?
Je dirois: Marcius, va chercher quelque asile

Où tu sois inconnu : n'attends pas que la loi,
En flétrissant ton nom, me frappe ainsi que toi.
Vous êtes innocent : je suis en assurance.
Descendez, pour le peuple, à quelque déférence.
Ne vous exposez pas au plus affreux des maux.
Faut-il que de l'État les deux ordres rivaux,
Pour vous seul, ô mon fils, embrasent cette ville?
Serez-vous le flambeau de la guerre civile?
N'est-ce donc pas assez de craindre l'étranger?
Le Volsque est sous nos murs, et loin de nous venger,
Nos consuls devant lui cachent l'aigle indignée.
Ah! que Rome en péril soit par vous épargnée!
Voulez-vous jusqu'au bout braver avec éclat
L'autorité du peuple et celle du sénat?

CORIOLAN.

Je me rends seulement à celle de ma mère.
Je me soumets pour vous à cette honte amère.
Un fils à tous vos vœux instruit à consentir,
Ne commencera pas à vous désobéir.
Sans doute de mon sort le peuple n'est pas maître;
N'importe : devant lui je suis prêt à paroître.
Coriolan, grands dieux! devant Sicinius!...
Allons, vous le voulez, je n'y résiste plus.
Mais, dans l'abaissement où je puis me contraindre,
Je ne saurois du moins les prier ni les craindre,
Ni prendre devant eux ces soins humiliants,
D'obscurcir mes habits du deuil des suppliants.
Ils verront si je puis trembler en leur présence.

VÉTURIE.

La fermeté modeste honore l'innocence.
Ne les implorez point et ne les bravez pas.
Mais quel concours nombreux?...

SCÈNE IV.

CORIOLAN, VÉTURIE, VOLUMNIUS, SÉNATEURS.

VOLUMNIUS.

Marcius, sur mes pas,
Le sénat rassemblé, résolu de vous suivre,
Partage les périls où la haine vous livre.
Venez donc aux regards de ce peuple étonné,
De tous ces grands appuis paroître environné.
A vous, à Véturie, il doit ce privilège.
Quel accusé jamais eut un plus beau cortège?

CORIOLAN.

Coriolan, sensible à ce généreux soin,
Si vous l'en aviez cru, n'en auroit pas besoin.
Grâce à vous, Marcius et le sénat lui-même
Attendront des tribuns la sentence suprême.
Quel triomphe pour eux! quel opprobre pour nous!
Et cet exemple, un jour, peut retomber sur vous.
Du moins en sénateur je saurai me défendre.
Avant de me juger, les Romains vont m'entendre,
Et voir Coriolan braver le tribunat,
Du front dont ils m'ont vu les mener au combat.
Marchons.

(Ils sortent.)

VÉTURIE.

Puisse ce jour ne pas apprendre à Rome
Tout ce que peut coûter la perte d'un grand homme!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VÉTURIE, *seule.*

Ah ! que de ces moments l'importune longueur
Redouble les chagrins qui déchirent mon cœur !
Romaine, je m'armois d'un courage sévère :
Hélas ! à mes terreurs je sens que je suis mère.
Quel état ! quel tourment de trembler pour un fils !
Et quel fils ! un guerrier, l'honneur de son pays,
Aux ennemis terrible, aux Romains si fidèle,
Marcius !... De nos mœurs austérité cruelle !
Si dans un tel danger je pouvois aujourd'hui
À ses accusateurs me montrer avec lui,
Étonner l'injustice, intimider l'envie,
Faire parler sa gloire, en racontant sa vie !...
D'une oreille jalouse on entend un héros,
Que l'on force au récit de ses propres travaux.
Le cri de la nature et celui de la gloire,
Plus puissants dans ma bouche, obtiendroient la victoire.
Mais que servent pour lui ces transports superflus !
Déja peut-être... On vient.

SCÈNE II.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Eh bien, Volumnius?

VOLUMNIUS.

Rappelez votre force, et soyez Véturie.

VÉTURIE.

Je le suis... achevez.

VOLUMNIUS.

C'en est fait : la patrie
Perd ce grand citoyen si mal récompensé,
Madame, et son exil est enfin prononcé.

VÉTURIE.

Quelle honte pour nous! quel coup pour une mère!
Quoi! de ses ennemis l'imposture grossière
A prévalu dans Rome? et l'arrêt qu'elle rend...

VOLUMNIUS.

Coriolan jamais ne s'est montré plus grand.
Un spectacle si rare, une cause si chère
Avoient dans le Forum assemblé Rome entière.
A peine il a paru, du sénat entouré,
Tranquille, et présentant sur un front assuré
Ce calme noble et fier qui sied à l'innocence,
Le silence a régné dans cette foule immense.
Tous les yeux l'observoient, attachés et surpris;
L'attente suspendoit les voix et les esprits.
Sicinius se lève, et sa rage impunie,
Organe du mensonge et de la calomnie,
Reproche à Marcius le projet odieux
D'opprimer les Romains et de régner sur eux,

Sa haine pour le peuple, et l'amitié fidèle
Du sénat toujours prêt à prendre sa querelle,
Et ses clients nombreux, assidus sur ses pas,
Et jusqu'à ses bienfaits prodigués aux soldats.
Marcius, pour réponse, attestant ses services,
De son sein découvert montre les cicatrices,
Ces couronnes, le prix de cent périls bravés,
De tant de citoyens dans les combats sauvés;
Lui-même par leur nom les cite, les appelle.
Un cri s'élève alors : tous, pleins du même zèle,
Tous, d'un même transport, réunissant leurs voix:
« Le voilà, crioient-ils, nous l'avons vu cent fois
« Qui prodiguoit pour nous sa vie et sa vaillance,
« Et vous lui reprochez notre reconnoissance!
« Tout est à lui, nos jours, nos familles, nos biens,
« Et nous vous les offrons, s'il faut sauver les siens. »
Ils pleuroient à ces mots, et leurs plaintes touchantes,
Leurs bras qu'ils étendoient, et leurs mains suppliantes,
Tout sembloit émouvoir le peuple combattu.
J'ai cru voir un moment triompher la vertu:
Et si de votre fils l'âme eût été moins fière,
S'il avoit pu du moins descendre à la prière,
Sur tous ses ennemis il l'auroit emporté.
Je ne puis cependant blâmer sa fermeté:
Rarement à prier un grand cœur se résigne:
Le coupable supplie, et l'innocent s'indigne.
Le vulgaire séduit, de ses tribuns fauteur,
Orgueilleux de se voir juge d'un sénateur,
A voulu signaler ses tristes avantages:
La foiblesse et la haine ont dicté les suffrages.
Marcius immobile, écoutant son arrêt,
Paroissoit insensible à son propre intérêt.

Sans proférer un mot, il quitte l'assemblée ;
Et lorsqu'autour de lui l'amitié désolée
Gémit du coup affreux sur nous appesanti,
On diroit que lui seul ne l'a pas ressenti.

VÉTURIE.

Je n'en ressens que trop l'atteinte douloureuse...
Et quelle mère, hélas ! se croyoit plus heureuse ?
Par tout ce que mon cœur en avoit attendu,
Concevez, s'il se peut, tout ce que j'ai perdu.
Tant d'amour, de respect, un dévouement si tendre,
Cet éclat que sur moi lui seul pouvoit répandre,
Et ce plaisir si pur, pour moi d'un si grand prix,
D'enorgueillir mon cœur de la gloire d'un fils ;
Tout ce que sa tendresse avoit pour moi de charmes,
Tout est évanoui !... Pardonnez à mes larmes.
Je ne les cache point dans un si grand malheur ;
Des yeux de l'amitié vous voyez ma douleur.
De ce cœur maternel vous sentez la blessure ;
Et qui peut condamner les pleurs de la nature ?

VOLUMNIUS.

Ah ! madame, avec vous Rome devroit pleurer.
Jusqu'où sa haine aveugle a donc pu l'égarer ?
Quand le Volsque du Tibre a couvert le rivage,
Oubliant son danger pour écouter sa rage,
Rome perd son soutien : elle-même aujourd'hui
Se prive du héros qui faisoit son appui.

VÉTURIE.

O mon cher Marcius ! ô mon fils ! ô grand homme !
Qu'avec tant de plaisir j'avois formé pour Rome,
Je ne le verrai plus m'apporter ses lauriers,
Ses couronnes orner nos temples, nos foyers,

Et dans ces jours si beaux, si chers à la patrie,
Les mères envier le sort de Véturie !...
Marcius vit encore, et je n'ai plus de fils !

VOLUMNIUS.

Il vient.

SCÈNE III.

VÉTURIE, VOLUMNIUS, CORIOLAN.

VÉTURIE.

Coriolan ! tes cruels ennemis
De nos malheurs communs ont consommé l'ouvrage.
C'en est fait, l'innocence est proscrite, et leur rage
Déchire, en te frappant, ce cœur trop malheureux.
Lorsque ta mère, hélas ! t'envoyoit devant eux,
Elle n'a pu penser qu'avec tant d'injustice,
Jamais...

CORIOLAN.

Sicinius demandoit mon supplice !
S'il eût fallu l'en croire, on m'auroit condamné
A ce trépas infâme aux traîtres destiné.
L'indulgence de Rome adoucit ma sentence...
Je suis banni.

VÉTURIE.

Qui ? toi ! leur appui, leur défense !...

VOLUMNIUS.

Toi que tant de travaux qu'on t'a vu soutenir !...

CORIOLAN.

Oui, c'est là mon seul crime... Ils ont dû m'en punir.

VÉTURIE.

De mes soins, de ton sang, voilà donc le salaire !

CORIOLAN.

Du moins jusques au bout j'aurai pu vous complaire.
Vous avez exigé qu'à ce peuple soumis,
Coriolan parût devant ses ennemis;
Et je vous ai donné, lui rendant cet hommage,
De mon obéissance un dernier témoignage.

VÉTURIE.

Ah! c'est un souvenir qui sert à m'accabler,
Qui...

CORIOLAN.

Ce n'est pas à moi d'oser vous consoler.
Il ne me siéroit pas d'apprendre à Véturie,
A cette âme intrépide et de vertus nourrie,
Comme on cède au destin, sans mériter ses coups:
C'est une des leçons que je reçus de vous.
D'une Romaine ici la force doit paroître.

VÉTURIE.

Ah! je ne suis que mère...

CORIOLAN.

Il n'est plus temps de l'être.
Vous n'avez plus de fils.

VÉTURIE.

Moi?

CORIOLAN.

Rome l'a voulu.
Rome n'a-t-elle pas un pouvoir absolu?

VÉTURIE.

Et peut-elle effacer ce sacré caractère?
Mon fils!...

CORIOLAN.

C'est d'un Romain que vous étiez la mère....
Je ne suis plus Romain.

VÉTURIE.

Qui! toi, Marcius?

CORIOLAN.

Non.

Ce jour d'un citoyen m'ôte les droits, le nom,
Tout... je suis un banni.

VOLUMNIUS.

Ce peuple, en sa furie,
Ignore quelle atteinte il porte à la patrie.
Entouré d'ennemis qui viennent l'assiéger...

CORIOLAN.

N'a-t-il pas ses tribuns tout prêts à le venger?
Avec Sicinius est-il rien qu'il redoute?

VOLUMNIUS.

Le temps doit l'éclairer : un jour viendra, sans doute,
Que ses justes remords....

CORIOLAN.

Qu'il s'épargne ce soin :
Je ne les attends pas, et n'en ai pas besoin.

VÉTURIE.

Quels sont les lieux, hélas! où ton malheur t'exile?

CORIOLAN.

Eh! qu'importe aux Romains quel sera mon asile?
Ne sont-ils pas contents si je sors de leurs murs?

VÉTURIE.

Tout asile est égal à des destins obscurs :
Mais toi, si renommé par l'éclat de tes armes,
Ce grand nom qui te suit ajoute à mes alarmes.
Parle : as-tu fait le choix d'un refuge assuré?...
Tu ne me réponds rien?...

CORIOLAN.

Peut-être je pourrai

Trouver quelque demeure ouverte à l'infortune,
Où la vertu du moins ne soit pas importune :
Je m'en remets aux dieux qui conduiront mes pas.
Vous, si vous m'en croyez, ne vous informez pas
Du sort d'un exilé, qui n'a plus de patrie....
Je recommande au ciel les jours de Véturie.
Mon ami.... vous, ma mère.... oubliez-moi tous deux,
Et de Coriolan recevez les adieux.

VÉTURIE.

Quoi ! malgré la rigueur de cet arrêt funeste,
Ne peux-tu ?...

CORIOLAN.

De ce jour on m'a donné le reste....
Qu'importe un vain délai pour le sort qui m'attend?
Je dois sortir de Rome, et j'en sors à l'instant.

VÉTURIE.

Sans suite, sans secours, sans ressource certaine !...

CORIOLAN.

Non, je ne veux de Rome emporter que sa haine :
Sa haine me suffit.

VÉTURIE.

Qu'au moins jusqu'aux remparts
J'accompagne tes pas ; que mes derniers regards....

CORIOLAN.

Ah ! demeurez : songez qu'une foule égarée,
D'un triomphe odieux est encore enivrée.
Pensez-vous qu'aujourd'hui leur insolent orgueil
Épargne Véturie, et respecte son deuil?
Voulez-vous, dans l'ivresse où ce peuple est en proie,
Exposer vos douleurs en spectacle à sa joie?
C'est trop.... Adieu, ma mère.... Adieu, Volumnius...
Adieu, Rome.... je pars.

SCÈNE IV.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Il ne m'écoute plus.
Il nous échappe.... Il laisse en cette âme tremblante,
Du plus sinistre adieu l'horreur et l'épouvante.
Venez, Volumnius, venez, suivez mes pas.
Jusqu'au dernier moment ne l'abandonnons pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente le camp des Volsques. La tente de Tullus, ouverte sur un des côtés, occupe une partie de la scène. Au fond du théâtre s'élève, sur un autel, la statue d'une des divinités du peuple volsque. On découvre dans l'éloignement les murs de Rome.)

SCÈNE I.

CORIOLAN, *sous un habit plébéien, debout près de l'autel;* PROCULE, AUFIDE, *hors de la tente, et sur le devant de la scène.*

PROCULE.

Quel est cet étranger? que cherche-t-il, Aufide?
Quel est dans notre camp le dessein qui le guide?
Il est sombre, immobile; il se tait: son aspect,
Sous un vêtement simple, imprime le respect.
Son maintien m'a frappé. Que veut-il?

AUFIDE.

Je l'ignore.
On l'amène à l'instant: il n'a point dit encore
Son nom, ni son pays: avec sécurité,
Aux limites du camp il s'étoit présenté.
Il demandoit Tullus: ce n'est qu'en sa présence,
Devant lui seul, dit-il, qu'il rompra le silence.
Je l'ai fait introduire, en l'observant toujours.
Il a quelque raison de craindre pour ses jours.

Dès qu'il a vu le dieu qui reçoit notre hommage,
Il s'est venu placer auprès de son image,
Comme s'il eût voulu qu'un abri respecté
Rendît plus saints les droits de l'hospitalité.
Sans doute son destin ne peut être vulgaire,
Et même dans ce temps de péril et de guerre,
Il peut... Voici Tullus : tout va se dévoiler.

SCÈNE II.

CORIOLAN, TULLUS, AUFIDE, PROCULE.

TULLUS.

C'EST là cet inconnu qui prétend me parler?...
Quel es-tu? Près de moi qui t'oblige à te rendre?

CORIOLAN.

Ce n'est qu'au seul Tullus que je pourrai l'apprendre.

TULLUS, *à Procule et à Aufide.*

Laissez-nous.

(*Ils sortent.*)

CORIOLAN.

Un seul mot te fera concevoir
Quel destin aujourd'hui je mets en ton pouvoir.
Je suis Coriolan.

TULLUS.

Coriolan?

CORIOLAN.

Lui-même.
Seul bien que m'ait laissé mon infortune extrême,
Ce nom, le plus beau don que m'avoit fait le sort,
Ce nom seul, je le sais, est l'arrêt de ma mort.
Mais serois-je en ces lieux, si j'avois pu la craindre?

À supporter le jour si j'ai pu me contraindre,
C'est dans le seul espoir de venger mes douleurs,
Et de faire aux Romains expier mes malheurs.
Les Romains m'ont banni : le sénat, en silence,
A laissé des tribuns triompher l'insolence.
Je suis persécuté par de vils ennemis ;
Je suis abandonné par de lâches amis.
Je t'offre contre Rome et ma main et ma haine.
A ton pays, à toi, ma vengeance m'enchaîne.
Si tu le veux, ce bras aux Volsques si fatal,
Leur fera plus de bien qu'il ne leur fit de mal.
Si tu crois Marcius aux Volsques inutile,
Ne considère point les dieux ni cet asile,
Frappe : j'ai trop vécu.

TULLUS.

Dans ce grand changement,
A peine revenu d'un long étonnement,
Je me rends, avant tout, à l'honneur qui m'engage,
Et de ta sûreté te présente le gage.
Touche dans cette main, approche, et ne crains plus ;
Tes jours sont désormais confiés à Tullus.
Je suis fier d'un dépôt si grand, si respectable.
O brave Marcius ! du malheur qui t'accable,
Que ton cœur près de moi ne soit plus occupé ;
Tu m'as cru généreux, tu ne t'es pas trompé.
Conçois quelle surprise en mon âme a dû naître.
Juge sous cet habit si j'ai pu reconnoître
Un guerrier que souvent, au mépris du danger,
Dans l'horreur des combats j'osois envisager.
Je te rappelle ici ma défaite et ta gloire :
Coriolan sur moi remporta la victoire,

Lui-même il m'en console et me venge aujourd'hui,
Et, s'il fut mon vainqueur, je deviens son appui.
C'est le jour de Tullus : c'est le seul avantage
Que le sort me gardoit sur un si grand courage,
Le seul que désormais on ne peut me ravir;
Je n'avois pu te vaincre, et pourrai te servir.
Mais comment des Romains l'injuste violence
A-t-elle à cet exil condamné ta vaillance?
Quel dieu, propice au Volsque, a pu les aveugler?

CORIOLAN.

Laissons-là mes affronts : je souffre d'en parler.
Puis-je, dans les transports où la fureur m'entraîne,
Perdre en de vains récits un temps cher à ma haine,
Gémir encor des maux qu'il me faut supporter?
Non, il faut les venger et non les raconter.
Qu'il te suffise enfin que ce peuple, en sa rage,
A payé Marcius par l'exil et l'outrage,
Que les Romains m'ont tous proscrit, déshonoré,
Que mon cœur est contre eux sans retour ulcéré,
Que leur perte est le vœu conçu dans ma colère,
Que l'ennemi de Rome est mon ami, mon frère.
Oui, c'est ce titre seul, je ne le cèle pas,
Qui d'abord dans ce camp guida vers toi mes pas.
Des peuples à qui Rome a paru redoutable,
Le Volsque est le plus fier et le plus implacable.
Dans ses ressentiments plus qu'eux tous affermi,
Tullus est des Romains le plus grand ennemi.
J'ai préféré Tullus, et s'il étoit un homme,
Qu'un plus ardent courroux animât contre Rome,
Plus fait pour la combattre et pour la renverser,
C'est à lui que ma haine eût voulu s'adresser.

TULLUS.

Ah ! puisque s'emportant à cet excès d'outrage,
Rome a contre elle-même armé ce grand courage,
Les dieux qui trop long-temps ont servi son orgueil,
De son ambition marquent enfin l'écueil.
Qu'elle tremble : le sort ne nous est plus contraire.
Marcius est pour nous : je sais ce qu'il peut faire.
Le Volsque, en ses desseins par toi seul confondu,
Retrouve dans toi seul plus qu'il n'avoit perdu.
A mes concitoyens j'en vais porter la joie.
Qu'ils sachent quel secours le destin leur envoie.
Quoique leur général, et nommé par leur choix,
Du conseil assemblé je dois prendre les voix :
Je dois en leur pouvoir moi-même te remettre;
Mais compte sur l'appui que j'ose t'en promettre.
Je vais à tous nos chefs, appelés en ces lieux,
Montrer Coriolan comme un présent des cieux ;
Et tu les verras tous, d'un transport unanime,
Faire éclater pour toi le zèle qui m'anime.
Demeure, et de mes soins attends l'heureux effet.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CORIOLAN, *seul*

RESPIRE, Marcius : que ton cœur satisfait
S'ouvre au prochain espoir d'une juste vengeance.
Mes oppresseurs, si fiers de punir l'innocence,
Pensent de mes affronts triompher à loisir ;
Ils n'auront pas long-temps à goûter ce plaisir.
A leur ivresse aveugle ils sont encore en proie ;
Mais le deuil va bientôt se mêler à leur joie.

Ce jour que signaloit leur triomphe inhumain,
Va voir Coriolan la foudre dans la main :
Quelques instants encore, elle part, elle éclate,
Et je vais de son crime accabler Rome ingrate.
Ils l'ont voulu.... mon cœur ne hait pas a demi.
Autant qu'ils le vouloient, je suis leur ennemi.
Je le suis... Ils verront ce que peut mon courage,
S'il sait et ressentir et repousser l'outrage;
Et quoi qu'il leur en coûte, ils l'auront mérité.

SCÈNE IV.

CORIOLAN, TULLUS, CHEFS VOLSQUES.

TULLUS.

Oui, Volsques, le voilà ce Romain si vanté,
Dont vous avez long-temps redouté le génie:
De ses concitoyens il fuit la tyrannie.
Banni de sa patrie, il la retrouve en nous.
Vous lui tendez les bras, et le sien est à vous;
De tous vos sentiments près de lui l'interprète,
J'en étois le garant, et ma voix lui répète,
Au nom de cet État, qu'il rendra triomphant,
Qu'Antium aujourd'hui l'adopte pour enfant.
Que puisse, Marcius, ta nouvelle patrie,
Par ton bras illustrée, et de ton cœur chérie,
Réparer tous les maux que t'ont faits les Romains,
Et payer les secours qu'elle attend de tes mains!

CORIOLAN.

Guerriers, qu'un tel accueil me ranime et m'enflamme!
En venant parmi vous, je portois dans mon âme
Le poids de mes affronts, l'injure et le malheur;
Il tombe le fardeau qui pesoit sur mon cœur.

Ce cœur plein d'un courroux que votre aspect rallume,
Tout prêt à l'assouvir, n'en sent plus l'amertume.
Vous vengerez mes maux, vous armerez ces mains,
Et je suis entouré d'ennemis des Romains.
Vous savez si pour eux j'ai prodigué ma vie,
Et vous n'exigez pas que je m'en justifie.
Marcius, dont les jours sont en votre pouvoir,
Ne s'excusera point d'avoir fait son devoir.
Je servois le pays qui m'a donné naissance,
Et je vous appartiens par la reconnoissance.
Aujourd'hui de son sein Rome m'a rejeté;
Je ne lui dois plus rien : vous m'avez adopté;
Je vous dois tout : autant j'ai signalé de zèle,
Quand l'honneur m'ordonnoit de combattre pour elle,
Autant vous me verrez de courage et d'ardeur,
Pour payer des bienfaits dont je sens la grandeur.
Je jure par vos dieux, je jure par ma haine,
D'être à jamais fidèle au nœud qui nous enchaîne,
De combattre avec vous ce peuple impérieux,
Toujours de ses voisins tyran injurieux,
De ses citoyens même oppresseur arbitraire.
A nos efforts unis qui pourroit le soustraire?
La discorde en son sein, l'ennemi sous ses murs,
Des généraux sans gloire, et dont les noms obscurs,
D'un consulat romain souillent la renommée,
Oisifs, et dans un camp renfermant leur armée.
Marchons, braves amis, et nous sommes vainqueurs.
Je ne demande point un rang ni des honneurs;
Combattre est mon seul vœu, me venger est ma gloire,
Et tout soldat est grand dans un jour de victoire.

TULLUS.

Quoi! Marcius voudroit...

CORIOLAN.

Les armes d'un soldat,
Un glaive en cette main, le signal du combat;
C'est tout ce que je veux.

TULLUS.

On te doit davantage.
J'ennoblis le pouvoir qu'avec toi je partage.
Crois-tu n'être pour nous rien qu'un guerrier de plus?
Désormais dans ce camp sois l'égal de Tullus.
Aujourd'hui que ta cause à la nôtre est unie,
Autant que ta valeur tu nous dois ton génie.
Et ne crains point de moi des sentiments jaloux:
L'intérêt le plus grand, le plus sacré pour nous,
C'est celui d'abaisser Rome qui nous déteste:
Voyons qui de nous deux lui sera plus funeste.
C'est tout ce que Tullus prétend te disputer.
Plût au ciel que déja....

CORIOLAN.

Qui peut nous arrêter?

TULLUS.

L'ennemi dans son camp se borne à se défendre:
Il craint de nous combattre.

CORIOLAN.

Et pourquoi donc l'attendre?
Vous voyez sa frayeur: sachez en profiter.
Sur les remparts d'un camp n'oseriez-vous monter?
Est-il à la valeur un mur inaccessible?
A l'honneur qu'on lui fait Coriolan sensible,
A la victoire, amis, brûle de vous guider.
Quand l'ennemi nous craint, il faut tout hasarder.
Le Romain dans ses chefs a peu de confiance;

Il se croira vaincu, s'il voit votre assurance.
Saisissez ce moment.

TULLUS.

Eh bien! je t'en croirai.
J'embrasse cet avis, par les dieux inspiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briser les portes.
De ta bouillante ardeur je me sens animer.

CORIOLAN.

Venez : puisse la main que vous allez armer,
Versant des flots de sang, de ce sang que j'abhorre,
Éteindre dans mon cœur la soif qui le dévore!
Les dieux, les justes dieux vont conduire mon bras,
C'est leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.
Que ces fiers ennemis, dont la chute s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête,
Et que sur leur ruine élevant mes destins,
Le jour de mon exil soit fatal aux Romains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TULLUS, AUFIDE.

TULLUS.

Non, ce n'est point, ami, sa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien servis, que son ardent courage
Ait signalé pour nous les plus hardis efforts;
Que, le premier, marchant sur des monceaux de morts,
Et des mains d'un tribun arrachant l'aigle altière,
Il ait du camp romain renversé la barrière;
Moi-même j'applaudis à de si nobles coups :
J'aime trop la valeur pour en être jaloux.
Mais moi qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte?
Quoi! sa fougue imprudente au sortir d'un combat,
Où la victoire même épuise le soldat,
S'enivrant d'un espoir qui n'a pu me séduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire;
Et lorsque je m'oppose à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe alloit être l'écueil,
J'entends crier partout : « Suivons tous ce grand homme;
« Suivons Coriolan : seul il peut prendre Rome. »
Et mes propres soldats, et mes concitoyens,
Désertent mes drapeaux pour courir sous les siens!
Lui-même encourageant la désobéissance,
Enseigne à mon armée à braver ma puissance,

Il se croira vaincu, s'il voit votre assurance.
Saisissez ce moment.

TULLUS.

Eh bien! je t'en croirai.
J'embrasse cet avis, par les dieux inspiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briser les portes.
De ta bouillante ardeur je me sens animer.

CORIOLAN.

Venez : puisse la main que vous allez armer,
Versant des flots de sang, de ce sang que j'abhorre,
Éteindre dans mon cœur la soif qui le dévore!
Les dieux, les justes dieux vont conduire mon bras,
C'est leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.
Que ces fiers ennemis, dont la chute s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête,
Et que sur leur ruine élevant mes destins,
Le jour de mon exil soit fatal aux Romains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TULLUS, AUFIDE.

TULLUS.

Non, ce n'est point, ami, sa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien servis, que son ardent courage
Ait signalé pour nous les plus hardis efforts;
Que, le premier, marchant sur des monceaux de morts,
Et des mains d'un tribun arrachant l'aigle altière,
Il ait du camp romain renversé la barrière;
Moi-même j'applaudis à de si nobles coups :
J'aime trop la valeur pour en être jaloux.
Mais moi qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte?
Quoi! sa fougue imprudente au sortir d'un combat,
Où la victoire même épuise le soldat,
S'enivrant d'un espoir qui n'a pu me séduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire;
Et lorsque je m'oppose à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe alloit être l'écueil,
J'entends crier partout : « Suivons tous ce grand homme;
« Suivons Coriolan : seul il peut prendre Rome. »
Et mes propres soldats, et mes concitoyens,
Désertent mes drapeaux pour courir sous les siens!
Lui-même encourageant la désobéissance,
Enseigne à mon armée à braver ma puissance,

Il se croira vaincu, s'il voit votre assurance.
Saisissez ce moment.

TULLUS.

Eh bien ! je t'en croirai.
J'embrasse cet avis, par les dieux inspiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briser les portes.
De ta bouillante ardeur je me sens animer.

CORIOLAN.

Venez : puisse la main que vous allez armer,
Versant des flots de sang, de ce sang que j'abhorre,
Éteindre dans mon cœur la soif qui le dévore !
Les dieux, les justes dieux vont conduire mon bras,
C'est leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.
Que ces fiers ennemis, dont la chute s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête,
Et que sur leur ruine élevant mes destins,
Le jour de mon exil soit fatal aux Romains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TULLUS, AUFIDE.

TULLUS.

Non, ce n'est point, ami, sa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien servis, que son ardent courage
Ait signalé pour nous les plus hardis efforts;
Que, le premier, marchant sur des monceaux de morts,
Et des mains d'un tribun arrachant l'aigle altière,
Il ait du camp romain renversé la barrière;
Moi-même j'applaudis à de si nobles coups :
J'aime trop la valeur pour en être jaloux.
Mais moi qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte ?
Quoi ! sa fougue imprudente au sortir d'un combat,
Où la victoire même épuise le soldat,
S'enivrant d'un espoir qui n'a pu me séduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire;
Et lorsque je m'oppose à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe alloit être l'écueil,
J'entends crier partout : « Suivons tous ce grand homme;
« Suivons Coriolan : seul il peut prendre Rome. »
Et mes propres soldats, et mes concitoyens,
Désertent mes drapeaux pour courir sous les siens !
Lui-même encourageant la désobéissance,
Enseigne à mon armée à braver ma puissance,

Écoute, en frémissant, mes ordres absolus,
Et ne cède qu'à peine au pouvoir de Tullus.
Ai-je pu dévorer un si cruel outrage ?

AUFIDE.

Les succès de ce jour ont paru son ouvrage ;
Et lorsqu'il poursuivoit, au pied de leurs remparts,
Les Romains devant nous fuyant de toutes parts,
Pardonnez, mais on croit qu'offensé de sa gloire,
Vous avez refusé d'achever la victoire.

TULLUS.

De cet opprobre insigne on a pu me charger !
On connoîtra Tullus, qu'on ose ainsi juger.
Je reçois de mes soins un indigne salaire.
Ce superbe banni, que ma main tutélaire
A sauvé des dangers qui suivent les proscrits,
S'élève insolemment sur mes propres débris....
Eh bien ! quoi qu'ait souffert ma fierté combattue,
Je lui pardonne tout, si Rome est abattue.
Mais de ce fier proscrit qu'ose-t-on espérer ?
Un envoyé de Rome en ce camp vient d'entrer
A Coriolan seul aujourd'hui l'on s'adresse.
Croit-on pour son pays réveiller sa tendresse ?
A-t-il encor pour eux le cœur d'un citoyen ?
Je pouvois empêcher un semblable entretien :
Le Volsque soupçonneux peut le craindre, sans doute.
Éprouvons Marcius ; il le faut : qu'il écoute
Ce député romain ; s'il paroît chanceler,
S'il n'est pas tout à nous, c'est à lui de trembler.
Plus les Volsques pour lui montrent d'idolâtrie,
Plus il doit, s'il changeoit, redouter leur furie.
Ce peuple extrême en tout, désormais voit en lui

Son fléau le plus grand, ou son plus grand appui.
Un moment à nos yeux peut le rendre coupable.

AUFIDE.

Non, n'en attendez rien : son âme est implacable.
Ils feront près de lui des efforts superflus.
C'est le connoître mal... mais il paroît.

SCÈNE II.

TULLUS, AUFIDE, CORIOLAN, *en habit guerrier*, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

TULLUS,

Si vous l'aviez voulu, dans ce moment, peut-être,
De Rome et de son sort le Volsque seroit maître.
J'ai présumé de lui, (j'en jugeois par mon cœur)
Qu'il pourroit, plein du feu qui l'avoit fait vainqueur,
Et dans un si grand jour prodiguant les miracles,
Démentir des Romains les orgueilleux oracles.
J'embrassai cet espoir : il a pu m'égarer..
L'ennemi dans ses murs s'est pressé de rentrer.
Lui laissez-vous le temps de les mettre en défense?
J'ai soumis mon audace à votre expérience.
Jusques à quand, seigneur, retenez-vous mon bras?
La nuit a réparé les forces des soldats :
Pour marcher contre Rome, ils attendoient l'aurore;
Et si leur général ne les arrête encore,
Dans ce même moment l'assaut peut se tenter.
Je n'attends que votre ordre, et cours l'exécuter.

TULLUS.

J'estime en un guerrier la noble impatience,
Qui sait, quand il le faut, céder à la prudence.

Je diffère mes coups pour les assurer mieux.
Croyez que tout Romain m'est assez odieux.

SCÈNE III.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, CHEFS VOLSQUES.

PROCULE.

Député du sénat, Volumnius s'avance,
Et de Coriolan demande la présence.
Il marche sur mes pas.

TULLUS.

Qu'il paroisse.

CORIOLAN, *à part.*

Qui, lui?

(*Haut.*)

Il étoit mon ami, Volsques; mais aujourd'hui
Tout cède aux droits sacrés que la reconnoissance
Vient d'ajouter encore aux droits de la vengeance....
Il vient.

SCÈNE IV.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, VOLUMNIUS, ALBIN, CHEFS VOLSQUES.

VOLUMNIUS.

Au nom de Rome, en ce camp député,
Puis-je à Coriolan parler en liberté?

CORIOLAN.

Des Volsques désormais mon destin doit dépendre;
Ce n'est que devant eux que je puis vous entendre.

Les mêmes intérêts, les mêmes ennemis
Ont formé ces liens pour jamais affermis.
Ils verront si mon cœur sait leur être fidèle.
Parlez.

TULLUS.

Coriolan, assuré de ton zèle,
Ce peuple que tu sers met sa cause en tes mains;
Tu peux entendre seul l'envoyé des Romains,
Sans que cet entretien doive nous faire ombrage,
Ni sur toi d'un soupçon répandre le nuage.
Quoi que Rome, en un mot, puisse nous proposer,
Les Volsques sur ta foi veulent s'en reposer.

(Il sort avec les Volsques.)

SCÈNE V.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, ALBIN.

CORIOLAN.

Eh bien! Volumnius, que faut-il que je croie?
C'est le peuple romain qui vers moi vous envoie?
Moi qu'ils ont condamné, que l'exil a puni!
Quoi! ces Romains si fiers recherchent un banni?
Vous baissez vos regards, vous craignez de répondre.

VOLUMNIUS.

Oui : tout ce que je vois a de quoi me confondre.
Tout doit me pénétrer de honte et de pitié.
Je sens gémir en moi l'honneur et l'amitié.
Je pleure mon pays, quand sa faute l'accable;
Je vois Rome vaincue, et mon ami coupable.
La colère à ce mot s'élève en votre cœur...
Et je n'ai pas dessein d'irriter un vainqueur.

Je sais quelle injustice envers lui fut commise;
Qu'il croit à ses affronts la vengeance permise.
Le ciel qui, dans ce jour, veut nous humilier,
Semble avoir pris le soin de la justifier.
Quel en sera le terme? et jusqu'où sa furie
Prétend-elle jouir des maux de sa patrie?
Fière encor, sous les coups qu'a portés votre main,
De n'avoir succombé qu'aux armes d'un Romain,
Sa défaite, il est vrai, coûte moins à sa gloire :
Faites-vous pardonner cette triste victoire.
Donnez la paix à Rome; et que votre équité
Règle nos intérêts et préside au traité.
Marcius en est digne, et Rome, à plus d'un titre,
Entre le Volsque et nous le choisit pour arbitre.
Elle oublie, à ce prix, sa faute et ses succès;
Et le plus beau retour va payer vos bienfaits.

CORIOLAN.

Je rends grâce aux bontés dont je vois qu'on m'honore.
Coriolan, sans doute, est trop heureux encore
De reprendre chez vous le rang de citoyen;
Rien ne doit égaler un si précieux bien;
Et si je me soumets aux devoirs qu'on me trace,
Le grand Sicinius veut bien me faire grâce.
Certes, quoiqu'en vos murs Marcius ait vécu,
Tant de hauteur m'étonne, alors qu'on est vaincu.
Mais puisqu'à ma justice on daigne s'en remettre,
Sachez donc à quel prix vous pouvez vous promettre
De fléchir le vainqueur et d'arrêter son bras.
Les Romains ont du Volsque envahi les États,
De ses champs usurpés accru leur territoire;
Vous abusiez ainsi du droit de la victoire.
Il ne demande rien que ce qu'il a perdu.

Je prétends, en son nom, que tout lui soit rendu;
Que pour mieux étouffer ces jalouses querelles,
De la guerre entre vous semences éternelles,
Parmi vos citoyens le Volsque soit compté;
Que réunis ensemble avec égalité....

VOLUMNIUS.

Juste ciel! d'un Romain est-ce là le langage?
Quel que soit en ces lieux le nœud qui vous engage,
Tous nos droits près de vous seroient-ils donc perdus?
Le Romain et le Volsque ensemble confondus!
Et c'est Coriolan, grands dieux! qui le propose!
Cette loi si honteuse, un Romain nous l'impose!
Il est donc vrai qu'enfin ce cœur envenimé,
Est par la haine seule à jamais animé;
Que même en notre sang elle n'est pas éteinte!
J'ai cru que d'un affront la douloureuse atteinte
Avoit pour un moment égaré la valeur,
Et d'un premier transport j'excusois la chaleur.
Je me suis applaudi de voir Rome plus juste,
Ouvrir encor les bras à ce proscrit auguste;
Et lorsque dans son sein tout l'invite à rentrer,
Au lieu de l'embrasser, il veut le déchirer!

CORIOLAN.

Quoi! par la liberté, devenu plus sauvage,
Contre ses défenseurs ce peuple arme sa rage;
Et son féroce orgueil seroit sacré pour moi!
Son caprice insolent seroit encor ma loi!
Il faut, si j'en croyois un préjugé frivole,
Chérir sa tyrannie, alors qu'elle m'immole!
Des nœuds qu'on a rompus suis-je encore enchaîné?
Qu'au nom de citoyen l'homme obscur soit borné;

Que de ce vain honneur son âme soit nourrie ;
Le grand homme partout rencontre une patrie,
Fait le sort d'un empire en lui prêtant son bras ;
Il apporte la gloire, et ne la reçoit pas.
Les Romains sous leur joug se flattoient de m'abattre ;
Ils osoient m'outrager : qu'ils viennent me combattre.
J'ai bravé leurs tribuns, j'ai vaincu leurs soldats,
Et je sens qu'il est doux d'abaisser des ingrats.

VOLUMNIUS.

Souvent on paya cher le plaisir des vengeances.
Irrité contre Rome, et plein de ses offenses,
Vous n'envisagez pas un sinistre avenir ;
Mais le Volsque lui-même un jour peut vous punir.
Craignez, en vous livrant à ce honteux refuge,
Les retours de l'envie et la fin d'un transfuge.
Elle est toujours funeste, et qui trahit les siens,
Craint et ses alliés et ses concitoyens.

CORIOLAN.

Si je dois en tous lieux trouver l'ingratitude,
Des mains de l'étranger le coup en est moins rude.
J'aurai puni, du moins, ceux qui m'ont outragé :
Je mourrai, mais vainqueur ; je mourrai, mais vengé.
Je vais donner l'assaut ; que Rome s'y prépare.

VOLUMNIUS.

C'est là votre réponse ! et cet arrêt barbare,
Je le porte au sénat, à votre mère, hélas !

CORIOLAN.

Elle connoît ce cœur, sans doute, et ne croit pas
Que pour elle jamais ma tendresse s'altère.
Rome lui coûte un fils, et m'arrache une mère.
Rome seule est coupable : elle n'a pas tremblé
D'opprimer l'innocent...

SCÈNE VI.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, PROCULE, ALBIN.

PROCULE.

Le conseil assemblé
Sous vos ordres, seigneur, vient de ranger l'armée.
Vous la commandez seul : de vos exploits charmée,
Elle se flatte enfin, sous un chef tel que vous,
De pouvoir aux Romains porter les derniers coups.

CORIOLAN.

Ce choix m'est glorieux : mon espoir est le vôtre ;
Mais pourrai-je accepter la dépouille d'un autre ?
Tullus qui m'a reçu, devant moi dégradé...

PROCULE.

On reproche à Tullus d'avoir seul retardé
La chute des Romains par vous seul préparée :
En marchant sur vos pas on la croit assurée ;
Et sans doute l'assaut doit leur être fatal,
Si Coriolan seul est notre général.
Le conseil vous attend.

CORIOLAN.

Je suis prêt à m'y rendre.
(*A Volumnius.*)
Ainsi donc de moi seul votre sort va dépendre.
L'amitié que mon cœur garde à Volumnius,
Le voit avec regret du parti des vaincus.
Il n'est rien qu'un ami sur moi ne pût prétendre ;
Mais au nom des Romains il ne doit rien attendre.
Vous savez à quel prix ils obtiendront la paix.

VOLUMNIUS.

Rome au prix de l'honneur ne l'achète jamais.
Que plutôt notre perte aujourd'hui se consomme !

CORIOLAN.

Attendez Marcius sur les remparts de Rome.

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, ALBIN.

VOLUMNIUS.

JUSQU'OÙ nous a réduits un sort injurieux?
Vaincus et dédaignés! En est-ce assez, ô dieux?
Nous trompiez-vous, hélas! ô vous dont les oracles
Ont au peuple de Mars promis tant de miracles?
Dieux immortels, auteurs de nos prospérités,
Avec Coriolan nous avez-vous quittés?
L'horreur est dans nos murs; il semble qu'un seul homme
Emporte le courage et les forces de Rome.
Troublé par les remords, ce peuple sans appui,
S'accuse et croit le ciel irrité contre lui.
Le malheur qu'on mérite accable davantage.
Si parmi tant de maux que ma douleur partage,
Je pouvois... mais que dis-je!... oui, cet heureux dessein,
Un dieu lui-même, un dieu le fait naître en mon sein.
J'embrasse avec transport cette unique assistance,
Des malheureux Romains la dernière espérance...
Albin, volez à Rome, et portez au sénat
Un avis important qui peut sauver l'État,
Qu'en vos fidèles mains la mienne va remettre :
Hâtez l'heureux secours que j'ose m'en promettre.
Au conseil assemblé je vais parler de paix,
De l'assaut, s'il se peut, retarder les apprêts,

D'un délai précieux ménager l'avantage,
Et vous donner le temps d'achever mon ouvrage.
Daigne conduire, ô ciel ! mes efforts et ses pas.
Tu donnas Marcius à Rome : ah ! ne fais pas
Un sinistre fléau d'un mortel tutélaire,
Et d'un si beau présent un don de ta colère !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Tu la forces, barbare, en sa calamité,
A maudire l'hymen et sa fécondité,
A pleurer ta naissance, hélas! jadis si chère!
Pour le malheur de Rome ai-je donc été mère?
J'ai produit le plus grand de tous ses ennemis!
Rome ne craindroit rien, si je n'avois un fils!
Ah! cette horrible idée accable mon courage.

CORIOLAN.

Vous plaignez les Romains! n'accusez que leur rage.
Vous me montrez ces murs! là sont mes oppresseurs:
Là sont mes ennemis, ici mes défenseurs.
Ce camp qui vous irrite est mon unique asile:
Dois-je lui préférer Rome, d'où l'on m'exile?
Qui doit m'être plus cher du Volsque ou du Romain?
L'un pour qui j'ai tout fait est injuste, inhumain,
Par un bannissement a payé mon service;
L'autre à son ennemi tend une main propice.
Dois-je donc l'oublier, et faut-il désormais
Récompenser l'outrage et punir les bienfaits?

VÉTURIE.

Et n'ont-ils pas joui de ta reconnoissance?
N'as-tu donc pas assez relevé leur puissance?
Ils te doivent l'honneur de nous avoir vaincus;
Nous demandons la paix, et que faut-il de plus?
Règle au moins cette paix sans que Rome en rougisse.
Je suis loin d'exiger que ton cœur les trahisse.
Mais quoi! leur as-tu fait le serment odieux
De détruire ces murs, ta patrie et tes dieux?
De leur sacrifier, de ta main meurtrière,
Tout le sang des Romains et le sang de ta mère?
Si c'est là le seul prix qu'attendoit leur fureur,
Si le Volsque y prétend, il doit te faire horreur.

Ah ! si Coriolan daignoit ici m'en croire,
Que d'un autre destin il peut goûter la gloire !
Quel immortel honneur s'en va le couronner,
De triompher de Rome, et de lui pardonner !

CORIOLAN.

Pardonner aux Romains ! l'effort est impossible :
Je tiens de vous un cœur trop fier et trop sensible.
Le connoissez-vous bien ? avez-vous oublié
Par quelle épreuve amère il fut humilié ?
Non, vos yeux n'ont point vu mes affronts, mes supplices ;
Vous n'étiez pas témoin de ces affreux comices,
Où d'arrogants tribuns, arbitres de mon sort,
Me présentoient les fers, et la honte et la mort ;
Où j'entendois, au gré des plus vils adversaires,
Rugir autour de moi les fureurs populaires.
Assailli de leurs cris, de leur rage entouré,
Au milieu de l'opprobre où je parus livré,
Je rassemblois en moi ma force et ma constance,
Et dans ce cœur souffrant j'amassois la vengeance.
Je jurois à ce cœur, que cet instant passé,
Rome en vain pleureroit de m'avoir offensé.
Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

VÉTURIE.

Eh ! doit-on accomplir les serments de la haine ?
Quel est ce faux honneur dont tu vas t'occuper ?
Ah ! je t'en offrois un qui ne peut te tromper,
Que rien ne peut ternir, dont rien ne me sépare....

CORIOLAN.

Et quel honneur vaudroit celui qu'on me prépare ?
De deux États rivaux je vais changer le sort.
Toujours vaincu, toujours déçu dans son effort,
Le Volsque s'est long-temps débattu dans ses chaînes ;

Sans cesse il retomboit sous les aigles romaines.
Je commande le Volsque; il triomphe : mon bras
Ote à Rome, en un jour, le fruit de cent combats.
Au parti que je sers, je fais passer l'empire;
Et si j'en crois l'espoir que la fortune inspire,
Antium des Romains éteignant la splendeur,
Ne devra qu'à moi seul sa nouvelle grandeur.
Il devient ma patrie, et je n'en veux plus d'autre.
Loin de me l'envier, ah! faites-en la vôtre.
Détachez-vous enfin de mes persécuteurs;
Songez auprès de moi quels destins plus flatteurs
Pourroient....

VÉTURIE.

Moi! sauver Rome, ou périr avec elle,
Voilà mon seul destin, et j'y serai fidèle.
Serai-je donc témoin de tes noires fureurs?
Verrai-je consommer ce spectacle d'horreurs,
Toi-même dans nos murs apportant le ravage,
Et donnant contre nous le signal du carnage?
Non, ce fer si coupable et teint du sang romain,
Ce fer, si je ne puis l'arracher de ta main,
Il faut du moins, il faut m'en percer la première,
Pour sortir de ce camp, fouler aux pieds ta mère.

CORIOLAN.

O ciel!.... et c'est ainsi que vous aimez un fils!
Voilà ces nœuds si chers qui nous avoient unis,
Ces tendres sentimens, qui depuis mon enfance,
Ainsi que mon bonheur, faisoient ma récompense!
Marcius à vos yeux n'est plus rien aujourd'hui.
Vous aimez mieux mourir que de vivre pour lui.
C'est à mes ennemis que ce cœur s'intéresse;
Les cruels m'ont ravi jusqu'à votre tendresse.

VÉTURIE.

Moi cesser de t'aimer !... Marcius, le crois-tu ?
Ah ! si je n'écoutois qu'une austère vertu,
Si Véturie, hélas ! n'étoit rien que Romaine,
Un ennemi de Rome eût mérité ma haine.
Cet affreux sentiment n'est pas en mon pouvoir ;
Et quand je viens ici te montrer ton devoir,
C'est toi, toi-même, hélas ! qu'une mère attendrie
Voudroit sauver du crime en sauvant la patrie.
Ah ! mon fils !... car ce nom dont tu trahis les droits,
Ce nom, tu t'en souviens, te fut cher autrefois ;
Comme il faisoit ma gloire, il faisoit tes délices ;
Et par toi seul livrée aux plus affreux supplices,
Mourante sous tes coups, ce nom cher et sacré,
Tu l'entendrois sortir de ce cœur déchiré....
Par ce nom, par les soins que j'eus de ta jeunesse,
Par ces plaisirs si purs que goûta ma tendresse,
Alors que sous mes yeux, pour les plus grands destins,
Tu croissois l'espérance et l'amour des Romains ;
Par ce deuil, de nos maux sinistre témoignage,
Qui déja de ma mort te présente l'image,
De ma mort, seul asile ouvert au désespoir,
Si ton cœur obstiné ne se peut émouvoir....
Ne me refuse pas....

CORIOLAN.

Ce peuple qui m'opprime,
Même dans mes bontés verroit un nouveau crime.
Il n'oublieroit jamais que je l'ai fait trembler,
Et tôt ou tard encore il sauroit m'accabler.

VÉTURIE.

Non, qui reçoit sa grâce au remords s'abandonne.

CORIOLAN.

Non, l'orgueil est ingrat : il hait qui lui pardonne;
Et je dois à moi-même, au Volsque mon soutien....

VÉTURIE.

Suis-je la seule, hélas! à qui tu ne dois rien?
Toi qui me rappelois notre union si chère,
Qui ressens le besoin d'être aimé d'une mère,
Pourrois-tu loin de toi repousser ma douleur?
J'ai si souvent au ciel demandé ton bonheur!
Je demande le mien à mon fils que j'implore.

CORIOLAN.

Quoi! Rome dans ses murs me reverroit encore?
J'irai pour y ramper sous un joug odieux?

VÉTURIE.

Non, pour m'y voir jouir de tout ce que les dieux
Peuvent verser de biens sur les jours d'une mère,
Pour les voir du bonheur me rouvrir la carrière.
Rome attend mon retour, ta réponse et son sort.
Songe quel jour pour moi, quel moment, quel transport,
Quand je vais d'un seul mot leur rendre à tous la vie,
Leur conter par mes soins Rome au glaive ravie,
Le fer qu'elle craignoit tombé de cette main,
Et mon fils, à ma voix, redevenu Romain!

CORIOLAN.

Ah! que prétendez-vous?

VÉTURIE.

Je crois voir leurs hommages
Parmi les immortels consacrer mes images;
Rome reconnoissante honorer mon tombeau....
Et je puis te devoir un triomphe si beau!
Et tu pourrois, cruel, m'en refuser la gloire!
Non, la nature enfin obtiendra la victoire.

Ta mère et ta patrie, et tous ces noms si doux,
Et Véturie en pleurs embrassant tes genoux....
Oui, je m'y jette, ingrat....

CORIOLAN.

Quel transport vous égare?
Vous à mes pieds, ô ciel!

VÉTURIE.

J'y resterai, barbare!
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

CORIOLAN.

Ah! vous en triomphez : la victoire est entière,
Et je n'ai pu jamais résister à ma mère.
Les Romains sont sauvés : je dois y consentir....
Et puissé-je bientôt ne pas m'en repentir!

VÉTURIE.

Non, ne te repens pas, quand tu me vois heureuse.

CORIOLAN.

Du Volsque en ce moment la fougue impétueuse
Menace vos remparts, prépare les assauts;
Il faut que de vos murs j'éloigne ses drapeaux.
Je vais dire au conseil (et puisse-t-il m'en croire!)
Qu'une honorable paix vaut mieux qu'une victoire;
Et que s'ils ont enfin résolu sans retour
De détruire la ville où j'ai reçu le jour,
Plutôt que par mes mains sa ruine s'achève,
J'aime mieux renoncer au rang où l'on m'élève.
Volumnius au camp est encore arrêté :
Quel que soit le décret qui doit être porté,
Qu'il aille sur vos pas apprendre à la patrie
Qu'elle ne craint plus rien du fils de Véturie.
Quoi qu'il puisse arriver, je vais vous obéir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VÉTURIE.

Oui, j'en crois ce grand cœur qui n'a pu se trahir,
Et qui de la nature a reconnu l'empire.
Ciel ! après tant de maux, souffre que je respire.
Laisse rentrer la joie en ce cœur ranimé.
Je retrouve mon fils tel que je l'ai formé.
Rome est en sûreté : Rome que j'ai servie,
Va consacrer ce jour, le plus beau de ma vie.
Je dus, il est trop vrai, le croire évanoui,
Ce bonheur dont mon âme a si long-temps joui.
Le sort veut me payer de cette perte amère,
Et de Coriolan je suis encor la mère.
Que le Volsque s'obstine en ses projets hautains ;
Il n'a plus le héros qui faisoit ses destins.
J'ai rendu Marcius aux Romains, à lui-même,
Et l'on ne doit qu'à moi ce triomphe suprême....
Mais quel bruit effrayant a glacé mes esprits ?
Quelque danger, ô ciel ! menace-t-il mon fils ?...
(A Flavie.)
Ah ! calme mes terreurs, vole, et reviens m'apprendre
A de nouveaux revers s'il faut encor m'attendre.
Va.

SCÈNE V.

VÉTURIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

D'un mortel effroi tous mes sens sont saisis.
Quand j'ai tout obtenu, quand mes vœux sont remplis,

Quoi ! cet instant si doux deviendroit-il funeste ?
Veillez sur Marcius, dieux justes que j'atteste !
O vous qui par ma voix le changez aujourd'hui,
Ce cœur qui lui doit tout, vous implore pour lui.

SCÈNE VI.

VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

FLAVIE.

Ah ! que puisse le ciel démentir nos alarmes !
Tout ce camp retentit du bruit affreux des armes.
Je tremble des fureurs de ce peuple inhumain,
Et j'ai vu du conseil sortir, le fer en main,
Des guerriers tout sanglants; leur voix crioit vengeance....

VÉTURIE.

Viens, courons vers mon fils.... Volumnius s'avance.
Sur son front consterné je lis tous nos malheurs.
Je vois....

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VOLUMNIUS.

O coup affreux ! ô comble de douleurs !
Qu'il vous en coûte, hélas! pour avoir sauvé Rome !

VÉTURIE.

Quoi ! mon fils ! se peut-il ? achevez....

VOLUMNIUS.

Ce grand homme
Est victime à la fois des Volsques, des Romains.
Il meurt.

VÉTURIE.

Mon fils! grands dieux! qu'a-t-on fait? quelles mains!
Je succombe.

(Elle tombe dans les bras de Flavie.)

VOLUMNIUS.

Au conseil j'étois admis encore.
Ce héros qu'à jamais il faut que l'on déplore,
S'y montre tout-à-coup, ose leur annoncer
Qu'à l'attaque de Rome ils doivent renoncer,
Que contre elle son bras ne peut rien entreprendre.
Du côté de Tullus un cri se fait entendre.
Ses amis indignés, dont le ressentiment
De perdre Marcius attendoit le moment,
Se lèvent en fureur : « O Volsques! quoi! ce traître
« Vous sacrifie à Rome, et veut parler en maître!
« Ce transfuge aux Romains nous aura donc vendus!
« Immolez le perfide, ou vous êtes perdus. »
Sur lui, le fer en main, ils fondent avec rage.
Le héros dont le nombre accable le courage,
Abandonne sa vie à leur lâche courroux,
Et sous tant d'ennemis tombe percé de coups.
Il invoquoit en vain les dieux vengeurs du crime.
Les assassins, couverts du sang de leur victime,
Ont fui, comme effrayés de leur propre fureur;
Tous se sont dispersés; et moi, saisi d'horreur,
J'embrassois mon ami, le baignois de mes larmes.
Mais lui : « Dissipe, hélas! de trop justes alarmes;
« Revole vers ma mère, a-t-il dit; tes secours
« Peuvent seuls à mon cœur répondre de ses jours.
« Heureux, si retrouvant un reste de lumière,
« Je puis la voir encore à mon heure dernière! »

Tandis que mes Romains, par un trop vain effort,
En arrêtant son sang, ont retardé sa mort,
J'ai couru vers ces lieux, le désespoir dans l'âme.
Mais, par pitié pour vous, épargnez-vous, madame,
De votre fils mourant le douloureux aspect;
Puisqu'on vous garde encore un ombre de respect,
Venez, arrachez-vous de ce lieu si funeste,
Hélas! et profitez du moment qui vous reste.

VÉTURIE.

Eh! qu'importe ma vie en ces instants affreux?
Je veux revoir mon fils : oui, ce cœur malheureux,
Ce cœur désespéré demande encor sa vue.
S'il meurt, j'en suis la cause, et c'est moi qui le tue.
C'est moi.... Guidez mes pas.... Mais quel objet! ô cieux!

SCÈNE VIII.

VÉTURIE, FLAVIE, VOLUMNIUS, DEUX FEMMES ROMAINES, CORIOLAN, *porté par des soldats.*

VÉTURIE.

Ils ont versé ton sang, ces monstres odieux!
Et j'ai livré mon fils à leur main forcenée!...

CORIOLAN.

Ne leur reprochez point la mort qu'ils m'ont donnée :
Ils n'ont fait qu'achever l'ouvrage des Romains.
Ah! ceux qui m'ont banni sont mes vrais assassins.
Voilà ce qu'a fait Rome, et vous l'avez sauvée;
Vous seule de mes coups vous l'avez préservée.
Vous payez cher, hélas! vos funestes secours....
Mon dernier sacrifice est celui de mes jours
Ils vous appartenoient.

VÉTURIE.

Épargne Véturie,
Épargne sa douleur....

CORIOLAN.

Vous que j'ai tant chéris,
Vivez, ma tendre mère!.... Et vous, Volumnius,
Ne craignez plus le Volsque.... il n'a plus Marcius.
Son infâme attentat a souillé sa victoire,
Et j'emporte avec moi sa fortune et sa gloire.

VOLUMNIUS.

Puisse Rome sur lui venger votre trépas!

CORIOLAN.

L'honneur a jusqu'au bout accompagné mes pas.
Je l'ai vue à mes pieds, cette Rome si fière....
J'ai fait grâce.... et je meurs dans les bras de ma mère.

(Il expire.)

FIN DE CORIOLAN.

ORPHANIS,

TRAGÉDIE,

PAR BLIN DE SAINMORE,

Représentée, pour la première fois, le 25 septembre 1773.

NOTICE
SUR BLIN DE SAINMORE.

Adrien-Michel Blin de Sainmore naquit à Paris le 15 février 1733, de parents peu riches, qu'il perdit fort jeune. Son aïeule se chargea de l'élever, et le destinant à l'état ecclésiastique, elle lui fit faire ses études au collège du Cardinal Le Moine. Après les y avoir achevées avec distinction, le jeune Blin de Sainmore; qui dans l'intervalle avoit perdu sa bienfaitrice, se trouva dénué de ressources et sans appui. Libre de suivre son penchant, autant qu'on peut l'être dans cette situation, il s'essaya dans la carrière des lettres. Le succès qu'obtinrent plusieurs héroïdes qu'il fit paroître successivement, l'engagea à travailler pour le théâtre. *Orphanis,* tragédie jouée pour la première fois le 25 septembre 1773, eut douze représentations et un succès qui donna les plus grandes espérances.

On a lieu de regretter que cet auteur estimable n'ait pas fait jouer d'autres ouvrages. Il a laissé une tragédie reçue au Théâtre François en 1786, sous le titre d'*Isemberge* ou *le Divorce de Philippe-Auguste.* On ignore pourquoi elle n'a pas été représentée.

Blin de Sainmore a aussi traduit en vers français *Œdipe roi*, tragédie de Sophocle.

En 1776 il fut nommé censeur royal et obtint une pension sur la Gazette de France. En 1786 Louis XVI le nomma historiographe, garde des archives et secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit.

Il venoit de perdre ses places et la plus grande partie de sa fortune, par les suites de la Révolution, lorsque la grande duchesse de Russie, dont il avoit été pendant quatorze ans le correspondant littéraire, lui fit passer la somme de 2,000 écus. Sa Majesté impériale l'avoit nommé bibliothécaire conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Il préparoit une édition complète de ses œuvres, lorsqu'une mort subite l'enleva à sa famille le 26 septembre 1807, dans sa soixante-quinzième année. Il étoit sur la liste des candidats pour entrer à l'Institut.

PERSONNAGES.

SÉSOSTRIS, roi d'Égypte.
ARCÈS, neveu de Sésostris et héritier de la couronne.
ORPHANIS, veuve tyrienne.
IDAMAS, ambassadeur d'Idoménée, roi de Crète.
ISSA, confidente d'Orphanis.
AZOR, officier de l'armée égyptienne.
HIDASPE, officier du palais de Sésostris.
Gardes.
Soldats.

La scène est à Thèbes, en Égypte, dans le palais de Sésostris.

ORPHANIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Eh quoi! belle Orphanis, Thèbe au repos livrée,
Des premiers feux du jour est à peine éclairée;
Tout dort dans ce palais, et vos yeux sont ouverts!
Arcès a-t-il en Crète essuyé des revers?
Ce prince est-il vaincu?

ORPHANIS.

Chère Issa, je l'ignore.
Arcès après vingt jours ne paroît pas encore.
J'espère.... je crains tout. Oui, la mer en fureur
N'est qu'un foible tableau du trouble de mon cœur;
Et tu veux, en ces maux, tu veux que je repose!

ISSA.

Sans doute les dangers où sa valeur l'expose,
Son absence, un combat dont le sort est douteux,
Vous font craindre à la fois pour ses jours et vos feux;
Mais loin de vous former une image cruelle,
Songez au sort brillant où l'amour vous appelle.

Tout vous rit : le destin ne présente à vos vœux
Que l'aspect séduisant d'un avenir heureux.
Sésostris vous chérit et vous tient lieu de père.
Arcès, en qui le roi voit le fils de son frère,
Au rang de Sésostris ne veut monter un jour
Que dans l'espoir d'offrir un trône à votre amour.
Et quand il vit pour vous et vous garde un cœur tendre,
Quel bien plus fortuné pouvez-vous en attendre ?

ORPHANIS.

S'il triomphe, le trône ; et s'il périt, la mort.
Sa chute ou son succès va décider mon sort.

ISSA.

Puisqu'il combat pour vous, espérez la victoire.
Bientôt, n'en doutez pas, Arcès couvert de gloire,
Des perfides Crétois heureux triomphateur,
Viendra mettre à vos pieds le prix de sa valeur.

ORPHANIS.

Eh! que ne vient-il donc lui-même me l'apprendre !
Qu'à mon empressement il tarde de se rendre !
Je languis, je succombe...

ISSA.

Ah ! qu'il seroit heureux
S'il voyoit le retour dont vous payez ses feux !

ORPHANIS.

Je ne m'en défends pas. Sa tendresse m'est chère.
Il est jeune, vaillant, impétueux, sincère,
Et, prêt à vaincre tout pour me prouver sa foi,
Il met tout son bonheur à régner avec moi.
Quel mortel peut avoir plus de droits sur mon âme ?

ISSA.

A vos brillants destins j'applaudirai, madame.
Puis-je vous voir bientôt...

ORPHANIS.

Je vais te révéler
Des secrets qu'à ta foi je ne puis plus céler;
Apprends à me connoître : enfin, mon âme altière
A tes yeux étonnés va s'ouvrir toute entière.
Tu sais que Sésostris, pour terme à ses exploits,
Résolut d'asservir mon pays à ses lois.
Issa, tu te souviens de l'affreuse journée
Où Tyr au fer cruel se vit abandonnée.
Tout périt : le vainqueur fit tomber sous ses coups
Mes deux fils au berceau, mon père et mon époux.
Moi-même au sein des morts, foible, pâle et mourante,
J'allois suivre au tombeau ma famille expirante.
Le roi, que ma jeunesse alors semble toucher,
Des mains de ses soldats vient soudain m'arracher;
Il prend soin de mes jours, et sa bonté facile
M'amène en ce palais et m'y donne un asile.
Voilà ce que tu sais. Mais tu ne peux savoir
Quels sont mes sentiments et quel est mon espoir.
Te le dirai-je, Issa? Près du trône amenée,
La pompe de ces lieux ne m'a point étonnée:
Je ne me trouvai point étrangère à la cour.
Mais dès que j'approchai de ce fatal séjour,
La soif du rang suprême, ainsi qu'un trait de flamme,
Vint saisir, vint brûler, vint dévorer mon âme.
Dans ces fiers courtisans je crus voir mes sujets.
Bientôt l'amour d'Arcès seconda mes projets.
Ce prince entroit alors dans l'âge où l'âme ardente
De ses premiers penchants suit la fougue imprudente.
Je sus en profiter; et ces foibles attraits
Favorisant l'orgueil de mes desseins secrets,
Arcès brûla pour moi. Tout plein de son

Il venoit chaque jour m'exalter sa tendresse,
Et par mon artifice étoit, en me quittant,
Toujours plus amoureux, et toujours mécontent.
Enfin, pour assurer ma fortune incertaine,
J'exigeai des serments qu'il prodigua sans peine.
Il me promit sa main. Ainsi je puis compter
Que cet hymen au trône un jour me fait monter.
Oui, si j'en crois, Issa, le transport qui m'inspire,
Il me semble déja, maîtresse de l'empire,
Tenir entre mes mains le sceptre redouté,
Et déja de ce rang j'ai toute la fierté.

ISSA.

Pouvez-vous présumer que Sésostris ignore
Le penchant que pour vous....

ORPHANIS.

Il ne sait rien encore.
Aux regards curieux de ce peuple indiscret
Ma prudence avec soin sut cacher mon secret.
Nos feux se nourrissoient dans la nuit du mystère.
Mon amant m'adoroit, et je savois lui plaire.
Nous attendions en paix un moment plus heureux,
Quand un sort imprévu vint l'offrir à nos vœux.
On apprend que du roi la Crète tributaire
Ose lui refuser le subside ordinaire.
Arcès, qui voit alors l'instant de nous unir,
Obtient de Sésostris l'honneur de la punir.
Il part : il va combattre, et c'est cette journée
Qui doit de notre hymen régler la destinée.
S'il revient triomphant, bientôt aux pieds du roi,
Pour prix de sa victoire, il demande ma foi.
Peut-être on t'a parlé de cet antique usage
Que des rois dans l'Égypte établit le plus sage.

Le tyran le plus fier y fut toujours soumis.
Quand la première fois domtant les ennemis,
Un prince désigné pour succéder au trône
A par de grands exploits affermi la couronne,
Le roi, sans résistance, est forcé d'accorder
Tout ce que le vainqueur ose lui demander.
Mais malgré cette loi mon âme déchirée,
A la crainte, à l'espoir tour à tour est livrée.
Je touche enfin au jour si funeste, ou si beau,
Qui m'élève à l'empire ou me plonge au tombeau.

ISSA.

Vous verrai-je toujours incertaine et flottante
Languir dans les tourments d'une sinistre attente?
Et, lorsqu'à vos désirs tout paroît conspirer,
A de sombres terreurs devez-vous vous livrer?

ORPHANIS.

Dans le fond de mon cœur si tes yeux pouvoient lire,
Tu me plaindrois, Issa. Que puis-je enfin te dire?
Je gémis que le ciel, par un bienfait nouveau,
N'ait pas au rang suprême élevé mon berceau.
Je gémis que d'un roi l'autorité jalouse,
D'un partage inégal toujours dote une épouse,
Ne laisse à celle-ci qu'un titre auguste et vain,
Et garde pour lui seul le pouvoir souverain.
Sexe ingrat et cruel, quelle est ton injustice?
Faut-il qu'ainsi sur nous ton joug s'appesantisse?
Le sort, pour nous barbare, a-t-il pu n'accorder
Qu'à nos fiers oppresseurs l'honneur de commander?
De quel droit leur orgueil ose-t-il nous réduire
Au frivole talent de plaire et de séduire?
Et ne pouvons-nous pas, sur le trône comme eux,
Gouverner un empire et rendre un peuple heureux?

ISSA.

J'admire vos projets et vois avec surprise
La vaste ambition dont votre âme est éprise :
Mais combien de revers vous faut-il dévorer?
Du suffrage du roi qui peut vous assurer?
J'avouerai que pour vous il est moins roi que père,
Qu'à son cœur chaque jour vous devenez plus chère :
Je suppose qu'enfin sa tendresse pour vous
Consente à vous donner son neveu pour époux :
Les grands, sans murmurer, verront-ils qu'on préfère
Aux filles de leur sang une femme étrangère?

ORPHANIS.

J'ai prévu les dangers que tu crains aujourd'hui.
Je puis tout sur Arcès, et voilà mon appui.
Je ne me cache point, comme tu crois peut-être,
L'obscurité du rang où les dieux m'ont fait naître.
Oui, je sais que du ciel l'impitoyable loi
Mit un espace immense entre le trône et moi;
Qu'à quelque sort brillant où je pusse m'attendre,
Jamais à tant d'honneurs je n'aurois dû prétendre.
Mais aussi conçois-tu le triomphe flatteur,
D'avoir d'un si beau rang pu franchir la hauteur?
Chère Issa, quelle gloire et quel plaisir extrême
De ne devoir surtout ma grandeur qu'à moi-même,
Et sur le trône assise, un sceptre dans mes mains,
De voir ramper sous moi la foule des humains!
Voilà ce qui me flatte et ce qui me tourmente.
Ma soif pour les grandeurs à chaque instant s'augmente.
Tous mes vœux, tous mes pas ne tendent qu'à régner;
Malheur à qui du trône osera m'éloigner!
Que Sésostris me soit favorable ou contraire,
Rien de ce grand dessein ne pourra me distraire.

Oui, je braverai tout, roi, prince, amis, sujets :
Je veux forcer le sort à remplir mes projets.
Quand j'observe en secret ces merveilles antiques,
Ces vastes monuments, ces immenses portiques ;
Cette foule de rois, à la honte endurcis,
Traînant le char superbe où leur maître est assis ;
Tant d'hommes sous un seul fléchissant en silence,
Mon âme, à ces objets, s'agrandit et s'élance ;
Et dans le noble orgueil dont mon cœur est épris,
Je ne veux que régner : il n'importe à quel prix.

ISSA.

Qu'entends-je ? dans ces lieux quelqu'un vient nous surprend
On ouvre. C'est Azor.

ORPHANIS.

Ciel ! que vient-il m'apprendre ?

SCÈNE II.

ORPHANIS, ISSA, AZOR.

ORPHANIS.

Quoi ! c'est vous, cher Azor ! vous qui chez les Crétois
Avez suivi l'amant dont mon cœur [illegible]
Que votre aspect sans lui [illegible]
Venez-vous m'annoncer [illegible]

AZOR.

Madame, aux coups du sort [illegible]

ORPHANIS.

Quel effroi de mes sens vient [illegible]

AZOR.

Le ciel n'a point [illegible]

[illegible]

Hélas ! c'en [illegible]

N'est-il plus d'espérance? ah! daignez, cher Azor,
Me confirmer les maux dont mon cœur doute encor.

AZOR.

Après avoir long-temps combattu la tempête,
Enfin du mont Ida nous découvrons le faîte.
On aborde, on descend, et les Crétois surpris,
Poussent en nous voyant de formidables cris.
Chacun range les siens, et s'apprête au carnage;
Le signal est donné: déja tout le rivage
N'est qu'un vaste théâtre où règne la terreur;
L'un et l'autre parti s'avance avec fureur.
Aux efforts des Crétois nos bataillons répondent;
On se heurte, on se mêle, et les rangs se confondent.
Nous nous réunissons: nous redoublons nos coups;
Le sort, long-temps douteux, semble pencher pour nous
Mais, ô revers funeste! ô disgrâce cruelle!
Tout-à-coup d'ennemis une troupe nouvelle
Vient au milieu de nous fondre de tous côtés.
Nous abandonnons tout: surpris, épouvantés,
Nous fuyons. Le Crétois, que ce renfort excite,
En nous enveloppant s'oppose à notre fuite.

ORPHANIS.

Eh! que devient Arcès? qu'il vive, c'est assez!

AZOR.

Arcès, qui voit au loin nos soldats dispersés,
Quelque temps incertain garde un morne silence.
Au même instant vers moi je le vois qui s'avance:
« Quitte aussitôt le camp, vole aux rives du Nil,
« Va trouver Orphanis, cher Azor, me dit-il;
« Dis-lui qu'à nos projets la fortune rebelle
« A trahi sans pitié sa tendresse et mon zèle;

« Dis-lui qu'enfin je vais, par un dernier effort,
« Défier en ces lieux la victoire ou la mort. »
Il dit : et tout-à-coup ranimant sa vaillance,
Au milieu des Crétois furieux il s'élance ;
Il court, il vole, il frappe, il fond à coups pressés ;
Ceux que son bras poursuit tombent morts ou blessés.
Ah ! si vous aviez vu ce héros intrépide,
L'éclair est moins brillant, la foudre est moins rapide.
Pour le suivre aussitôt j'ai vainement couru ;
Dans la foule à mes yeux ce prince a disparu.

ORPHANIS.

Ah ! prince, en quel péril l'amour te précipite !

AZOR.

Enfin, prompt à remplir la loi qu'il m'a prescrite,
Je pars : soudain les vents et les flots en courroux,
Aux rives de Gaulos nous jettent malgré nous.
Nous y restons dix jours ; depuis ce temps j'ignore
Si le prince est défait, ou s'il respire encore.

ORPHANIS.

C'est donc là ce bonheur si brillant, si certain,
Qu'à mon crédule espoir présentoit le destin !
Dans quel gouffre profond suis-je précipitée !
Ton zèle, [illegible]

[illegible]

Deux [illegible]
Vont sans [illegible]

[illegible]

O ciel ! quel [illegible]

SCÈNE III.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

GRANDS DIEUX! vous vous jouez de ma triste foiblesse!
Le sort m'offroit le trône; et prête d'y monter,
D'un seul coup pour jamais il vient m'en écarter.
A ces cruels revers la fortune est sujette,
Sa main au même instant nous flatte et nous rejette.
Si le prince n'est plus, tout est fini pour moi.

ISSA.

Que dites-vous, madame, et quel est votre effroi?
Ainsi donc du malheur la plus foible apparence
Peut en vous sans retour détruire l'espérance.
Le coup que vous craignez est encore incertain.
Arcès, me dites-vous, a fini son destin:
Comment de son trépas êtes-vous informée?
Par qui cette nouvelle est-elle confirmée?
Azor dit ce qu'il craint, et non ce qu'il a vu.
Qui sait même, qui sait si ce prince est vaincu?
Loin de presser ces nœuds, vous devriez les craindre.
Sésostris vit encore; il pourroit vous contraindre.
Ce roi, vous le savez, touche à ses derniers jours;
La parque à chaque instant peut en trancher le cours:
Alors votre état change, et tout obstacle cesse;
Arcès en liberté se livre à sa tendresse;
Il monte au trône: et vous, fière d'un tel appui,
Vous l'épousez, madame, et régnez avec lui.

ORPHANIS.

Pourrai-je supporter cet éternel orage?
Qu'une attente si longue affoiblit mon courage!

Heureux qui, peu séduit d'un dangereux honneur,
Des caprices du sort n'attend pas son bonheur :
Arcès ne revient point.... et mon incertitude,
Me fait de mon espoir le tourment le plus rude.
Crois-tu que de périls partout enveloppé,
A la mort qu'il cherchoit ce prince ait échappé?
Il n'est plus... tout accroît ma douleur et mon trouble.

(*On entend un grand bruit.*)

Mais qu'entends-je? Grands dieux! quel tumulte!... il redouble.
La crainte et l'espérance agitent mes esprits.
Ah! si c'étoit Arcès que m'annoncent ces cris!
On vient... ciel! quel objet se présente à ma vue!

SCÈNE IV.

ARCÈS, ORPHANIS, ISSA, SOLDATS.

ARCÈS.

Nous triomphons, madame, et la Crète est vaincue.

ORPHANIS.

Est-ce vous, cher Arcès? en croirai-je mes yeux?
Par quel événement vous revois-je en ces lieux?

ARCÈS.

O ma [illegible] nous à la joie.
Partagez [illegible] est en proie.
Je puis [illegible]
Le ciel [illegible]

[illegible]

Hélas ! c'en étoit fait : affrontant la tempête,
Soudain je les rassemble et je vole à leur tête.
« C'est ici, mes amis, qu'il faut vaincre ou périr. »
Sur mes pas aussitôt je vois chacun courir.
Chacun ne connoît plus qu'un aveugle courage.
A travers mille morts chacun s'ouvre un passage.
Les Crétois, par les coups qu'ils n'avoient point prévus,
Sont dans le même instant attaqués et vaincus.
L'un meurt en combattant, et l'autre prend la fuite.
Ceux-ci de nos guerriers évitant la poursuite,
Vont se précipiter dans l'abîme des mers.
Le reste lâchement s'abandonne à nos fers.
Enfin, les miens suivant la fureur qui les guide,
Vers les murs de Phœnix volent d'un pas rapide.
Bientôt je les devance. Aux pieds de ses remparts,
Phœnix voit en tremblant flotter nos étendards.
Je saisis ce moment; j'ordonne à mes cohortes
D'assiéger cette ville et d'enfoncer ses portes.
On les ouvre.... Indigné, je voulois les briser.
Animé d'un beau feu qu'il fallut maîtriser,
Je cède avec regret la palme qu'on m'enlève :
Mais un héraut s'avance et demande une trève;
J'y consens. Aussitôt nous suspendons nos coups;
Le soldat valeureux en frémit de courroux.
J'apaise ce murmure, et ma main désarmée,
Aux soins du sage Arbate abandonne l'armée.
Je pars, et le destin me ramène à vos yeux.

ORPHANIS.

Je l'avois bien prévu ce succès glorieux.
L'Égypte l'espéroit d'un aussi grand courage.
Ah ! cher prince, la paix sera donc votre ouvrage;
Et moi qui vous dois tout....

ARCÈS.

Orphanis, vantez moins
Un si foible avantage et de si foibles soins.
Je combattois pour vous, et vous devez bien croire
Que, quand l'amour inspire, on combat avec gloire.
Ce triomphe, il est vrai, doit enfler ma valeur;
Mais j'en attends un prix bien plus cher à mon cœur.
Vous le savez, madame, et si le ciel seconde
L'espérance flatteuse où mon bonheur se fonde,
Il ne tardera pas à serrer un lieu,
Qui doit joindre à jamais votre sort et le mien.
Je ne sais si pour nous la guerre est terminée,
Mais un ambassadeur du sage Idoménée,
Chargé d'ordres secrets que je ne prévois pas,
A Thèbes doit bientôt arriver sur mes pas.
Dans votre appartement, madame, allez vous rendre;
Et moi, pour notre amour prêt à tout entreprendre,
Je vais à Sésostris raconter le succès
Dont le dieu de la guerre honora mes essais;
Et, pour prix de mes soins, le presser de souscrire
A ces nœuds fortunés où ma tendresse aspire.
Heureux, cent fois heureux si j'ai pu dans un jour
Servir en même temps mon prince et mon amour!

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, ARCÈS, GARDES.

SÉSOSTRIS.

EMBRASSEZ-MOI, mon fils. Désormais ma tendresse
Veut de ce nom si doux vous appeler sans cesse.
Ainsi vous triomphez, et vos heureux destins
Ont subjugué la Crète et puni des mutins.
Qu'il est satisfaisant pour mon amour extrême
De voir un défenseur dans un prince que j'aime,
D'entendre chaque jour tout mon peuple à la fois
Applaudir vos vertus et confirmer mon choix!
Votre bras aujourd'hui nous venge l'un et l'autre :
En défendant mon bien vous défendez le vôtre.
Car enfin votre roi ne peut plus se cacher
Que la mort de ce trône est prête à l'arracher.
C'en est fait; j'ai vécu : soixante ans souveraines.
Ces mains vont de l'empire abandonner les rênes,
Et dans ma dernière heure il me sera bien doux
D'avoir pour successeur un héros tel que vous.

ARCÈS.

Seigneur, je n'ai rien fait que ce que j'ai dû faire.
Si, secondé du sort, mon zèle a pu vous plaire;
Si jaloux en tout temps de marcher sur vos pas,
J'ai rencontré la gloire en cherchant le trépas;
Si d'un père égaré j'efface enfin le crime....

SÉSOSTRIS.

N'en parlons plus, mon fils : sa mort fut légitime.
Le perfide Armaïs dans mes embrassements
Égorgea sans pitié ma femme et mes enfants.
J'ai combattu le traître, et ma main sanguinaire
S'est plongée à regret dans le sein de mon frère.
Je l'aimois, et malgré ses lâches attentats,
Je n'ai pu refuser des pleurs à son trépas :
Les bienfaits que sur vous mes mains ont pu répandre
Ont peut-être suffi pour apaiser sa cendre.
Son fils de ses fureurs ne doit point hériter.
Si malgré ses complots j'ai pu vous adopter,
Ce choix vous prouve assez que ma juste colère
N'a jamais confondu le fils avec le père.

ARCÈS.

O mon prince! ô mon père! oui, ce nom vous est dû;
Moins à tous vos bienfaits je me suis attendu,
Et plus ils resteront gravés dans ma mémoire;
C'est à les mériter que je borne ma gloire.
Mais puis-je me flatter que le grand Sésostris
Aux biens dont il me comble, ajoute un nouveau prix?

[illegible]

Oui; je [illegible]
Par [illegible]
Quand [illegible]
L'hér[illegible]
Me [illegible]
Mais je [illegible]
[illegible]

SCÈNE II.

SÉSOSTRIS, ARCÈS, HIDASPE.

HIDASPE.

Du prince des Crétois l'ambassadeur s'avance,
Seigneur, et sans témoin vous demande audience.

ARCÈS.

O ciel!

SÉSOSTRIS.

(*A Hidaspe qui sort.*) (*A Arcès.*)
Qu'il entre...... Et vous, allez offrir aux dieux
De vos premiers exploits le tribut glorieux,
Et revenez ensuite, assuré de me plaire,
De vos nobles travaux recevoir le salaire.
(*Arcès sort, et les gardes se retirent.*)

SCÈNE III.

SÉSOSTRIS, IDAMAS.

IDAMAS.

Seigneur, un roi puissant, et de ses droits jaloux,
Daigne emprunter ma voix pour se plaindre de vous.
Il sait qu'à vous servir la gloire toujours prête,
A cent fois de lauriers couronné votre tête;
Et que dans l'univers, par vos armes domté,
Au rang des plus grands rois Sésostris est compté:
Mais s'il admire en vous un courage intrépide,
Ne croyez pas du moins que, tremblant et timide,
A mendier la paix abaissant sa fierté,
Il puisse s'avilir par un lâche traité.
Vous savez ce qu'il est, et sa valeur peut-être

Devant les murs troyens s'est assez fait connoître;
Mais plaignant en secret cette aveugle chaleur
Qui fit de tant de rois la honte ou le malheur,
Sa vertu, de Minos suivant la trace auguste,
Au nom de conquérant préféra d'être juste;
Et par plus d'un exemple il fut trop bien instruit
Qu'en voulant s'agrandir, souvent on se détruit.
Vous nous avez vaincus. Le sort, qui vous couronne,
Peut un jour nous donner les faveurs qu'il vous donne.
Idoménée, enfin, vous demande aujourd'hui
Quel crime a pu, seigneur, vous armer contre lui.
Si de quelques mutins la révolte indiscrète
Refusa le tribut imposé sur la Crète,
Mon roi vous fait savoir qu'il n'a point prétendu
Affranchir ses sujets du droit qui vous est dû;
Et que, loin d'approuver ces trames criminelles,
Il offre entre vos mains de livrer les rebelles.
Après un tel aveu, c'est à vous de juger
Si vous deviez vous plaindre avant de vous venger.

SÉSOSTRIS.

Je plains Idoménée. Oui, si ce roi si sage
M'avoit instruit plus tôt d'où partoit cet orage,
Il ne m'auroit pas [illegible],
Troubler l'[illegible]
Je n'ai pas cru [illegible]
D'un peuple [illegible]
Cependant mon [illegible]
Est éclairé par [illegible]
Oui, puisqu'[illegible]
A [illegible]
Sa [illegible]
Croyez [illegible]

Plus il est généreux, plus il me force à l'être.
Ces rebelles sujets, je les rends à leur maître:
Ma clémence à lui seul veut les abandonner.
Il peut, tout à son choix, punir ou pardonner.
J'estime ses vertus, son amitié m'est chère.
Dans le fils de Minos je respecte le père;
Et s'il daigne en ce jour souscrire à mes souhaits,
Il ne tiendra qu'à lui de nous donner la paix.

IDAMAS.

Il l'accepte, seigneur, j'ose vous en répondre.
Qu'une vertu si rare a droit de me confondre!
Et des ambassadeurs que l'emploi seroit doux,
S'ils n'avoient à parler qu'à des rois tels que vous!
Ainsi donc à vos yeux bannissant le mystère,
Des secrets de mon maître heureux dépositaire,
Je puis vous informer, sans trahir sa fierté,
Du séduisant espoir dont son cœur s'est flatté.
Seigneur, si pour jamais votre grande âme oublie
Un trouble passager qui vous réconcilie,
Souffrez que de la paix, qui vous rejoint tous deux,
L'hymen auguste et saint resserre encor les nœuds.
Consentez qu'il unisse Arcès avec sa fille.
Sans vous vanter ici l'éclat dont elle brille,
Le sang de Jupiter peut sans orgueil, je crois,
Prétendre à s'allier au sang des plus grands rois.

SÉSOSTRIS.

Je consens qu'à jamais cet heureux hyménée
Enchaîne Sésostris avec Idoménée.
Que ce nœud, dieux puissants, soit un de vos bienfaits!

IDAMAS.

Ainsi vous arrêtez l'hymen avec la paix?

SÉSOSTRIS.

J'en jure par les dieux: recevez ma parole;

Ma foi n'est point un gage inutile et frivole;
Vous pouvez y compter.

IDAMAS.

Comptez aussi, seigneur,
Que mon maître avec joie accepte un tel honneur.
Moi, pour accélérer un hymen si prospère,
Je vais en informer la princesse et son père.

SÉSOSTRIS.

Arcès vient... Sans témoins je vais lui déclarer
Le choix inattendu dont on veut l'honorer.

(Idamas sort.)

SCÈNE IV.

ARCÈS, SÉSOSTRIS.

SÉSOSTRIS.

Cher prince, vos succès ont passé mon attente:
Quels honneurs, quels bienfaits, quelle grâce éclatante,
Peuvent récompenser des exploits si fameux?
Né du sang des héros, vous triomphez comme eux.
L'Égypte vous doit tout: votre heureuse victoire
Assure en même temps son repos et sa gloire.
Mon sceptre pour jamais est par vous affermi,
Et le Crétois domté n'est plus notre ennemi.
Au bonheur de l'Égypte Arcès est nécessaire.
Pour payer vos bienfaits, parlez, que puis-je faire?
Au trône avant ma mort faut-il vous élever?
Ces États que si bien vous savez conserver,
Faut-il que Sésostris avec vous les partage?

ARCÈS.

Je ne désire point un si grand avantage;

Plus il est généreux, plus il me force à l'être.
Ces rebelles sujets, je les rends à leur maître :
Ma clémence à lui seul veut les abandonner.
Il peut, tout à son choix, punir ou pardonner.
J'estime ses vertus, son amitié m'est chère.
Dans le fils de Minos je respecte le père ;
Et s'il daigne en ce jour souscrire à mes souhaits,
Il ne tiendra qu'à lui de nous donner la paix.

IDAMAS.

Il l'accepte, seigneur, j'ose vous en répondre.
Qu'une vertu si rare a droit de me confondre !
Et des ambassadeurs que l'emploi seroit doux,
S'ils n'avoient à parler qu'à des rois tels que vous !
Ainsi donc à vos yeux bannissant le mystère,
Des secrets de mon maître heureux dépositaire,
Je puis vous informer, sans trahir sa fierté,
Du séduisant espoir dont son cœur s'est flatté.
Seigneur, si pour jamais votre grande âme oublie
Un trouble passager qui vous réconcilie,
Souffrez que de la paix, qui vous rejoint tous deux,
L'hymen auguste et saint resserre encor les nœuds.
Consentez qu'il unisse Arcès avec sa fille.
Sans vous vanter ici l'éclat dont elle brille,
Le sang de Jupiter peut sans orgueil, je crois,
Prétendre à s'allier au sang des plus grands rois.

SÉSOSTRIS.

Je consens qu'à jamais cet heureux hyménée
Enchaîne Sésostris avec Idoménée.
Que ce nœud, dieux puissants, soit un de vos bienfaits !

IDAMAS.

Ainsi vous arrêtez l'hymen avec la paix ?

SÉSOSTRIS.

J'en jure par les dieux : recevez ma parole ;

Ma foi n'est point un gage inutile et frivole :
Vous pouvez y compter.

IDAMAS.

Comptez aussi, seigneur,
Que mon maître avec joie accepte un tel honneur.
Moi, pour accélérer un hymen si prospère,
Je vais en informer la princesse et son père.

SÉSOSTRIS.

Arcès vient... Sans témoins je vais lui déclarer
Le choix inattendu dont on veut l'honorer.

(Idamas sort.)

SCÈNE IV.

ARCÈS, SÉSOSTRIS.

SÉSOSTRIS.

Cher prince, vos succès ont passé mon attente :
Quels honneurs, quels bienfaits, quelle grâce éclatante,
Peuvent récompenser des exploits si fameux ?
Né du sang des héros, vous triomphez comme eux.
L'Égypte vous doit tout : votre heureuse victoire
Assure en même temps son repos et sa gloire.
Mon sceptre pour jamais est par vous affermi,
Et le Crétois domté n'est plus notre ennemi.
Au bonheur de l'Égypte Arcès est nécessaire.
Pour payer vos bienfaits, parlez, que puis-je faire ?
Au trône avant ma mort faut-il vous élever ?
Ces États que si bien vous savez conserver,
Faut-il que Sésostris avec vous les partage ?

ARCÈS.

Je ne désire point un si grand avantage ;

Et si pour quelques vœux j'élève au ciel ma voix,
C'est pour vous voir long-temps au trône où je vous vois.
Daignez m'instruire encor : mais puisqu'avec franchise
Votre bonté, seigneur, à parler m'autorise,
Il est un prix qu'Arcès ose attendre de vous ;
Pour moi de vos bienfaits ce sera le plus doux.

SÉSOSTRIS.

N'en doutez point, mon fils, s'il est en ma puissance,
Vous pouvez l'exiger de ma reconnoissance.
Quel est-il ?

ARCÈS.

Ah ! mon cœur ressent tant de bonté.
Seigneur, vous connoissez cette jeune beauté
A qui vous tenez lieu de père et de famille,
Que déja vos bienfaits font nommer votre fille.
Ses grâces, ses vertus, tous ses charmes puissants,
Que vous-même admirez, ont subjugué mes sens.
Orphanis...

SÉSOSTRIS.

Vous l'aimez !... ciel ! que viens-je d'entendre ?

ARCÈS.

Hélas ! de cet amour je n'ai pu me défendre.
Décidez de mon sort : c'est sa main qu'à genoux
Le vainqueur des Crétois ose attendre de vous.

SÉSOSTRIS.

Je ne vous dirai point que du trône éloignée,
Pour régner sur l'Égypte Orphanis n'est point née ;
Mais je vous apprendrai qu'Idamas en ces lieux
Vient d'obtenir la paix : que pour l'asssurer mieux,
Idoménée enfin demande qu'Hirzanie
Par des nœuds éternels avec vous soit unie.

J'ai juré cet hymen, et vous devez juger
Que rien de mes serments ne peut me dégager.

ARCÈS.

Vous avez tout promis, je n'ai rien à vous dire...
Avant qu'à cet hymen Arcès puisse souscrire,
Vous le verrez plutôt... Ah! pardonnez, seigneur,
Aux éclats imprudents d'une trop vive ardeur.
Pardonnez ces transports à la douleur extrême
D'un amant malheureux qui perd tout ce qu'il aime.
Je sais ce que mon cœur doit à tous vos bienfaits;
Votre fils pourroit-il les oublier jamais?
Mais j'adore Orphanis; et le feu qui m'enflamme
Avec la même ardeur brûle aussi dans son âme.
Mon être tout entier est soumis à ses lois.
Je ne veux, je ne puis former un autre choix.
Seigneur, si l'on pouvoit, par une heureuse adresse,
Sans déplaire aux Crétois, seconder ma tendresse?

SÉSOSTRIS.

Je vous l'ai déja dit; j'ai tout promis : un roi,
Quand il fait un serment, ne peut trahir sa foi.

ARCÈS.

Et cependant, seigneur, vous venez de promettre
Que vos désirs aux miens daigneroient se soumettre.

SÉSOSTRIS.

Oui, prince, j'en conviens : vous pouvez contre moi
Alléguer ma promesse et réclamer la loi:
Mais la nécessité veut qu'enfin je préfère
Des serments plus sacrés à ceux qu'on put vous faire.
Soumettez-vous au sort; et quels que soient vos droits,
L'intérêt de l'État est le tyran des rois.

ARCÈS.

Eh ! que redoutez-vous d'un roi qui vous implore ?
J'ai vaincu les Crétois ; je puis les vaincre encore.

SÉSOSTRIS.

La valeur est trompeuse, et le sort peut changer.

ARCÈS.

Je méprise la gloire acquise sans danger.

SÉSOSTRIS.

Ainsi, lorsque la paix peut être votre ouvrage,
Vous allez tout détruire ! Ainsi votre courage
À vos moindres désirs prétend tout immoler,
Et le sang sous vos mains va de nouveau couler !
Ah ! mon fils, connoissez les malheurs de la guerre.
Sous mon joug autrefois j'ai fait gémir la terre ;
Et, du fer inhumain n'écoutant que les droits,
J'ai brisé sans pitié le sceptre de vingt rois.
Ce fut moi qui rangeai sous mon obéissance
Ces vingt mille cités qui forment ma puissance :
J'ai du Gange au Danube étendu mes exploits,
Et le monde en tremblant fut soumis à mes lois ;
Mais que j'ai payé cher cette gloire cruelle !
Que de pleurs, que de sang j'ai fait couler pour elle !
Le repentir m'en reste ; et mon bras aujourd'hui,
Las d'effrayer le monde, en veut être l'appui.
Ah ! loin de vous tromper par des chimères vaines,
Songez au sang des rois qui coule dans vos veines.
Songez que vous devez l'exemple à l'univers,
Que sur vos premiers pas tous les yeux sont ouverts.
L'erreur vit chez le peuple, et nos fautes passées
Sont par la main du temps rarement effacées.
Il faut vous maîtriser ; et, doublement vainqueur,
Ainsi que des Crétois, l'être de votre cœur.

Comme vous, dans les feux d'une ardente jeunesse,
Des folles passions j'ai ressenti l'ivresse;
Mais lorsque le devoir m'ordonnoit d'étouffer
De coupables penchants, j'en ai su triompher.
D'un moment, quand on veut, cet effort est l'ouvrage;
Et je l'attends, mon fils, d'un aussi grand courage.

ARCÈS.

En vous j'honore un père et respecte mon roi;
Mais cet effort, seigneur, est au-dessus de moi.

SÉSOSTRIS.

Si les soins que j'ai pris d'élever ton enfance,
T'ont jamais inspiré quelque reconnoissance,
Sur le bord de ma tombe au moins console-moi.
Ne trahis point l'espoir que j'ai conçu de toi.
Oui, cher prince; oui, mon fils, c'est moi qui t'en conjure,
Ne fais point à ton père une pareille injure.
J'en mourrois de douleur ; ah ! tu ne voudrois pas
Avancer, sans pitié, l'instant de mon trépas.

ARCÈS.

Pour prolonger vos jours, je donnerois ma vie;....
Mais je ne puis souscrire à l'hymen d'Hirzanie.
Quand je domtai pour vous un peuple audacieux,
Mon cœur s'applaudissoit de la faveur des cieux,
Qui, sur mes premiers ans, répandit quelque gloire.
Il faut donc aujourd'hui gémir sur ma victoire;
Et la triste Orphanis, à qui j'en dois l'honneur,
N'aura donc embrassé qu'une ombre de bonheur!
Tous deux nous nous flattions de la douce chimère
De nous nommer bientôt du tendre nom de père.
L'un et l'autre engagés nous unissons ; chaque jour,
Hélas ! par tant de soins mérité votre amour !
Ah ! seigneur, se peut-il que vous soyez inflexible....

SÉSOSTRIS.

Vous le savez, Arcès, je porte un cœur sensible;
Mais j'ai fait un serment, je ne le puis trahir.

ARCÈS.

Je crains de ne pouvoir jamais vous obéir.

SÉSOSTRIS.

J'employai la douceur; mais tant de résistance
A la fin, malgré moi, peut lasser ma constance.
Obéissez.

ARCÈS.

Seigneur, qu'osez-vous exiger?
Dans quels nœuds effrayants voulez-vous m'engager!

SÉSOSTRIS.

Je ne dis plus qu'un mot : je le veux, je l'ordonne.
Acceptez sans délai l'épouse qu'on vous donne;
Et craignez d'irriter, par de nouveaux refus,
Un roi trop indulgent, qui ne vous connoît plus.

SCÈNE V.

ARCÈS, *seul.*

Grands dieux! à ce revers aurois-je dû m'attendre?
Tant de soins, tant de feux, une amitié si tendre....
Malheureuse Orphanis, ah! que vas-tu penser?
Ton amant espéroit te mieux récompenser.
Comment pourrai-je encor soutenir sa présence?
Que lui dire? Fuyons.... Je la vois qui s'avance.

SCÈNE VI.

ARCÈS, ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS, *arrêtant Arcès.*

Consent-il à l'hymen qui fait tout mon bonheur?
Puis-je enfin espérer?... Vous me fuyez, seigneur!

SCÈNE VII.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

O ciel! que cet accueil m'accable et m'épouvante!
Il se tait, il me fuit, et mon âme tremblante....
Que dis-je? moi, trembler! et contre un foible écueil,
Voir périr mon espoir et briser mon orgueil!...
La foudre gronde : eh bien! faisons tête à l'orage :
Opposons au destin le plus ferme courage;
Et sans perdre le temps en frivoles discours,
Volons. Toi, chère Issa, seconde-moi : va, cours;
Informe-toi de tout, et viens tout me redire....
Mais non : à mes projets je veux seule suffire.
Par moi-même il vaut mieux tout entendre, tout voir.
Oui, je veux que toujours soumis à mon pouvoir,
Dans mes pièges lui-même il vienne enfin se rendre.
Pour obtenir le trône osons tout entreprendre;
Et sachons avec art employer tour-à-tour
Les larmes, la fureur, l'artifice et l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARCÈS, *seul.*

Roi superbe, il faut donc qu'au gré de ton caprice,
Mon âme sous tes lois en esclave fléchisse.
Je combats, je triomphe, et tu voudrois pour prix
M'arracher à l'objet dont mon cœur est épris!
Ah! tyran, vante moins ton amitié cruelle.
Je préfère ta haine et je ne veux plus qu'elle.
Oublier Orphanis!... Si jamais ton pouvoir
Prétendoit me contraindre à ne la plus revoir,
Je saurois te montrer que cette main vaillante,
Ainsi que mon pays, sait venger mon amante....
Que dis-je, malheureux! la venger?... et de qui?
D'un roi qui m'a placé sur le trône avec lui;
D'un ami dont la main, secourable et propice,
Veut sous mes pas tremblants fermer le précipice;
Dont le rang que j'occupe est le moindre bienfait;
Que j'appelai mon père.... et qui l'est en effet:
Et pour tant de faveurs, sacrilège et barbare,
Je pourrois!... Ah! plutôt du trouble qui m'égare,
Abjurons à ses pieds la tyrannique erreur.
Soyons sujet soumis et roi de notre cœur.
Oui, je veux en ce jour m'immoler pour te plaire.
Admire bien l'effort que sur moi je vais faire.
Tu soumis, il est vrai, l'univers à ta loi.
En domtant mon amour j'aurai fait plus que toi.

Qu'il est beau, qu'il est grand de se vaincre soi-même !...
Je vais donc renoncer à la beauté que j'aime....
Qui ? moi, ne la plus voir ! l'abandonner ! la fuir !...
Après tant de serments lâchement la trahir !
Non, l'effort est trop grand et j'en suis incapable.
Moi, d'une trahison je deviendrois coupable !
Pardonne, cher objet de mon cœur enflammé ;
Ah ! pardonne.... jamais tu ne fus plus aimé.
Oui, toujours en tyran tu règnes sur mon âme.
Chaque instant, chaque obstacle irrite encor ma flamme.
Sans mon amour, sans toi je ne puis respirer....
Eh bien ! c'est pour cela qu'il faut m'en séparer.
Le foible honneur de vaincre un penchant ordinaire,
N'est que d'un sage obscur l'héroïsme vulgaire ;
Mais fuir avec effort un objet adoré,
Mais étouffer un feu dont on est dévoré,
Mais arracher le trait qui flatte et qui déchire,
Voilà l'heureux triomphe où mon orgueil aspire !
Voilà l'honneur d'un prince, et voilà mon devoir !
C'en est fait : commençons à ne la plus revoir.
Je le dois ; je le veux.... Que vois-je ? ô dieux ! c'est elle.

SCÈNE II.

ORPHANIS, ARCÈS, ISSA.

ORPHANIS.

On dit, et ce rapport me semble assez fidèle,
Que le fier Sésostris, désapprouvant vos feux,
Vous réserve, seigneur, à de plus nobles nœuds ;
Que ma présence ici lui devient importune.
Je ne sais point lutter contre mon infortune.

Le sort, qui me poursuit, m'apprit à tout souffrir.
Non, seigneur, je n'ai point de sceptre à vous offrir,
Mon front n'est point orné d'un brillant diadème.
Hélas! mon foible cœur a cru, d'après vous-même,
Qu'il suffisoit d'aimer pour mériter vos feux.
Il est vrai que vos soins nobles et généreux
Ont daigné quelquefois rechercher ma misère.
Vous changez.... je n'ai point de reproche à vous faire.
Vous ne m'entendrez point, dans ces tristes moments,
Alléguer contre vous ma flamme et vos serments.
Vous me quittez : du moins, prince, laissez-moi croire
Que l'amour a long-temps disputé la victoire,
Que lorsqu'un si grand cœur peut manquer à sa foi,
Il ne fait qu'obéir aux volontés du roi.
Mais, seigneur, si jamais Orphanis vous fut chère,
Pour unique faveur, qui sera la dernière,
Souffrez que, loin de vous, j'aille au fond des déserts,
Pleurer ma destinée et le bien que je perds.

ARCÈS.

Oui, j'espérois en vous voir un jour mon épouse.
Hélas! tout m'en flattoit : la fortune jalouse,
Opposant à mes vœux je ne sais quel devoir,
D'un bien si séduisant veut me ravir l'espoir.
Je sens trop qu'à ce coup je ne pourrai survivre;
Que cet arrêt du sort....

ORPHANIS, *avec fierté.*

Seigneur, il faut le suivre.

ARCÈS.

Ah! loin de m'imputer le sujet de vos pleurs,
Orphanis, apprenez l'excès de nos malheurs:
Sésostris, ébloui d'un intérêt frivole,
Sans consulter mon cœur, a donné sa parole.

ORPHANIS.

Sans doute à ce traité vous vous êtes soumis,
Et vous avez juré....

ARCÈS, *troublé.*

Moi, je n'ai rien promis.
Il est vrai que le roi, s'il faut ne vous rien taire,
Attend de ma vertu l'effort le plus austère;
Que je crains son courroux... et qu'au fond de mon cœur
Plus fort que ma raison l'amour seul est vainqueur.

ORPHANIS, *avec tendresse.*

Il faut donc m'oublier.

ARCÈS.

Vous oublier, madame!
Ah! quel trait déchirant lancez-vous dans mon âme!
Vous oublier! le roi peut bien nous séparer;
Mais le destin d'Arcès est de vous adorer:
Si le ciel eût daigné nous unir l'un à l'autre,
Je le sens, mon bonheur eût dépendu du vôtre.
Ah! pouvez-vous cesser de m'être chère?

ORPHANIS.

Et moi,
Je reprends ma parole et vous rends votre foi.
Il ne faut point ici, versant d'indignes larmes,
D'un bonheur, qui n'est plus, envisager les charmes.
(*Avec ironie.*)
De la fille d'un roi soyez l'heureux époux,
Et ne trahissez point ce qu'on attend de vous.

ARCÈS.

Quoi! de votre âme ainsi souveraine maîtresse,
Vous pourriez...

ORPHANIS.

Moi, je dois, étouffant ma tendresse,

Prendre exemple de vous, ne pouvant le donner.
Le roi vous le commande, il faut m'abandonner.
Oui, c'en est fait : cédons au sort qui nous sépare.

ARCÈS, *avec dépit.*

Eh bien! puisque c'est vous qui l'ordonnez, barbare,
Je vais vous obéir, m'arracher de vos bras,
Et vous forcer peut-être à pleurer mon trépas.

(Arcès sort.)

SCÈNE III.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Vous m'étonnez, madame; eh! qu'espérez-vous faire?
A vous-même soudain qui vous rend si contraire?
Vous aspirez au trône, et, si j'en juge bien,
Pour vous en écarter vous ne négligez rien.

ORPHANIS.

Va, le prince m'adore; et je n'ai rien à craindre.
C'est en lui résistant qu'on lui fait tout enfreindre.
Tu le verras, pressé par un fier ascendant,
Revenir à mes pieds plus tendre et plus ardent.
Je veux, poussant plus loin la feinte et l'artifice,
Paroître aux yeux du roi faire un grand sacrifice.
Je veux... Mais le voici.

SCÈNE IV.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

Je vous cherchois, seigneur.
Souffrez que, découvrant les replis de mon cœur,
Sans crainte devant vous je rompe un long silence.
Je dois tout à vos soins, et ma reconnoissance
Va confesser mon crime et ne rien déguiser.
Qu'une amante est crédule et prompte à s'abuser!
Oui, seigneur, malgré moi j'aime Arcès, je l'adore.
Que dis-je? c'étoit peu : j'osai prétendre encore
Que l'hymen nous unît et confondît nos rangs.
Cet espoir fit long-temps mon bonheur; mais j'apprends
Qu'un monarque fameux le demande pour gendre:
Il m'a donné son cœur, et je viens le lui rendre.
Pour prix de vos bienfaits vous ne me verrez pas
Exciter la discorde au sein de vos États.
Quoi qu'il m'en coûte enfin, quand mon amour vous blesse,
C'est à moi d'immoler mon cœur et ma foiblesse.
Ainsi, demain, seigneur, l'astre naissant du jour
Me verra pour jamais fuir le prince et la cour.

SÉSOSTRIS.

Aux nobles sentiments que vous faites paroître,
J'ouvre les yeux, madame, et j'apprends à connoître
Quel hommage on doit rendre au sang dont vous sortez.
Vous dédaignez le trône et vous le méritez.
Le prince vous chérit; que ne puis-je, madame,
Couronner à la fois vos vertus et sa flamme?
Mais vous savez qu'un prince est soumis à la loi
De ne donner sa main qu'à la fille d'un roi.

Vous en avez le cœur sans en avoir le titre.
Je vous plains : cependant je vous laisse l'arbitre
De choisir pour séjour Memphis ou ce palais,
Et vous pouvez partout compter sur mes bienfaits.

SCÈNE V.

ARCÈS, SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA.

ARCÈS, *dans le fond du théâtre.*
Non, mon cœur un instant ne peut s'éloigner d'elle.

SÉSOSTRIS, *apercevant Arcès.*
Venez, prince ; approchez : voici votre modèle.
Orphanis, de l'amour méprisant le pouvoir,
Se dispose à partir et renonce à vous voir.
Cédez à votre tour ; imitez son courage.
(*A Orphanis.*)
Madame, il faut encore achever votre ouvrage.
Montrez-lui qu'il se doit plus à l'État qu'à lui ;
Qu'il apprenne à se vaincre, et qu'il sache aujourd'hui
Que, si l'on veut sur soi remporter la victoire,
Ce n'est pas sans effort qu'on triomphe avec gloire ;
Et moi je vais presser un hymen dont l'éclat
Doit rejaillir sur lui, sur vous et sur l'État.

SCÈNE VI.

ARCÈS, ORPHANIS, ISSA.

ARCÈS.
J'AI peine à concevoir ce que je viens d'entendre.
Quoi ! dans le même instant où l'amour le plus tendre
Pour jamais à vos pieds vous rapporte ma foi,
J'apprends que vous brûlez de vivre loin de moi.

Ah ! de grâce, madame, au moins daignez m'instruire
Si vous avez pensé ce que l'on vous fait dire.

ORPHANIS.

Il n'est que trop certain : je pars ; et mon devoir,
Pour la dernière fois, me permet de vous voir.

ARCÈS.

Je demeure interdit, et mon âme étonnée
N'espéroit pas vous voir si bien déterminée.
Après le sort affreux dont j'éprouve les coups,
Il ne me restoit plus qu'à l'apprendre de vous.
Trouverai-je partout la même résistance ?
Quoi ! vous qui devriez soutenir ma constance,
C'est vous qui vous plaisez à me persécuter !

ORPHANIS.

Ne m'avez-vous pas dit qu'il falloit nous quitter ?

ARCÈS.

Falloit-il sans combattre au même instant vous rendre ?
Avec nos ennemis falloit-il vous entendre ?
Ah ! jamais, non, jamais, vous ne sûtes aimer.

ORPHANIS.

Qu'ai-je fait ? j'obéis ; pouvez-vous m'en blâmer ?

ARCÈS.

Si je vous étois cher, auriez-vous pu, cruelle,
Presser l'instant suivi d'une absence éternelle ?
Hélas ! si vous saviez quel ascendant vainqueur,
Quel empire l'amour vous donne sur mon cœur,
Ce qu'il m'en a coûté de tourments et de larmes,
Pour m'être un seul instant séparé de vos charmes,
Pourriez-vous me payer d'un si foible retour ?
Quand je brûlois pour vous du plus ardent amour,
J'espérois vous trouver un cœur moins inflexible.

J'avois tant de plaisir à vous croire sensible !
Pourquoi me détromper ?

ORPHANIS.

Hélas ! pensez-vous bien
Que, s'il faut nous quitter, il ne m'en coûte rien ?
Croyez-vous que souvent, dévorant ses alarmes,
Orphanis en secret n'ait point versé de larmes ?
Quand j'ose envisager cet instant douloureux
Qui doit, sans nul espoir, nous séparer tous deux,
Mon cœur, en condamnant ma démarche indiscrète,
Revole tout entier vers le bien qu'il regrette.
Mais nous devons songer que le destin cruel
Vient de mettre à nos feux un obstacle éternel.
Pour la dernière fois revoyez votre amante.

ARCÈS.

Non, ne vous flattez pas que jamais j'y consente.
L'univers conjuré ne peut m'intimider.
Je ne veux que vous seule, et pour vous posséder
Je n'épargnerai rien : l'État, le roi lui-même,
Je pourrai tout braver, et c'est ainsi que j'aime.

ORPHANIS, *avec tendresse.*

Cher prince !

ARCÈS.

M'aimez-vous ?

ORPHANIS.

Si je vous aime !

ARCÈS.

Eh bien !
Dans mes justes transports je n'écoute plus rien.
Dussé-je m'attirer tout le courroux céleste,
En dussé-je périr, un seul moyen me reste,

Et je cours le tenter. Je vais trouver le roi.
Faire à ses pieds valoir mon service et la loi,
Supplier, conjurer, presser, demander grâce;
Aux larmes, s'il le faut, abaisser mon audace;
Lui peindre mes transports, mes feux, mon désespoir;
Enfin épuiser tout ce qui peut émouvoir.

ORPHANIS.

Mais s'il résiste encor?

ARCÈS.

Si, toujours inflexible,
Il oppose à mes feux un obstacle invincible:
Alors, n'écoutant plus qu'une farouche ardeur,
J'irai, bravant le roi, bravant l'ambassadeur,
J'irai leur déclarer que, prêt à tout enfreindre,
Je déteste l'hymen où l'on veut me contraindre;
Que, loin de me ranger sous ces injustes lois,
Par le fer et le sang je défendrai mes droits.

SCÈNE VII.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

Tu vois comme à mon gré je sais avec souplesse
Enflammer son audace et flatter sa foiblesse.
Si j'en crois ses transports, je puis compter sur lui;
Et mon sort, chère Issa, se décide aujourd'hui.

ISSA.

Ah! vous devez trembler, si j'en crois l'apparence.

ORPHANIS.

Plus l'instant est terrible et plus j'ai d'espérance.

ISSA.

Craignez de rencontrer des obstacles nouveaux,
Et de perdre à jamais le fruit de vos travaux.

ORPHANIS.

Je vois tous les dangers qui marchent à ma suite.
Sans doute dans l'état où les dieux m'ont réduite,
Aux coups les plus affreux je dois me préparer;
Mais en les prévoyant je saurai les parer.
Sésostris me priva d'un époux et d'un père;
Sans lui, sans le cruel je serois encor mère.
Il a fait mes malheurs, il ose m'outrager,
Et je le souffrirois!.. Non, je veux m'en venger.
Je médite un dessein qui pourra te surprendre.

ISSA.

Quel temps choisissez-vous pour oser l'entreprendre?

ORPHANIS.

Il suffit. Si le roi persiste à m'accabler,
Tu verras avant peu qui de nous doit trembler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ORPHANIS, *seule.*

Ou vais-je ? que résoudre ? et quel trouble m'agite ?
Déja vers son déclin le jour se précipite ;
Demain je dois partir ; et mon cœur incertain,
Quand je devrois tout faire, attend tout du destin.
Allons : c'est maintenant qu'il faut braver l'orage :
Tant d'obstacles ne font qu'irriter mon courage.
L'homme intrépide et ferme en ses vastes desseins
Tient toujours, quand il veut, sa fortune en ses mains,
Et des évènements il sait se rendre maître.
Le foible les attend ; un grand cœur les fait naître.
Le roi va me poursuivre, il le faut prévenir,
Et le forcer enfin lui-même à me punir.

SCÈNE II.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Vous l'emportez, madame ; oui, les dieux plus propices
Vont resserrer des nœuds formés sous leurs auspices.
Arcès a vu le roi : plein d'espoir et content,
Ce prince du palais sortoit au même instant ;
Tout exprimoit sa joie ; et j'ai sur son visage
Lu d'un bonheur certain l'infaillible présage.

Pour vous entretenir il sembloit vous chercher.
Son cœur impatient brûloit de s'épancher.
Il vouloit me parler : il alloit tout m'apprendre,
Lorsque l'ambassadeur est venu le surprendre.
Mais, si j'ai bien jugé, vos tourments vont finir ;
Sésostris, en un mot, consent à vous unir.

ORPHANIS.

Peux-tu le croire, Issa ? Va, je suis moins crédule.
Le roi refuse tout, ou le roi dissimule.
Ah ! je connois trop bien Sésostris et la cour.

ISSA.

Et pourquoi maintenant craindre un fâcheux retour ?
Pourquoi désespérer quand tout vous favorise,
Quand le roi....

ORPHANIS.

Chère Issa, que veux-tu que je dise ?
Mon âme impatiente est lasse de se voir
Le jouet éternel d'un chimérique espoir.
Réduite à perdre tout ou bien à tout enfreindre,
Orphanis désormais ne peut plus se contraindre.
J'ai su gagner du temps, et, pour en profiter,
Je vais auprès d'Arcès tout faire, tout tenter,
Le forcer à l'éclat, et, s'il faut te le dire,
Me plonger dans l'abîme afin qu'il m'en retire.
Je sens que mon courage est capable de tout.
Qui suit bien un projet en vient toujours à bout.
La route que je tiens est terrible, mais sûre :
C'est sur les coups du sort qu'un grand cœur se mesure.
Si, servant mes projets et découvrant mes feux,
Sésostris osoit prendre un parti rigoureux,
Avertis-en le prince, et fais-lui bien comprendre
Que l'amour seul pour lui me fait tout entreprendre.

Exagère-lui bien les dangers que je cours;
Enfin, dis-lui qu'il est mon unique recours.
On vient; c'est Sésostris!... ciel! que vient-il me dire?

SCÈNE III.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA, GARDES.

SÉSOSTRIS

(Aux gardes.)

Demeurez, Orphanis; et vous, qu'on se retire.

SCÈNE IV.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA.

SÉSOSTRIS.

Madame, approchez-vous, et daignez m'écouter.
Sur un point important je viens vous consulter.
Peut-être il vous souvient qu'en ces lieux étrangère,
Vous trouvâtes en moi moins un maître qu'un père.
Je réparai vos maux autant qu'il fut en moi;
Je ne m'en repens pas; c'est le devoir d'un roi.
Mais on dit qu'à mes yeux habile à vous contraindre,
Vous nourrissez un feu que vous feignez d'éteindre;
Qu'affectant sur votre âme un pouvoir éclatant,
Vous pensez me cacher le piège qui m'attend,
Et que, sans respecter l'autorité suprême,
Un jour vous prétendez....

ORPHANIS.

Moi, seigneur?

SÉSOSTRIS.

Oui, vous-même.
Vous vous flattez, dit-on, que, bravant mon courroux,
Arcès aux yeux de Thèbe ose s'unir à vous.

ORPHANIS.

Comme mon bienfaiteur, seigneur, je vous révère;
Mais je mérite peu ce reproche sévère.
Demain je fuis le prince, et le ciel m'est témoin
Que mon respect pour vous ne peut aller plus loin.
Je vous laisse ignorer, seigneur, ce qu'il m'en coûte.

SÉSOSTRIS.

Vous répondez trop tôt. On dit plus : on ajoute
Que dans le fond du cœur vous osez aspirer
Au rang qu'après ma mort Arcès doit espérer;
Qu'en lui vous recherchez moins son cœur que l'empire;
Qu'enfin ce n'est qu'au trône où votre orgueil aspire.
Répondez maintenant, et tâchez d'éclaircir
Les bruits injurieux dont on veut vous noircir.

ORPHANIS.

Des efforts des méchants je ne suis point surprise;
Mais qu'un roi tel que vous, seigneur, les autorise;
Qu'un prince inaccessible aux brigues des flatteurs,
Ait pu prêter l'oreille à mes accusateurs;
Que par de tels soupçons il se laisse surprendre,
Non, c'est ce que jamais je ne pourrai comprendre.
Il me reste un témoin que je n'ose nommer;
De mes crimes, seigneur, il peut vous informer.

SÉSOSTRIS.

On me trompe, sans doute, et j'ai trop peine à croire
Que vous payez mes soins d'une fourbe aussi noire.
Ces bruits sont peu fondés; mais pour les démentir,
Madame, au même instant, sôyez prête à partir.

ORPHANIS.

Dans l'instant!

SÉSOSTRIS.

Oui, sur l'heure.

ORPHANIS.

(*A part.*)

O ciel! je suis perdue,

(*A Sésostris.*)

De cet ordre pressant je reste confondue.

SÉSOSTRIS.

Eh quoi! vous résistez : j'entrevois vos raisons.
Vos refus pourroient bien confirmer mes soupçons.
Obéissez.

ORPHANIS.

Eh bien! frappez votre victime;
Il faut donc à vos pieds vous confesser mon crime.
Voyez tout ce qu'en moi vous avez à punir.
Mon cœur vous a promis plus qu'il n'a pu tenir.
Hélas! je me flattois de maîtriser mon âme.
J'ai pressé même Arcès de vaincre aussi sa flamme,
Mais pour nous séparer rassemblés en ce lieu,
Nous n'avons pu nous dire un éternel adieu.
Aisément, pour jamais, quitte-t-on ce qu'on aime?
Ah! loin de vous tromper, je me trompois moi-même.

SÉSOSTRIS.

Quoi qu'il en soit, partez et ne m'opposez rien.
L'absence pour vous vaincre est le plus sûr moyen.

ORPHANIS.

Convenez-en, seigneur, quelqu'effort que je fasse,
A vos yeux prévenus rien ne peut trouver grâce.
Votre injuste rigueur me soupçonnant toujours,
Même avant de m'entendre, avoit proscrit mes jours.
Vous m'avez, il est vrai, souvent servi de père;
Mais s'il faut avec vous m'expliquer sans mystère,
Seigneur, j'avois un père, un époux et deux fils;
Si je les ai perdus, qui me les a ravis?

Vous le savez trop bien ; hélas ! ce sont vos armes
Qui, dans Tyr embrasée, ont fait couler mes larmes.
J'ai cru que, sans orgueil, je pouvois espérer
Que qui fit mes malheurs voudroit les réparer ;
Qu'enfin c'étoit à vous, auteur de ma misère,
De rendre à mes regrets mon époux et mon père.

SÉSOSTRIS.

Que prétendez-vous donc ? vous, régner en ces lieux !
Vous, épouser le prince ! ah ! connoissez-vous mieux.
Songez quel est Arcès, et songez qui vous êtes.

ORPHANIS.

Veuve d'un étranger fameux par cent conquêtes,
Certes, je n'ai pas cru qu'un fils de souverain,
Qu'un roi même rougît de me donner la main,
Ni qu'un jour avec moi partageant la couronne,
Arcès pût avilir la majesté du trône.

SÉSOSTRIS.

Je n'en saurois douter, on m'a trop bien instruit,
Et votre seul orgueil confirme assez ce bruit.
Ingrate ! c'est donc vous de qui le front timide,
Sous des traits imposants, cache un cœur si perfide !
Vous qui ne respirez que par mes seuls bienfaits,
C'est vous qui dans ces lieux osez troubler la paix ;
C'est vous qui, nourrissant un amour qui m'outrage,
Osez à la révolte enhardir le courage ;
Qui, par de faux dehors éblouissant mes yeux,
N'affectez la vertu que pour me tromper mieux.
Mais je vous punirai d'un si lâche artifice,
L'exil que j'ai prescrit n'est qu'un foible supplice.
Un plus grand châtiment est réservé pour vous,
Et vous allez sur l'heure éprouver mon courroux.

Enfin de mes bontés pour vous voici le terme:
Gardes, que dans la tour à l'instant on l'enferme.

(Issa sort par le côté où doit entrer Arcès.)

ORPHANIS.

(A part.) *(A Sésostris.)*

Je triomphe.... Un soupçon fait tous mes attentats;
Mais avant que le jour renaisse en ces États,
Vous pourrez me connoître et me rendre justice.

SÉSOSTRIS.

(Aux gardes.)

Ce que j'ordonne est juste. Allez, qu'on m'obéisse.

(On emmène Orphanis.)

SCÈNE V.

SÉSOSTRIS, *seul.*

Suis-je encor Sésostris? moi qui sus autrefois
Soumettre à mes États les peuples et les rois,
Dont l'univers vantoit la valeur intrépide,
J'étois donc le jouet d'une femme perfide!
Si par sa vertu feinte elle a su me tromper,
A ses pièges mon fils devoit-il échapper?
A-t-il pu s'en défendre? Avec quel artifice
La cruelle infectoit ce cœur simple et novice!
Mais on vient. C'est lui-même.

SCÈNE VI.

ARCÈS, SÉSOSTRIS.

SÉSOSTRIS.

Ah! prince, où courez-vous?
Et qui peut dans vos yeux allumer ce courroux?

ARCÈS.

Quoi! seigneur, Orphanis vient de m'être ravie!
Votre fureur n'a plus qu'à m'arracher la vie.
Que lui reprochez-vous? Eh! qui peut en un jour
La noircir à vos yeux et changer votre amour?
Vous l'admiriez vous-même : eh quoi! n'est-ce pas elle
Que vous m'avez tantôt offerte pour modèle?
Qu'a-t-elle fait depuis pour mériter des fers?

SÉSOSTRIS.

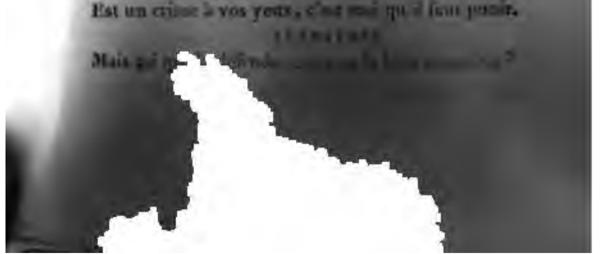
Mes yeux étoient fermés : mes yeux se sont ouverts.
Plût aux dieux que les tiens pussent s'ouvrir de même!
Ai-je pu sans courroux voir son audace extrême?
La perfide déja, prompte à se démentir,
Après l'avoir promis, refuse de partir.

ARCÈS.

De grâce, à sa vertu rendez plus de justice.
De mes égarements elle n'est point complice;
Et si tantôt, seigneur, j'eusse exaucé ses vœux,
L'absence, sans retour, nous séparoit tous deux:
Sa fuite pour jamais m'eût privé de ses charmes.
C'est moi dont la douleur, la prière et les larmes
Ont arrêté ses pas; et si la retenir
Est un crime à vos yeux, c'est moi qu'il faut punir.

[illegible]

Mais qui [illegible]



Mes yeux moins prévenus, ou trop justes peut-être,
Ont, à travers son voile et sa fausse candeur,
De ses desseins secrets percé la profondeur.
J'ai vu que, par l'amour cherchant à te séduire,
Elle n'en veut qu'au trône où tu peux la conduire.

ARCÈS.

Orphanis trahiroit un cœur tel que le mien!....
Mais ce n'est pas à moi de soupçonner le sien....
Hélas! ayez pitié des tourments que j'endure.
Pouvez-vous à la gloire immoler la nature?
Vous savez si jamais j'ai trahi mon devoir.
Ne m'abandonnez pas à tout mon désespoir.
En vous aimant tous deux je trouve tant de charmes!
Mon père, serez-vous insensible à mes larmes?
Vous vous attendrissez.... je tombe à vos genoux.
Rendez-moi ce que j'aime.

SÉSOSTRIS.

Ah! prince, levez-vous.
Ingrat, tu sais pour toi combien mon cœur est tendre;
Mais par tes pleurs enfin ne crois plus me surprendre.
Le bonheur de mon peuple est préférable au tien.
Le sort en est jeté : je n'écoute plus rien.
Je tiens entre mes mains l'objet de ta tendresse.
Je puis tout : cependant, si son sort t'intéresse,
Si tu lui veux enfin rendre la liberté,
Épouse la princesse et consens au traité.

ARCÈS.

Je vous l'ai déja dit et dois vous le redire,
Jamais à cet hymen ma main ne peut souscrire.
Moi? vaincre mes feux! en dussé-je expirer,

SÉSOSTRIS.

De votre part j'avois lieu d'espérer
Un peu plus de respect et plus d'obéissance.

ARCÈS.

Et j'attendois de vous plus de reconnoissance.
Oui, seigneur, quelque loi qu'on daigne m'imposer,
Ce cœur est tout mon bien, et j'en veux disposer.
En un mot, rendez-moi la beauté qui m'est chère :
Rendez-la moi, seigneur, ou....

SÉSOSTRIS.

Tremble, téméraire!
Tes pleurs et ton courroux sont pour moi superflus.
Je te le jure enfin : tu ne la verras plus.

ARCÈS.

Je ne la verrai plus ! De quel droit, à quel titre
De ses jours et des miens vous rendez-vous l'arbitre ?
Dès l'instant que mon bras domta vos ennemis,
Au pouvoir de la loi n'êtes-vous pas soumis ?
On ne m'abuse point par un espoir frivole ;
Vous m'avez tout promis, et vous tiendrez parole.

SÉSOSTRIS.

Qu'entends-je? un imprudent brave ainsi mon pouvoir ?
Vante moins ta valeur, et suis mieux ton devoir.
Qu'as-tu [illegible], enfin, que [illegible]
D'un fils [illegible] ?

[illegible]

La loi [illegible]

Celui [illegible]

Mais [illegible]
Dé[illegible]

Si, n'ayant pu le vaincre, on s'y veut opposer,
Craignez tout d'un amant qu'on force à tout oser.
Hélas ! vous m'étiez cher ; mais votre injuste haine
Va briser entre nous le seul nœud qui m'enchaîne.

SÉSOSTRIS.

Lâche, fais éclater tes coupables transports.
Non, tu ne démens point le monstre dont tu sors.
Traître, il ne manque plus à tant de perfidies,
Que d'oser sur mes jours porter tes mains hardies.
Crois-tu par tes fureurs m'inspirer de l'effroi ?
Va ; je te crains trop peu pour m'assurer de toi.
Mais je veux bien encor, modérant ma colère,
Par pitié te donner un avis salutaire.
S'il t'échappe un seul mot, un seul geste douteux,
Je puis du même coup vous immoler tous deux.

ARCÈS.

L'immoler ! Si jamais.... Ah ! j'en frémis de rage,
À quelle extrémité portez-vous mon courage ?
Mais sachez qu'Orphanis, seigneur, est tout mon bien,
Que, s'il ne m'est rendu, je ne connois plus rien.

(*Arcès sort.*)

SCÈNE VII.

SÉSOSTRIS, *seul.*

[illegible] dieux ! jamais si loin poussa-t-on l'insolence ?
[illegible] Vengeons-nous... Quoi ! cette main balance ?
[illegible] long-temps peut retenir mon bras ?
[illegible] ?... Perfide, tu mourras.
[illegible] transport si funeste.
[illegible] foible reste,

M'ôter le seul appui de mes jours languissants?
Qu'a-t-il fait? Sans l'amour qui subjugue ses sens,
L'aurois-je jamais vu lever un front rebelle?
Par combien de respects m'a-t-il marqué son zèle!
O toi dont j'ai souvent admiré la vertu,
Toi que j'aime, ô mon fils! à quoi me réduis-tu?
Pressé de tous côtés, quel parti dois-je prendre?
Je ne puis le punir, et je ne puis me rendre.
Hélas! j'ai vu l'instant où, prêt à lui céder,
Ma foiblesse tantôt alloit tout accorder.
O mon fils! quels tourments tu causes à ton père!...
Mais de cette pitié que faut-il que j'espère?
Idoménée attend l'effet de mes serments;
Irai-je m'exposer à ses ressentiments,
De mes tristes États hâter la décadence?
Que faire? Du conseil implorons la prudence.
Qu'il juge, qu'il décide, et qu'il accorde en moi
La tendresse du père et la gloire du roi.

ACTE CINQUIÈME.

(Ici le jour diminue insensiblement.)

SCÈNE I.

ARCÈS, ORPHANIS, GARDES.

ARCÈS, *tenant Orphanis d'une main, et son sabre de l'autre.*

(Les amis d'Arcès font un mouvement, et les gardes de Sésostris, après un léger combat, reculent dans la coulisse.)

(Aux gardes.)

N'AVANCEZ pas, cruels, ou tremblez de paroître;
Reconnoissez en moi le sang de votre maître.
Et vous, braves amis, ne vous éloignez pas;
J'aurai peut-être encor besoin de votre bras:

(A Orphanis.)

[illegible]llez... D'indignes fers vous êtes délivrée.
[illegible] revois, madame, et mon âme enivrée,
[illegible]t vos liens, ne connoît d'autre espoir,
[illegible] autre bien que celui de vous voir.
[illegible] temps suspendre cet orage,
[illegible] achever mon ouvrage,
[illegible]*té.)*
[illegible] Orphanis, vous pleurez?

ARCÈS.

Expliquez-vous : vous me désespérez.
Est-il encor des maux où je doive m'attendre ?

ORPHANIS.

Prince, il n'est plus pour nous de bonheur à prétendre.

ARCÈS.

Ah ! de grâce, parlez.

ORPHANIS.

L'amour ingénieux
Sur vos seuls intérêts m'a fait ouvrir les yeux.
Tremblez.

ARCÈS.

De quel péril êtes-vous informée ?

ORPHANIS.

Des menaces du roi justement alarmée,
Du fond de ma prison j'ai su veiller sur lui.
Je sais l'affreux destin qu'il nous garde aujourd'hui.

ARCÈS.

Eh ! qu'avons-nous à craindre ?

ORPHANIS.

Une mort assurée ;
Par lui dans le conseil notre [illegible] est jurée.

ARC[illegible]

Vous [illegible]

ARCÈS.

Aux projets du tyran je prétends vous soustraire:
Venez, et sur mes pas cherchez en d'autres lieux
Un asile assuré qui vous cache à ses yeux.

ORPHANIS.

Moi, seigneur, moi que j'aille, amante criminelle,
Vous dérober au rang où le sort vous appelle!
Que je prive l'État de son plus ferme appui!

ARCÈS.

Hélas! si mon amour doit vous perdre aujourd'hui,
Que m'importe la vie, et le trône et l'empire!
Vous voir, vous posséder, c'est le bien où j'aspire.
Vous êtes tout pour moi. Malgré le sort jaloux,
Je mourrai votre amant ou vivrai votre époux.
Plus on fait contre vous éclater de colère,
Et plus dans ces instants vous me devenez chère.

ORPHANIS.

Qu'un intérêt si tendre alarme mon amour!
C'est pour vous que je crains Sésostris en ce jour.
Je mourrois sans regret si sa cruelle envie
Se bornoit à trancher ma déplorable vie;
Mais rien ne peut sur vous rassurer mes esprits;
Il a perdu le père, il va perdre le fils.

ARCÈS.

Généreuse Orphanis, quoi! parmi tant d'alarmes,
C'est pour moi, pour moi seul que vous versez des larmes!

ORPHANIS.

[illegible] que j'aime encor? hélas! prince, sans vous
[illegible] fidèle aux cendres d'un époux,
[illegible] ux où l'amour nous expose;
[illegible] de son cœur ou dispose!

Que n'[illegible]-je pu toujours dans le sein de la paix
Coul[illegible]s jours heureux que le ciel m'avoit faits!

ARCÈS.

[illegible] tendre amour a pu toucher votre âme,
[illegible]entez-vous donc d'avoir payé ma flamme?

ORPHANIS.

[illegible]ne re[illegible]rette rien : mais quel est notre sort?
[illegible] nous reste plus d'autre espoir que la mort.
[illegible] bonheur dont la riante image
[illegible]s soutenoit mon courage!
[illegible]irs, cet avenir heureux
[illegible] jour récompenser nos feux!
Hélas! tout est détruit.

ARCÈS.

Je saurai tout vous rendre.

ORPHANIS.

Vous vous flattez en vain. Que peut-on entreprendre?
Aux projets du tyran ici tout est livré.
Ce palais est partout de gardes entouré.

ARCÈS.

Eh bien! qu'en ces moments ta prudence m'éclaire!
Pour assurer tes jours, parle : que faut-il faire?
Décide-toi; commande, et je cours obéir.

ORPHANIS.

Ne me consulte point. Ah! laisse-moi te fuir.

ARCÈS.

Eh quoi! chère Orphanis, ta pitié m'abandonne?

ORPHANIS.

Quels conseils attends-tu que ma raison te donne?
Ah! si tu connoissois l'excès de mon amour!
Que ne ferois-je pas pour te sauver le jour!

Pour te prouver ma foi, pour conserver la tienne.
Il n'est point, je le sens, de nœud qui me retienne.

ARCÈS.

Eh! crois-tu donc mes feux moins ardents que les tiens?
Je puis, ainsi que toi, tenter tous les moyens,
Braver tous les dangers; enfin, pour te défendre,
Il n'est rien qu'en ce jour je ne puisse entreprendre.

ORPHANIS.

Peut-être en ces moments il jure mon trépas;
Peut-être il vient ici m'arracher de tes bras;
Peut-être sa fureur implacable et sanglante
Aux plus affreux tourments va livrer ton amante.

ARCÈS.

Eh! prends-tu donc plaisir à redoubler mes maux?
Que me dis-tu? qui, moi, sous le fer des bourreaux
Je verrois expirer!... Dieux! cette horrible image
Aux excès les plus grands peut porter mon courage.

ORPHANIS.

Que dites-vous? ô ciel! le trouble où je vous voi,
Vos fureurs, nos dangers, tout me glace d'effroi.
Il est d'affreux moments où la vertu s'oublie.
Ne vous attendez pas que je le justifie.
Il en veut à nos jours, il vous ravit ma foi;
Mais de ses cruautés ne punissez que moi.
On a vu des amants, dans l'accès qui vous presse,
Immoler leur tyran pour venger leur maîtresse.
Leur exemple...

ARCÈS.

Qui, moi?

ORPHANIS.

J'en frémis.

ARCÈS.

Quelle horreur!

Quelle affreuse clarté jettes-tu dans mon cœur!

ORPHANIS.

Je m'égare moi-même, et ma raison tremblante
D'un reproche éternel doit sauver ton amante.
Que vais-je devenir? Je n'ai donc aujourd'hui
Que la mort pour espoir, ou ton bras pour appui!

ARCÈS.

Je ne sais que résoudre. Extrémité cruelle!
Prêt à me décider, mon courage chancelle.
Quoi! je n'ai qu'à choisir son trépas ou le tien?
Que dois-je faire, ô dieux?

ORPHANIS.

Quittons cet entretien.

Entre ces deux partis quand ton âme balance,
Je vois trop que la mort est ma seule espérance.
Puisqu'il n'est qu'un moyen de t'unir avec moi,
Laisse-moi fuir ces lieux, et mourir loin de toi.
Où vais-je?... Si je fuis, le tyran plein de joie
Avec avidité va ressaisir sa proie,
Et poursuivant le cours de ses projets affreux
Il peut dans sa fureur nous immoler tous deux.
Eh bien! remplis mes vœux, et si je te suis chère
Ose par un seul coup terminer ma misère.

ARCÈS.

Comment?

ORPHANIS.

Il m'est plus doux de mourir de ta mai

(Lui remettant un poignard, et lui présenta sein.)

Arme-toi de ce fer; frappe: voici mon sein.



ARCÈS, *lui arrachant le poignard.*

Orphanis! ah! grands dieux! qu'oses-tu me prescrire?
Je sens que je succombe : à peine je respire....
Non, tu ne mourras point. Je verrois sans trembler
De la terre sous moi les voûtes s'écrouler;
Mais m'offrir de ta mort une image sanglante,
De toutes les horreurs c'est la plus accablante....
Eh! puisqu'il faut choisir, rien ne peut m'arrêter.
Tu m'as montré l'écueil; c'est m'y précipiter.

ORPHANIS.

Adieu : le roi bientôt en ces lieux se doit rendre;
Il seroit dangereux qu'il nous y vînt surprendre.
Il faut nous séparer; mais surtout songe bien
Qu'Orphanis attend tout.... et ne commande rien.
Tu connois nos dangers. Consulte, délibère :
Décide-toi; choisis : vois ce que tu dois faire.
Si, trahissant mes feux, tu peux vivre sans moi,
J'aurai la fermeté de m'immoler pour toi.
Adieu.

SCÈNE II.

ARCÈS, *seul, regardant sortir Orphanis, et après un moment de silence.*

Dans quelle horreur la cruelle me laisse!
A quelle épreuve, ô dieux! mettez-vous ma foiblesse!
Et j'ai pu soutenir ce fatal entretien!
Qu'ai-je promis, grands dieux?... Non, je ne promis rien.
De ce projet sanglant l'horreur me persécute,
Et la nécessité veut que je l'exécute.
Ce bras que la vengeance et l'amour ont armé,
Hélas! au meurtre encor n'est pas accoutumé....

Que dis-tu, lâche amant? d'une âme indifférente
Vois donc dans les tourments ta maîtresse expirante.
Quoi! tu peux d'un seul coup prévenir son trépas,
L'arracher au supplice.... et tu ne l'oses pas!
Attends-tu qu'un tyran l'immole ou nous sépare?
Frappe : il t'a trop appris à devenir barbare.
C'est un crime, n'importe : il faut qu'il soit commis.
Frappons. Qui me retient?... D'où vient que je frémis?
Dans le fond de mon cœur déja je crois entendre
De ce foible vieillard la voix plaintive et tendre.
Je crois le voir tomber sous mes coups inhumains,
M'implorer et mourir en me tendant les mains.
Quoi! je suis innocent et le remords m'accable!
Que sera-ce, grands dieux! si je deviens coupable?
Non, je ne ferai rien qui souille ma vertu.
De remords trop cuisants mon cœur est combattu.
On vient... ciel! quel objet vois-je marcher dans l'ombre?
Qui vient chercher la mort dans ce lieu triste et sombre?

SCÈNE III.

ARCÈS, ISSA.

ISSA.

Ah! seigneur, du conseil j'ai vu le roi sortir.

ARCÈS.

Qu'entends-je? c'est Issa.

ISSA.

Je viens vous avertir
De quel prix sa fureur va payer vos services.
Tout retentit des mots d'exil et de supplices.
La tremblante Orphanis, qui frémit pour vos jours,
En vain de vos amis implore le secours.

Polyclète auprès d'elle a fait ranger sa garde.
Je ne puis, sans horreur, voir le sort qu'on lui garde.
C'en est fait, et ce bruit est partout répandu,
Orphanis va périr et vous êtes perdu.

SCÈNE IV.

ARCÈS, *seul.*

ORPHANIS périroit! ce mot seul me décide;
Et sans être effrayé du nom de parricide,
Frappons : c'est toi, tyran, qui fis tous mes malheurs;
Tantôt sans être ému tu vis couler mes pleurs;
C'est donc, pour te fléchir, du sang qu'il faut répandre?
Eh bien! de ce poignard mon destin va dépendre.
O nuit! lugubre nuit, seconde ma fureur.
Viens sur ces lieux sanglants répandre la terreur.
Cache-moi dans l'horreur des profondes ténèbres :
Que ton silence affreux, que tes ombres funèbres
Enhardissent mon bras et ma timidité!
Ma foiblesse a besoin de ton obscurité.

SCÈNE V.

SÉSOSTRIS, ARCÈS.

SÉSOSTRIS, *dans le fond du théâtre.*

DIEUX, ménagez ce cœur trop sensible et trop tendre.

ARCÈS.

Quelle voix lamentable ici se fait entendre!

SÉSOSTRIS.

Grands dieux!

ARCÈS, *levant le poignard.*

C'est le tyran... avançons... je ne puis.

SÉSOSTRIS.

Ne m'abandonnez pas dans le trouble où je suis.
Des pièges qu'on lui tend préservez sa jeunesse.

ARCÈS.

Que dit-il? écoutons.

SÉSOSTRIS.

D'une fatale ivresse
Écartez loin de lui le charme empoisonneur.
Mon cœur, vous le savez, ne veut que son bonheur.
Qu'il connoisse les maux où sa fougue l'expose,
Et n'éprouve jamais les chagrins qu'il me cause!
Daignez enfin le rendre à ma tendresse... Et toi,
Arcès, mon cher Arcès, que fais-tu loin de moi?

ARCÈS.

Où suis-je? malheureux!... grands dieux! que dois-je faire?

SÉSOSTRIS.

Est-ce toi que j'entends, ô mon fils?

ARCÈS, *jetant le poignard, et tombant aux pieds de Sésostris.*

O mon père!
Vous voyez des mortels le plus infortuné!
Pour être criminel, Arcès n'étoit pas né.
Ah! vous ne savez pas combien j'étois barbare.

SÉSOSTRIS.

De tes sens égarés quel désordre s'empare?

ARCÈS.

Pour mon cœur il n'est plus de repos, de vertu.
Hélas! j'ai tout trahi.

SÉSOSTRIS.

Malheureux! que dis-tu?

ARCÈS.

Connoissez de ce cœur l'ingratitude affreuse;

Tandis que vers le ciel votre voix généreuse
S'élevoit pour me plaindre et pour me pardonner,
Votre fils n'aspiroit qu'à vous assassiner.

SÉSOSTRIS.

Qui, toi? m'assassiner! dieux! que viens-je d'entendre?
(Regardant Arcès de l'air le plus touchant.)
Hélas! de tes amis tu perdois le plus tendre.
Ingrat, à mon amour quel prix réservois-tu?

ARCÈS.

Grands dieux! que l'homme est foible, et qu'il faut de vertu
Pour domter un penchant qui nous entraîne au crime!
Hélas! je me suis vu sur le bord de l'abîme.
N'imputez mon forfait qu'à l'excès de mes feux.
Sans ce fatal amour j'eusse été vertueux.
Oui, j'abjure à jamais cette foiblesse extrême...
Quoi! je n'ai point tourné ce fer contre moi-même!
Que dis-je? vengez-vous : ordonnez mon trépas;
Mais en me condamnant ne me haïssez pas.
Accordez-moi, pour prix de mon remords sincère,
Le plaisir, en mourant, de vous nommer mon père.

SÉSOSTRIS.

Le repentir suffit pour désarmer les dieux,
Et je ne serai pas plus inflexible qu'eux.
Mon fils, que pour jamais cette faute t'éclaire!
Entraîné par l'erreur d'un charme involontaire,
Eh! quel cœur peut ne pas quelquefois s'égarer?
La gloire est de le vaincre et non de l'ignorer.
Je t'aimai sans foiblesse, et ce triomphe insigne
De ma tendre amitié te rend encor plus digne.

ARCÈS.

Si vous m'aimez encor, mon sort est moins affreux:
Je ne méritois pas un roi si généreux.

SCÈNE VI.

ORPHANIS, ARCÈS, SÉSOSTRIS, GARDES.

ORPHANIS.

Cœur ingrat, j'ai prévu ta foiblesse perfide.
Tu te crois vertueux, et tu n'es que timide.
Triomphe, indigne amant. Monte au trône sans moi.
Je renonce aux grandeurs, à ton amour, à toi.
Règne seul. Mais apprends d'une femme intrépide
Comment dans les revers un grand cœur se décide.

(Après une pause, à Sésostris.)

Tu peux lui pardonner : ce fut moi dont la main
Conduisit sans pitié le poignard dans ton sein.
Mais son amour pour toi trompa mon artifice :

(Elle se tue.)

C'est moi qui fis le crime... et voilà le supplice.
Trône, objet de mes vœux, délices des grands cœurs,
Je n'en voulois qu'à toi : tu m'échappes... je meurs.

FIN D'ORPHANIS.

MUSTAPHA

ET ZÉANGIR,

TRAGÉDIE,

PAR CHAMPFORT,

Représentée, pour la première fois, le 15 décembre 1777.

NOTICE
SUR CHAMPFORT.

Sébastien-Roch-Nicolas, connu sous le nom de Champfort, qu'il prit à son entrée dans le monde, naquit en 1741 dans un village près de Clermont en Auvergne. On lui obtint une place de boursier au collège des Grassins, où il fit ses études avec beaucoup de succès. Il n'en obtint pas moins, soit dans ses essais au théâtre, soit dans ses concours aux prix de l'académie. Il en remporta plusieurs, et composa deux comédies et une tragédie qui sont restées au répertoire.

La jeune Indienne, comédie en un acte, en vers, jouée pour la première fois le 30 avril 1764, eut huit représentations et fut très applaudie.

Le marchand de Smyrne, comédie en un acte, en prose, parut pour la première fois le 26 janvier 1770, et fut jouée treize fois avec beaucoup de succès.

Mustapha et Zéangir, tragédie donnée le 15 décembre 1777, eut quinze représentations très suivies.

Nous n'avons point l'intention d'examiner la conduite que Champfort tint pendant la Révolu-

tion ; nous nous bornerons à dire qu'il finit par en être lui-même victime, s'étant vu contraint de se détruire pour ne pas tomber entre les mains des Jacobins, contre lesquels il s'étoit permis des traits piquants. Après s'être mutilé de la manière la plus horrible, il survécut plusieurs mois à ses nombreuses blessures, dont les suites le firent périr le 13 avril 1793.

PERSONNAGES.

SOLIMAN, empereur des Turcs.
ROXELANE, épouse de Soliman.
MUSTAPHA, fils aîné de Soliman, mais d'une autre femme.
ZÉANGIR, fils de Soliman et de Roxelane.
AZÉMIRE, princesse de Perse.
OSMAN, grand-visir.
ALI, chef des janissaires.
ACHMET, ancien gouverneur de Mustapha.
FÉLIME, confidente d'Azémire.
NESSIR.
Gardes.

La scène est dans le sérail de Constantinople, autrement Byzance.

MUSTAPHA
ET ZÉANGIR,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

Oui, madame, en secret le sultan vient d'entendre
Le récit des succès que je dois vous apprendre;
Les Hongrois sont vaincus, et Témesvar surpris,
Garant de ma victoire, en est encor le prix.
Mais tout prêt d'obtenir une gloire nouvelle,
Dans Byzance aujourd'hui quel ordre me rappelle?

ROXELANE.

Eh quoi! vous l'ignorez?... Oui, c'est moi seule, Osman,
Dont les soins ont hâté l'ordre de Soliman.
Visir, notre ennemi se livre à ma vengeance.
Le prince, dès ce jour, va paroître à Byzance;
Il revient : ce moment doit décider enfin
Et du sort de l'empire et de notre destin.
On saura si toujours puissante, fortunée,
Roxelane, vingt ans d'honneurs environnée,

Qui vit du monde entier l'arbitre à ses genoux,
Tremblera sous les lois du fils de son époux ;
Ou si de Zéangir l'heureuse et tendre mère,
Dans le sein des grandeurs achevant sa carrière,
Dictant les volontés d'un fils respectueux,
De l'univers encore attachera les yeux.

OSMAN.

Que n'ai-je, en abattant une tête ennemie,
Assuré d'un seul coup vos grandeurs et ma vie !
J'osois vous en flatter : le sultan soupçonneux
M'ordonnoit de saisir un fils victorieux
Dans son gouvernement, au sein de l'Amasie ;
Je pars sur cet espoir : j'arrive dans l'Asie ;
J'y vois notre ennemi des peuples révéré,
Chéri de ses soldats, partout idolâtré.
Ma présence effrayoit leur tendresse alarmée,
Et si le moindre indice eût instruit son armée,
De l'ordre et du dessein qui conduisoit mes pas,
Je périssois, madame, et ne vous servois pas.

ROXELANE.

Soyez tranquille, Osman, vous m'avez [illegible]
Puisqu'on l'aime à ce point, qu'il tremble pour sa vie.
Je sais que [illegible]
De ses cruels [illegible]
Que souvent [illegible]
Sur le trône [illegible]
Mais s'il [illegible]
Plus [illegible]
J'ignore [illegible]
Cou[illegible]
Sans [illegible]
Mais [illegible]

OSMAN.

Ne m'écrivez-vous point qu'une lettre surprise,
Par une main vénale entre vos mains remise,
Du prince et de Thamas trahissant les secrets,
Doit prouver qu'à la Perse il vend nos intérêts?
Cette lettre, sans doute, au sultan parvenue...

ROXELANE.

Cette lettre, visir, est encore inconnue.
Mais apprenez quel prix le sultan, par ma voix,
Annonce en ce moment au vainqueur des Hongrois.
De ma fille à vos vœux par mon choix destinée,
Il daigne à ma prière approuver l'hyménée,
Et ce nœud sans retour unit nos intérêts.
J'ai pu jusqu'aujourd'hui, sans nuire à nos projets,
Dans le fond de mon cœur ne point laisser surprendre
Tous les secrets qu'ici j'abandonne à mon gendre.
Écoutez : du moment qu'un hymen glorieux
Du sultan pour jamais m'eut asservi les vœux,
Je redoutai le prince : idole de son père,
Il pouvoit devenir le vengeur de sa mère :
Il pouvoit... Cher Osman, j'en frémissois d'horreur ;
Au faîte du pouvoir, au sein de la grandeur,
Du sérail, de l'État souveraine paisible,
Je voyois dans le fond de ce palais terrible
[illegible] s'élever pour m'imposer la loi :
[illegible] redoubloit ma haine et mon effroi.
[illegible] vers lui : sa fierté, son courage,
[illegible] dans les jeux de son âge,
[illegible] de mon sort,
[illegible] de la mort.
[illegible] prudence,
[illegible]

Je triomphois, Osman, j'étois mère : et ce nom
Ouvroit un champ plus vaste à mon ambition.
Je cachai toutefois ma superbe espérance:
De mon fils près du prince on éleva l'enfance,
Et même l'amitié, vain fruit des premiers ans,
Sembla mêler son charme à leurs jeux innocents.
Bientôt mon ennemi, plus âgé que son frère,
S'enflammant au récit des exploits de son père,
S'indigna de languir dans le sein du repos,
Et brûla de marcher sur les pas des héros.
Avec plus d'art alors cachant ma jalousie,
Je fis à son pouvoir confier l'Amasie,
Et, tandis que mes soins l'exiloient prudemment,
Tout l'empire me vit avec étonnement
Assurer à ce prince un si noble partage,
De l'héritier du trône ordinaire apanage;
Sa mère auprès de lui courut cacher ses pleurs.
Mon fils, demeuré seul, attira tous les cœurs:
Mon fils à ses vertus sait unir l'art de plaire;
Presqu'autant qu'à moi-même il fut cher à son père,
Et, remplaçant bientôt le rival que je crains,
Déja sans les connoître il servoit mes desseins.
Je goûtois en silence une joie inquiète,
Lorsque, las de payer le prix de sa défaite,
Thamas à Soliman refusa les tributs,
Salaire de la paix que l'on vend aux vaincus:
Il fallut pour arbitre appeler la victoire.
Le prince jeune, ardent, animé par la gloire,
Brigua près du sultan l'honneur de commander:
Aux vœux de tout l'empire il me fallut céder.
Eh! qui savoit, Osman, si la guerre inconstante,
Punissant d'un soldat la valeur imprudente,

N'auroit pu?... Vain espoir! les Persans terrassés,
Trois fois dans leurs déserts devant lui dispersés,
La fille de Thamas, aux chaînes réservée,
Dans Tauris pris d'assaut par ses mains enlevée,
Ces rapides exploits l'ont mis dès son printemps
Au rang de ces héros, honneur des Ottomans...
J'en rends grâces au ciel... Oui, c'est sa renommée,
Cet amour, ces transports du peuple et de l'armée,
Qui, d'un maître superbe aigrissant les soupçons,
A ses regards jaloux ont paru des affronts.
Il n'a pu se contraindre, et son impatience
Rappelle sans détour le prince dans Byzance:
Je m'en applaudissois, quand le sort dans mes mains
Fit passer cet écrit propice à mes desseins;
Je voulois au sultan contre un fils que j'abhorre...
Il faut que ce billet soit plus funeste encore;
Le prince est violent et son malheur l'aigrit,
Il est fier, inflexible, il me hait... il suffit.
Je sais l'art de pousser ce superbe courage
A des emportements qui serviront ma rage;
Son orgueil finira ce que j'ai commencé.

OSMAN.

Hâtez-vous : qu'à l'instant l'arrêt soit prononcé,
Avant que l'ennemi que vous voulez proscrire
Sur le cœur de son père ait repris son empire.
Mais ne craignez-vous point cette ardente amitié
Dont votre fils, madame, à son frère est lié?
Vous-même, pardonnez à ce discours sincère,
Vous-même, l'envoyant sur les pas de son frère,
D'une amitié fatale avez serré les nœuds.

ROXELANE.

Eh quoi! falloit-il donc qu'enchaîné dans ces lieux,

Au sentier de l'honneur mon fils n'osât paroître?
Entouré de héros, Zéangir voulut l'être.
Je l'adore, il est vrai, mais c'est avec grandeur.
J'approuvai, j'admirai, j'excitai son ardeur:
La politique même appuyoit sa prière:
Du trône sous ses pas j'abaissois la barrière.
Je crus que signalant une heureuse valeur,
Il devoit à nos vœux promettre un empereur
Digne de soutenir la splendeur ottomane.
Eh! comment soupçonner qu'un fils de Roxelane,
Si près de ce haut rang, pourroit le dédaigner,
Et former d'autres vœux que celui de régner?
Mais, non : rassurez-vous; quel excès de prudence
Redoute une amitié, vaine erreur de l'enfance,
Prestige d'un moment, dont les foibles lueurs
Vont soudain disparoître à l'éclat des grandeurs?
Mon fils...

OSMAN.

Vous ignorez à quel excès il l'aime.
Je ne puis vous tromper ni me tromper moi-même.
Je déteste le prince autant que je le crains:
Il doit haïr en moi l'ouvrage de vos mains,
Un visir qui le brave et bientôt votre gendre;
D'Ibrahim qu'il aimoit il veut venger la cendre:
Successeur d'Ibrahim, je puis prévoir mon sort.
S'il vit, je dois trembler : s'il règne, je suis mort:
Jugez sur ses destins quel intérêt m'éclaire.
Perdez votre ennemi, mais redoutez son frère:
Par des nœuds éternels ils sont unis tous deux.

ROXELANE.

Zéangir!... ciel!... mon fils!... il trahiroit mes vœux!

Ah ! s'il étoit possible... Oui, malgré ma tendresse...
Je suis mère, il le sait, mais mère sans foiblesse.
Ses frivoles douleurs ne pourroient m'alarmer,
Et mon cœur en l'aimant sait comme il faut l'aimer.

OSMAN.

Il est d'autres périls dont je dois vous instruire.
Je crains que dans ces lieux, cette jeune Azémire
N'ouvre à l'amour enfin le cœur de votre fils.

ROXELANE.

J'ai mes desseins, Osman ; captive dans Tauris,
Je la fis demander au vainqueur de son père.
La fille de Thamas peut m'être nécessaire ;
Vous saurez mes projets quand il en sera temps.
Allez, j'attends mon fils ; profitez des instants,
Assiégez mon époux : sultane et belle-mère,
Jusqu'au moment fatal je dois ici me taire.
Parlez : de ses soupçons nourrissez la fureur ;
C'est par eux qu'en secret j'ai détruit dans son cœur
Ce fameux Ibrahim, cet ami de son maître,
S'il est vrai toutefois qu'un sujet puisse l'être.
Plus craint, notre ennemi sera plus odieux.
Du despotisme ici tel est le sort affreux !
Ainsi que la terreur le danger l'environne :
Tout tremble à ses genoux, il tremble sur le trône.
On vient. C'est Zéangir. Un instant d'entretien
Me dévoilant son cœur va décider le mien.



SCÈNE II.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ROXELANE.

Mon fils, le temps approche où, devançant votre âge,
De mes soins maternels accomplissant l'ouvrage,
Vous devez assurer l'effet de mes desseins.
Élevez votre cœur jusques à vos destins.
Le sultan (notre amour veut en vain nous le taire)
Touche au terme fatal de sa longue carrière;
De l'Euphrate au Danube, et d'Ormus à Tunis [1],
Cent peuples sous ses lois étonnés d'être unis
Vont voir à qui le sort doit remettre en partage
De sceptres, de grandeurs cet immense héritage.
Le prince, après huit ans, rappelé dans ces lieux...

ZÉANGIR.

Ah!... je tremble pour lui.

ROXELANE.

(*À part.*)

Qui? vous, mon fils!... O cieux!

ZÉANGIR.

C'est pour lui que j'accours : souffrez que ma prière
Implore vos bontés en faveur de mon frère.
Les enfants des sultans, (vous ne l'ignorez pas)
Bannis pour commander en de lointains climats,
Ne peuvent en sortir sans l'ordre de leur père;
Mais cet ordre est souvent terrible, sanguinaire.
Sur le seuil du palais si mon frère immolé...

---

[1] Les flottes de Soliman pénétrèrent jusque dans le golfe Persique.

ROXELANE.

Et voilà de quels soins votre cœur est troublé,
De nos grands intérêts quand mon âme est remplie,
Quand vous devez régler le sort de notre vie!

ZÉANGIR.

Moi!

ROXELANE.

(À part.)

Vous... Ciel! qu'il est loin de concevoir mes vœux.
Ceux dont ici pour vous le zèle ouvre les yeux
Vous tracent vers le trône un chemin légitime.

ZÉANGIR.

Le trône est à mon frère, y penser est un crime.

ROXELANE.

Il est vrai qu'en effet, s'il eût persévéré,
S'il eût vaincu l'orgueil dont il est dévoré,
S'il n'eût trahi l'État, vous n'y pouviez prétendre.

ZÉANGIR.

Qui? lui, trahir l'État! ô ciel! puis-je l'entendre?
Croyez qu'en cet instant, pour domter mon courroux,
J'ai besoin du respect que mon cœur a pour vous.
Qui venois-je implorer? quel appui pour mon frère!

ROXELANE.

Eh bien! préparez-vous à braver votre père:
Prouvez-lui que ce fils, noirci, calomnié,
D'aucun traité secret à Thamas n'est lié:
Que depuis son rappel, ses délais qu'on redoute,
Sur lui, sur ses desseins ne laissent aucun doute.
Mais tremblez que son père aujourd'hui, dans ces lieux,
N'ait de la trahison la preuve sous ses yeux.

ZÉANGIR.

Quoi!... non, je ne crains rien, rien que la calomnie.

Rougissez du soupçon qui veut flétrir sa vie:
Il est indigne, affreux.

ROXELANE.

Modérez-vous, mon fils.
Eh bien! nous pourrons voir nos doutes éclaircis.
Cependant vous deviez, s'il faut ici le dire,
Excuser une erreur qui vous donne un empire.
Vous le sacrifiez. Quel repentir un jour!...

ZÉANGIR.

Moi! jamais.

ROXELANE.

Prévenez ce funeste retour.
Quel fruit de mes travaux! Quel indigne salaire!
Savez-vous pour son fils ce qu'a fait votre mère?
Savez-vous quels degrés préparant ma grandeur,
D'avance, par mes soins, fondoient votre bonheur?
Née, on vous l'a pu dire, au sein de l'Italie,
Surprise sur les mers qui baignent ma patrie,
Esclave, je parus aux yeux de Soliman:
Je lui plus: il pensa qu'éprise d'un sultan,
M'honorant d'un caprice, heureuse de ma honte,
Je briguerois moi-même une défaite prompte.
Qu'il se vit détrompé! ma main, ma propre main
Prévenant mon outrage, alloit percer mon sein;
Il pâlit à mes pieds, il connut sa maîtresse.
Ma fierté, son estime accrurent sa tendresse:
Je sus m'en prévaloir: une orgueilleuse loi
Défendoit que l'hymen asservît sa foi;
Cette loi fut proscrite, et la terre étonnée
Vit un sultan soumis au joug de l'hyménée.
Je goûtai, je l'[illegible] bonheur:
Mais bientôt, [illegible],

Une langueur secrète empoisonna ma vie :
Je te reçus du ciel, mon âme fut remplie.
Ce nouvel intérêt, si tendre, si pressant,
Répandit sur mes jours un charme renaissant ;
J'aimai plus que jamais ma nouvelle patrie ;
La gloire vint parler à mon âme agrandie ;
J'enflammai d'un époux l'heureuse ambition :
Près de son nom peut-être on placera mon nom.
Eh bien! tous ces surcroîts de gloire, de puissance,
C'est à toi que mon cœur les soumettoit d'avance ;
C'est pour toi que j'aimois et l'empire et le jour,
Et mon ambition n'est qu'un excès d'amour.

ZÉANGIR.

Ah! vous me déchirez ; mais quoi, que faut-il faire ?
Faut-il tremper mes mains dans le sang de mon frère,
Moi qui voudrois pour lui voir le mien répandu ?

ROXELANE.

Quoi ! vous l'aimez ainsi ? Dieux ! quel charme inconnu
Peut lui donner sur vous cet excès de puissance ?

ZÉANGIR.

Le charme des vertus, de la reconnoissance,
Celui de l'amitié.... Vous me glacez d'effroi.

ROXELANE.

Adieu.

ZÉANGIR.

Qu'allez-vous faire ?

ROXELANE.

Il est affreux pour moi
D'avoir à séparer mes intérêts des vôtres :
[illegible] n'étoit pas fait pour en connoître d'autres.

ZÉANGIR.

[illegible] quel temps m'accable son courroux !

Quand un autre intérêt m'appelle à ses genoux,
Quand d'autres vœux....

ROXELANE.

Comment!

ZÉANGIR.

Je tremble de le dire.

ROXELANE.

Parlez.

ZÉANGIR.

Si mon destin m'écarte de l'empire,
Il est un bien plus cher et plus fait pour mon cœur,
Qui pourroit à mes yeux remplacer la grandeur.
Sans vous, sans vos bontés je n'y dois point prétendre :
Je l'oserois par vous.

ROXELANE.

Je ne puis vous entendre.
Mais quel que soit ce bien pour vous si précieux,
Mon fils, il est à vous, si vous ouvrez les yeux.
Votre imprudence ici renonce au rang suprême,
Vous en voyez le fruit, et dans cet instant même ;
Il vous faut implorer mon secours, ma faveur :
Régnez, et de vous seul dépend votre bonheur ;
Et sans avoir besoin qu'une mère y consente,
Vous verrez à vos lois la terre obéissante.

SCÈNE III.

ZÉANGIR, *seul.*

QUELS assauts on prépare à ce cœur effrayé!
Craindrois-je pour l'amour, tremblant pour l'amitié?
O mon frère! ô cher prince! après un an d'absence,
Hélas! étoit-ce à moi de craindre sa présence?

J'augmente ses dangers.... je vole à ton secours...
Et c'est ma mère, ô ciel! qui menace tes jours.
Se peut-il que d'un crime on me rende complice,
Et que je sois formé d'un sang qui te haïsse?

SCÈNE IV.

ZÉANGIR, AZÉMIRE, FÉLIME.

ZÉANGIR.

Ah! princesse, apprenez, partagez ma douleur.
Ma voix, de la sultane implorant la faveur,
Et de mes feux secrets découvrant le mystère,
Alloit à mon bonheur intéresser ma mère,
Quand j'ai compris soudain, sur un affreux discours,
Quels périls vont du prince environner les jours.

AZÉMIRE.

Eh quoi! que faut-il craindre? Et quel nouvel orage...

ZÉANGIR.

Souffrez qu'entre vous deux mon âme se partage,
Que d'un frère à vos yeux j'ose occuper mon cœur.
Vous pouvez le haïr, je le sais.

AZÉMIRE.

Moi, seigneur!

ZÉANGIR.

Je ne me flatte point: par lui seul prisonnière,
C'est par lui qu'Azémire est aux mains de mon père.
L'instant où je vous vis est un malheur pour vous,
Et mon frère est l'objet d'un trop juste courroux.

AZÉMIRE.

Par mon seul intérêt mon âme prévenue
A ses vertus, seigneur, n'a point fermé ma vue:
Je suis loin de haïr un généreux vainqueur.

Ses soins ont de mes fers adouci la rigueur;
Il a même permis que mes yeux, dans son âme,
Vissent.... quelle amitié pour son frère l'enflamme!

ZÉANGIR.

Ah! que n'avez-vous pu lire au fond de son cœur,
De tous ses sentiments connoître la grandeur!
Vous sauriez à quel point son amitié m'est chère.

AZÉMIRE.

Je vous l'ai dit, seigneur, j'admire votre frère;
Je sens que son danger doit vous faire frémir.
Quel est-il?

ZÉANGIR.

On prétend, on ose soutenir
Qu'avec Thamas, madame, il est d'intelligence.

AZÉMIRE.

O ciel! qui peut ainsi flétrir son innocence?

ZÉANGIR.

De ces affreux soupçons je confondrai l'auteur.
Mais, si j'ose, à mon tour, soigneux de mon bonheur....

AZÉMIRE.

Faut-il que de mes vœux vous la fassiez dépendre?
D'un trop funeste amour que devez-vous attendre?
Nos destins par l'hymen peuvent-ils être unis?
Thamas et Soliman, éternels ennemis,
Dans le cours d'un long règne, illustré par la guerre,
Un long [illegible] la terre;
Et, [illegible] votre père, seigneur,
[illegible]

ZÉANGIR.

Non : je serai moi seul l'auteur de mon supplice,
Cruelle ; je vous dois cette affreuse justice.
Mais je veux, malgré vous, par mes soins redoublés,
Triompher des raisons qu'ici vous rassemblez ;
Et si dans vos refus votre âme persévère,
Mes larmes couleront dans le sein de mon frère.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, FÉLIME.

AZÉMIRE.

Dans le sein de son frère !.... Ah ! souvenir fatal !
Pour essuyer ses pleurs, il attend son rival.
Quelle épreuve ! et c'est moi, grand Dieu, qui la prépare.

FÉLIME.

Je conçois les terreurs où votre cœur s'égare ;
Mais un mot, pardonnez, pouvoit les prévenir.
L'aveu de votre amour....

AZÉMIRE.

J'ai dû le retenir.
Quand un ordre cruel, m'appelant à Byzance,
Du prince, après trois mois, m'eut ravi la présence,
Sa tendresse, Félime, exigea de ma foi
Que ce fatal secret ne fût livré qu'à toi.
Il craignoit pour tous deux sa cruelle ennemie.
[illegible] dont la haine arme la calomnie ?
[illegible] notre hymen sollicité Thamas ?
[illegible] j'assemble sur ses pas !
[illegible] d'un amour téméraire !
[illegible] j'opposois à son frère

Contre le prince, hélas! parloient plus fortement,
Je les sentois à peine auprès de mon amant;
Et quand plus que jamais ma flamme est combattue,
C'est l'amour d'un rival qui les offre à ma vue!

FÉLIME.

Je frémis avec vous pour vous-même et pour eux;
Eh! qui peut sans douleur voir deux cœurs vertueux
Briser les nœuds sacrés d'une amitié si chère,
Et contraints de haïr un rival dans un frère?

AZÉMIRE.

Ah! loin d'aigrir les maux d'un cœur trop agité,
Peins-moi plutôt, peins-moi leur générosité;
Peins-moi de deux rivaux l'amitié courageuse,
De ces nobles combats sortant victorieuse,
Et d'un exemple unique étonnant l'univers.
Mais un trône, l'amour, des intérêts si chers....
Fuyez, soupçons affreux; gardez-vous de paroître.
Quel espoir, cher amant, dans mon cœur vient de naître,
Quand ton frère à mes yeux partageant mon effroi,
Au lieu de son amour ne parloit que de toi!
L'amitié dans son âme égaloit l'amour même:
Il te rendoit justice, et c'est ainsi qu'on t'aime.
Tu verras une amante, un rival malheureux,
Unir pour te sauver leurs efforts et leurs vœux.



Le ciel, qui veut confondre et punir ta marâtre,
Charge de ta défense un fils qu'elle idolâtre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE PRINCE, ACHMET.

LE PRINCE.

Est-ce toi, cher Achmet, que j'embrasse aujourd'hui,
Toi de mes premiers ans et le guide et l'appui?
Ah! puisqu'à mes regards on permet ta présence,
De mes fiers ennemis je crains peu la vengeance.
Par tes conseils prudents je puis parer leurs coups:
Un si fidèle ami....

ACHMET.

Prince, que faites-vous?
D'un tel excès d'honneur mon âme est accablée.
Je voudrois voir ma vie à la vôtre immolée;
Mais ce titre....

LE PRINCE.

Tes soins ont su le mériter.
Pour en être plus digne il le faut accepter.
On m'accuse en ces lieux d'un orgueil inflexible;
C'est du moins, cher Achmet, celui d'un cœur sensible.
Je sais chérir toujours et ton zèle et ta foi,
Et l'orgueil des grandeurs est indigne de moi.
Voilà donc ce séjour si cher à mon enfance,
Où jadis.... quel accueil après huit ans d'absence!
[illegible] amis, c'est ainsi qu'on reçoit un vainqueur.
[illegible] à mes yeux l'empressement flatteur

D'un peuple dont la joie honoroit mon entrée.
Une barque en secret, sur la mer préparée,
Aux portes du sérail me mène obscurément :
Un ordre me prescrit d'attendre le moment
Qui doit m'admettre aux pieds de mon juge sévère ;
Il faut que je redoute un regard de mon père,
Et que l'amour d'un fils, muet à son aspect,
Se cache avec terreur sous un morne respect.

ACHMET.

Écartez, croyez-moi, cette sombre pensée.
N'enfoncez point les traits dont votre âme est blessée :
À vos dangers, au sort conformez votre cœur :
Du joug, sans murmurer, souffrez la pesanteur :
De vos exploits, surtout, bannissez la mémoire ;
Plus que vos ennemis, redoutez votre gloire,
Et d'un visir jaloux confondant les desseins,
Tremblez aux pieds d'un trône affermi par vos mains.

LE PRINCE.

Le lâche ! d'Ibrahim il occupe la place ;
Un jour.... Dirois-tu bien que sa superbe audace
Dans mon camp, sous mes yeux, vouloit dicter des lois ?

ACHMET.

De vos ressentiments, prince, étouffez la voix.

LE PRINCE.

Qui, moi ! souffrir l'injure et dévorer l'offense !
Détester sans courroux et frémir sans vengeance !...
Je le voudrois en vain, n'attends point cet effort...
Pardonne, cher Achmet, pardonne à ce transport :
Je devrois, je le sens, vaincre ma violence ;
Mais prends pitié d'un cœur déchiré dès l'enfance,
Que d'horreur, d'amertume on se plut à nourrir,
D'un cœur fait pour aimer, qu'on força de haïr.

Eh! qui jamais du sort sentit mieux la colère?
Témoin, presqu'en naissant, des ennuis de ma mère,
Confident de ses pleurs dans mon sein recueillis,
Le soin de les sécher fut l'emploi de son fils.
Elle fuit avec moi, je pars pour l'Amasie.
Dès ce moment, Achmet, l'imposture, l'envie,
Quand je verse mon sang, osent flétrir mes jours:
Une indigne marâtre empoisonne leur cours.
Vainqueur dans les combats, consolé par la gloire,
Je n'ose aux pieds d'un maître apporter ma victoire.
Je m'écarte en tremblant du trône paternel;
Je languis dans l'exil, en craignant mon rappel.
J'en reçois l'ordre, Achmet; et quand? Lorsque ma mère
A besoin de ma main pour fermer sa paupière.
A cet ordre fatal juge de son effroi;
Expirante à mes yeux elle a pâli pour moi;
Ses soupirs, ses sanglots, ses muettes caresses,
Remplissoient de terreur nos dernières tendresses:
J'ai lu tous mes dangers dans ses regards écrits,
Et sur son lit de mort elle a pleuré son fils.
Ah! cette image encor me poursuit et m'accable;
Et tandis qu'occupé d'un devoir lamentable,
Je recueillois sa cendre et la baignois de pleurs,
Ici l'on accusoit mes coupables lenteurs:
On cherchoit à douter de mon obéissance.
Un fils pleurant sa mère a besoin de clémence,
Et doit justifier, en abordant ces lieux,
Quelques moments perdus à lui fermer les yeux!

ACHMET.

Ah! d'un nouvel effroi vous pénétrez mon âme.
Si votre cœur se livre au courroux qui l'enflamme,

De la sultane ici soutiendrez-vous l'aspect?
Feindrez-vous devant elle une ombre de respect?
N'allez point à sa haine offrir une victime;
Contenez, renfermez l'horreur qui vous anime.

LE PRINCE.

Ah! voilà de mon sort le coup le plus affreux.
C'est peu de l'abhorrer, de paroître à ses yeux,
D'étouffer des douleurs qu'irrite sa présence,
Mon cœur s'est pour jamais interdit la vengeance;
Mère de Zéangir ses jours me sont sacrés.
Que les miens, s'il le faut, à sa fureur livrés...
Mais quoi! puis-je penser qu'un grand homme, qu'un père,
Adoptant contre un fils une haine étrangère...

ACHMET.

Ne vous aveuglez point de ce crédule espoir.
Par la mort d'Ibrahim jugez de son pouvoir.
Connoissez, redoutez votre fière ennemie;
Vingt ans sont écoulés depuis que son génie
Préside aux grands destins de l'empire ottoman:
Et, sans le dégrader, règne sur Soliman.
Le séjour odieux qui lui donna naissance,
Lui montra l'art de feindre et l'art de la vengeance.
Son âme aux profondeurs de ses déguisements
Joint l'audace et l'orgueil de nos fiers Musulmans.
Sous un maître absolu souveraine maîtresse,
Elle osa dédaigner, même dans sa jeunesse,
Ce frivole artifice et ces soins séducteurs
Par qui son foible sexe, enchaînant de grands cœurs,
Offre aux yeux indignés la douloureuse image
D'un héros avili dans un long esclavage.
De son illustre époux seconder les projets;
Utile dans la guerre, utile dans la paix,

Sentir ainsi que lui les fureurs de la gloire,
L'enflammer, le pousser de victoire en victoire;
Voilà par quelle adresse elle a su l'asservir.
Sans la braver, du moins, laissez-la vous haïr.
Eh! par quelle imprudence, augmentant nos alarmes,
Contre vous-même ici lui donnez-vous des armes?

LE PRINCE.

Comment?

ACHMET.

Pourquoi, seigneur, tous ces chefs, ces soldats
Qui jusqu'au pied des murs ont marché sur vos pas?
Pourquoi cet appareil qui menace Byzance,
Et qui d'un camp guerrier présente l'apparence?

LE PRINCE.

N'accuse que des miens le transport indiscret;
Aux ordres du Sultan j'obéissois, Achmet;
J'annonçois mon rappel; et le peuple et l'armée,
Tout frémit; on s'assemble, une troupe alarmée
M'environne, me presse et s'attache à mes pas.
On s'écrie, en pleurant, que je cours au trépas:
Je m'arrache à leur foule; alors, pleins d'épouvante,
Furieux, égarés, ils volent à leur tente,
Saisissent l'étendard, et d'un zèle insensé,
Croyant me suivre, ami, m'ont déja devancé.
Pardonne: à tant d'amour, hélas! je fus sensible.
Et quel seroit, dis-moi, le mortel inflexible
Qui, sous le poids des maux dont je suis opprimé,
Auroit fermé son cœur au plaisir d'être aimé?
Mais mon frère en ces lieux tarde bien à paroître.

ACHMET.

Il s'occupe de vous quelque part qu'il puisse être.

De sa tendre amitié je me suis tout promis,
C'est mon plus ferme espoir contre vos ennemis.

LE PRINCE.

Hélas! nous nous aimons dès la plus tendre enfance,
Et de son âge au mien oubliant la distance,
Nos âmes se cherchoient alors comme aujourd'hui;
Un charme attendrissant régnoit autour de lui,
Et le cœur encor plein des douleurs de ma mère,
L'amitié m'appeloit au berceau de mon frère;
Tu le sais, tu le vis; et lorsque les combats
Loin de lui vers la gloire emportèrent mes pas,
La gloire, loin de lui, moins touchante et moins belle,
M'apprit qu'il est des biens plus désirables qu'elle,
Il vint la partager. La victoire deux fois
Associa nos noms, confondit nos exploits;
C'étoit le prix des miens, et mon âme enchantée
Crut la gloire d'un frère à la mienne ajoutée.
Mais je te retiens trop. Cours, observe ces lieux;
Sur les pièges cachés ouvre pour moi les yeux,
Aux regards du sultan je dois bientôt paroître;
Reviens.... j'entends du bruit. C'est Zéangir peut-être.
C'est lui. Va, laisse-moi dans ces heureux moments
Oublier mes douleurs dans ses embrassements.

SCÈNE II.

LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Où trouver?... C'est lui-même. O mon ami! mon frère!
Que, malgré mes frayeurs, ta présence m'est chère!
Laisse-moi dans tes bras, laisse-moi respirer!
De ce bonheur si pur laisse-moi m'enivrer!

LE PRINCE.

Ah! que mon âme ici répond bien à la tienne!
Ami, que ta tendresse égale bien la mienne!
Que ces épanchements ont pour moi de douceurs!
Pour moi, près de mon frère, il n'est plus de malheurs...

ZÉANGIR.

Je connois tes dangers, ils redoublent mon zèle.

LE PRINCE.

Tu ne les sais pas tous.

ZÉANGIR.

Quelle crainte nouvelle?...

LE PRINCE.

Écoute.

ZÉANGIR.

Je frémis.

LE PRINCE.

Tu vis de quelle ardeur
Les charmes de la gloire avoient rempli mon cœur;
Tu sais si l'amitié le pénètre et l'enflamme;
A ces deux sentiments dont s'occupoit mon âme,
Le ciel en joint un autre, et peut-être ce jour...

ZÉANGIR.

Eh bien?...

LE PRINCE.

A ce transport méconnois-tu l'amour?

ZÉANGIR.

Qu'entends-je! et quel objet?....

LE PRINCE.

Je prévois tes alarmes.

ZÉANGIR.

Achève.

J'en plains même la cause, et je crois qu'en secret
Déja vous condamnez un transport indiscret.

(Au prince.)

Vous n'avez pas pensé, prince, que votre amante,
Négligeant d'étouffer une flamme imprudente,
Fière d'un autre hommage à ses yeux présenté,
Ait d'un frivole encens nourri sa vanité,
Et me justifier, c'est vous faire une offense :
Mais puisque je vous dois expliquer mon silence,
Du repos d'un ami comptable devant vous,
Souffrez qu'en ce moment je rappelle entre nous
Quels serments redoublés me forçoient à lui taire
Un secret....

LE PRINCE.

Ciel ! madame, un secret pour mon frère !
Eh ! pouvois-je prévoir....

AZÉMIRE.

Je sais que ce palais
Devoit à tous les yeux me soustraire à jamais ;
Qu'entouré d'ennemis empressés à vous nuire,
De nos vœux mutuels vous n'avez pu l'instruire.
Hélas ! me chargeoit-on de ce soin douloureux,
Moi qui, dans ce séjour pour vous si dangereux,
Craignant mon cœur, mes yeux et mon silence même,
Vingt fois ai souhaité de me cacher qui j'aime ?
Mais non : je lui parlois de vous, de vos vertus ;
Enfin, je vous nommois, que falloit-il de plus ?
Et quand de son amour la prompte violence
A condamné ma bouche à rompre le silence,
J'ai vu son désespoir, tout prêt à s'exhaler,
Repousser le secret que j'allois révéler.

LE PRINCE.

Oui, sans doute, et ce trait manquoit à ma misère :
Je devois voir couler les larmes de mon frère,
Voir l'amitié, l'amour, unis, armés tous deux
Contre un infortuné qui ne vit que pour eux.
Mon âme à l'espérance étoit encore ouverte :
C'en est fait; je l'abjure, et le ciel veut ma perte.
Je la veux comme lui, si je fais ton malheur.

ZÉANGIR.

Ta perte!... Achève, ingrat, de déchirer mon cœur;
Il te falloit.... Cruel, as-tu la barbarie
D'offenser un rival qui tremble pour ta vie?
Ta perte! .. et de quel crime... Il n'en est qu'un pour toi;
Tu viens de le commettre en doutant de ma foi.
Crois-tu que ton ami, dans sa jalouse ivresse,
Devienne ton tyran, celui de ta maîtresse,
Abjure l'amitié, la vertu, le devoir,
Pour contempler partout les pleurs du désespoir,
Pour mériter son sort en perdant ce qu'il aime?
Qui de nous deux ici doit s'immoler lui-même?
Est-ce toi qu'à mourir son choix a condamné?
Ne suis-je pas enfin le seul infortuné?

LE PRINCE.

Arrête. Peux-tu bien me tenir ce langage?
C'est un frère, un ami qui me fait cet outrage!
Cruel! quand ton amour au mien veut s'immoler,
Est-ce par ton malheur qu'il faut me consoler?
Que tu craignes ma mort qui t'assure le trône,
Cette vertu n'a rien dont la mienne s'étonne :
Le ciel, en te privant d'un ami couronné,
Te raviroit bien plus qu'il ne t'auroit donné.
Mais te voir à mes vœux sacrifier ta flamme,

LE PRINCE.

Il te souvient que la faveur des armes
Dans les murs de Tauris remit entre mes mains....

ZÉANGIR.

Azémire....

LE PRINCE.

Elle-même.

ZÉANGIR.

O douleur! ô destins!

LE PRINCE.

Je te l'avois bien dit: ta crainte est légitime:
Je sens que sous mes pas j'ouvre un nouvel abîme.
Mais c'est d'elle à jamais que dépendra mon sort.
C'est pour elle qu'ici je viens braver la mort:
J'en suis aimé, du moins, et sa tendresse extrême....
En croirai-je ma vue?... ô ciel! c'est elle-même.

SCÈNE III.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE.

LE PRINCE.

Azémire, est-ce vous? qui vous ouvre ces lieux?
Quel miracle remplit le plus cher de mes vœux?
Puis-je enfin devant vous montrer la violence
D'un amour, loin de vous, accru dans le silence?
Comptiez-vous quelquefois, sensible à mes tourments,
Des jours dont ma tendresse a compté les moments?
J'ose encor m'en flatter, mais daignez me le dire.
Vous baissez vos regards, et votre cœur soupire!
Je vois.... ah! pardonnez, ne craignez point ses yeux.
Qu'il soit le confident, le témoin de nos feux.

Je vous l'ai dit cent fois, c'est un autre moi-même.
Ce séjour, cet instant m'offre tout ce que j'aime :
Mon bonheur est parfait.... Vous pleurez.... tu pâlis....
De douleur et d'effroi vos regards sont remplis....

ZÉANGIR.

O tourment!

AZÉMIRE.

Jour affreux!

LE PRINCE.

Quel transport! quel langage!
Du sort qui me poursuit est-ce un nouvel outrage?

ZÉANGIR.

Non : c'est moi seul ici qu'opprime son courroux.
C'est à moi désormais qu'il réserve ses coups.
Il me perce le cœur par la main la plus chère :
J'aime, et pour mon rival il a choisi mon frère.

LE PRINCE.

Cieux!

ZÉANGIR.

Ma mère, en secret, j'ignore à quel dessein,
Dans ce piège fatal m'a conduit de sa main.
Sa cruelle bonté, secondant mon adresse,
A permis à mes yeux l'aspect de la princesse;
J'ai prodigué les soins d'un amour indiscret
Pour attendrir, hélas! un cœur qui t'adoroit :
Je venois à tes yeux, dévoilant ce mystère....
Cruelle, eh! quel devoir vous forçant à vous taire,
Me laissoit enivrer de ce poison fatal?
A-t-on craint de me voir haïr un tel rival?

AZÉMIRE.

Je l'avouerai, seigneur, ce reproche m'étonne;
L'ayant peu mérité, mon cœur vous le pardonne;

J'en plains même la cause, et je crois qu'en secret
Déja vous condamnez un transport indiscret.

(Au prince.)

Vous n'avez pas pensé, prince, que votre amante,
Négligeant d'étouffer une flamme imprudente,
Fière d'un autre hommage à ses yeux présenté,
Ait d'un frivole encens nourri sa vanité,
Et me justifier, c'est vous faire une offense :
Mais puisque je vous dois expliquer mon silence,
Du repos d'un ami comptable devant vous,
Souffrez qu'en ce moment je rappelle entre nous
Quels serments redoublés me forçoient à lui taire
Un secret....

LE PRINCE.

Ciel! madame, un secret pour mon frère!
Eh! pouvois-je prévoir....

AZÉMIRE.

Je sais que ce palais
Devoit à tous les yeux me soustraire à jamais;
Qu'entouré d'ennemis empressés à vous nuire,
De nos vœux mutuels vous n'avez pu l'instruire.
Hélas! me chargeoit-on de ce soin douloureux,
Moi qui, dans ce séjour pour vous si dangereux,
Craignant mon cœur, mes yeux et mon silence même,
Vingt fois ai souhaité de me cacher qui j'aime?
Mais non : je lui parlois de vous, de vos vertus;
Enfin, je vous nommois, que falloit-il de plus?
Et quand de son amour la prompte violence
A condamné ma bouche à rompre le silence,
J'ai vu son désespoir, tout prêt à s'exhaler,
Repousser le secret que j'allois révéler.

LE PRINCE.

Oui, sans doute, et ce trait manquoit à ma misère :
Je devois voir couler les larmes de mon frère,
Voir l'amitié, l'amour, unis, armés tous deux
Contre un infortuné qui ne vit que pour eux.
Mon âme à l'espérance étoit encore ouverte :
C'en est fait; je l'abjure, et le ciel veut ma perte.
Je la veux comme lui, si je fais ton malheur.

ZÉANGIR.

Ta perte!... Achève, ingrat, de déchirer mon cœur;
Il te falloit.... Cruel, as-tu la barbarie
D'offenser un rival qui tremble pour ta vie?
Ta perte! .. et de quel crime... Il n'en est qu'un pour toi;
Tu viens de le commettre en doutant de ma foi.
Crois-tu que ton ami, dans sa jalouse ivresse,
Devienne ton tyran, celui de ta maîtresse,
Abjure l'amitié, la vertu, le devoir,
Pour contempler partout les pleurs du désespoir,
Pour mériter son sort en perdant ce qu'il aime?
Qui de nous deux ici doit s'immoler lui-même?
Est-ce toi qu'à mourir son choix a condamné?
Ne suis-je pas enfin le seul infortuné?

LE PRINCE.

Arrête. Peux-tu bien me tenir ce langage?
C'est un frère, un ami qui me fait cet outrage!
Cruel! quand ton amour au mien veut s'immoler,
Est-ce par ton malheur qu'il faut me consoler?
Que tu craignes ma mort qui t'assure le trône,
Cette vertu n'a rien dont la mienne s'étonne :
Le ciel, en te privant d'un ami couronné,
Te raviroit bien plus qu'il ne t'auroit donné.
Mais te voir à mes vœux sacrifier ta flamme,

Sentir tous les combats qui déchirent ton âme,
Et ne pouvoir t'offrir, pour prix de tes bienfaits,
Que le seul désespoir de t'égaler jamais;
Ce supplice est affreux, si tu peux me connoître.

ZÉANGIR.

Va, ce seul sentiment m'a tout payé peut-être.
Mon frère, laisse-moi, dans mes vœux confondus,
Laisse-moi ce bonheur que donnent les vertus;
Il me coûte assez cher pour que j'ose y prétendre;
Tu dois vivre et m'aimer; moi, vivre et te défendre :
Tout l'ordonne, le ciel, la nature, l'honneur.
Respecte cette loi qu'ils font tous à mon cœur.
Je t'en conjure ici par un frère qui t'aime,
Par toi, par tes malheurs,... par ton amour lui-même.

(*A Azémire.*)

Joignez-vous à mes vœux; c'est à vous de fléchir
Un cœur aimé de vous, qui peut vouloir mourir.

LE PRINCE, *avec transport.*

C'en est fait, je me rends; ce cœur me justifie.
Je vous aime encor plus que je ne hais la vie :
Oui, dans les nœuds sacrés qui m'unissent à toi,
Ton triomphe est le mien, tes vertus sont à moi.
Va, ne crains point, ami, que ma fierté gémisse,
Ni qu'opprimé du poids d'un si grand sacrifice,
Mon cœur de tes bienfaits puisse être humilié.
Eh! connoît-on l'orgueil auprès de l'amitié?

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZÉMIRE, ACHMET.

ACHMET.

Pardonnez si déja mon zèle, en diligence,
A vos épanchements vient mêler ma présence,
Mais d'un subit effroi le palais est troublé.
Déja près du sultan le visir appelé,
(*Au prince.*)
Prodigue contre vous les conseils de la haine.
La moitié du sérail, que sa voix seule entraîne,
Séduite dès long-temps, s'intéresse pour lui.
Même on dit qu'en secret un plus puissant appui...
Pardonnez.... Dans vos cœurs mes regards ont dû lire,
Mais une mère.... hélas! je crains....

LE PRINCE.

Qu'oses-tu dire?

ZÉANGIR, *transporté.*

Achève.

ACHMET.

Eh bien! l'on dit qu'invisible à regret,
Sa main conduit les coups qu'on prépare en secret.
On redoute un courroux qu'elle force au silence.
On craint son artifice, on craint sa violence;
Mais un bruit dont surtout mon cœur est consterné...
Le sultan veut la voir, et l'ordre en est donné.

AZÉMIRE.

Ciel!

ACHMET.

On tremble, on attend cette grande entrevue,
On parle d'une lettre au sultan inconnue...

LE PRINCE.

(*A Zéangir.*)

Dieu! mon sort voudroit-il ?... Tu sauras tout...

ACHMET.

Seigneur,

Contre un juste courroux défendez votre cœur.
Vous ignorez quel ordre et quel projet sinistre
Mena dans votre camp un odieux ministre:
Le visir, je voudrois en vain vous le cacher,
Aux bras de vos soldats devoit vous arracher.

LE PRINCE.

Que dis-tu?

ACHMET.

Le péril arrêta son audace.
Cher prince, devant vous si mes pleurs trouvent grâce,
Si mes vœux, si mes soins méritent quelque prix,
Si d'un vieillard tremblant vous souffrez les avis,
Modérez vos transports, et loin d'aigrir un père,
Réveillez dans son cœur sa tendresse première;
Il aima votre enfance, il aime vos vertus.
Vous pourriez... Pardonnez. Je n'ose en dire plus.
A de plus chers conseils mon cœur vous abandonne,
Et vole à d'autres soins que mon zèle m'ordonne.

SCÈNE V.

ZÉANGIR, LE PRINCE, AZÉMIRE.

ZÉANGIR.

Quel est donc ce péril dont je t'ai vu frémir?
Cette lettre fatale... Ami, daigne éclaircir.

LE PRINCE.

J'accroîtrai tes douleurs.

ZÉANGIR.

Parle.

LE PRINCE.

Avant que mon père
Demandât la princesse en mes mains prisonnière,
Thamas secrètement députa près de moi,
Et pour briser ses fers et pour tenter ma foi.
Ami, tu me connois, et mon devoir t'annonce,
Malgré mes vœux naissants, quelle fut ma réponse;
Mais lorsque chaque jour ses vertus, ses attraits...
Je t'arrache le cœur...

ZÉANGIR.

Non, mon cœur est en paix.
Poursuis.

LE PRINCE.

O ciel! Eh bien!... brûlant d'amour pour elle,
Et depuis, accablé d'une absence cruelle,
Je crus que je pouvois, sans blesser mon devoir,
De la paix à Thamas présenter quelqu'espoir,
Et demander pour prix d'une heureuse entremise
Que la main de sa fille à ma foi fût promise.
Nadir, de mes desseins fidèle confident,
Autorisé d'un mot, partit secrètement;
J'attendois son retour. J'apprends qu'en Assyrie
Attaqué, défendant mon secret et sa vie,
Accablé sous le nombre, il avoit succombé.

ZÉANGIR.

Je vois dans quelles mains ce billet est tombé.
Je vois ce que prépare une mère inhumaine,
Cette lettre aujourd'hui vient d'enhardir sa haine.
Hélas! de toi bientôt dépendront ses destins,
Bientôt son empereur...

LE PRINCE.

Que dis-tu? Quoi! tu crains...

ZÉANGIR.

Non, mon âme à ta foi ne fait point cette offense.
Sans crainte pour ses jours, je vole à ta défense.
Je vois quels coups bientôt doivent m'être portés.
Il en est un surtout... J'en frémis... écoutez.
Je jure ici par vous que dans cette journée,
Si je pouvois surprendre, en mon âme indignée,
Quelque désir jaloux, quelque perfide espoir,
Capable un seul moment d'ébranler mon devoir,
Dans ce cœur avili... Non, il n'est pas possible.
Le ciel me soutiendra dans cet instant terrible,
Et satisfait d'un cœur trop long-temps combattu,
De l'affront d'un remords sauvera ma vertu.

FIN DU SECOND ACTE.

[redacted]

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

PRENEZ place, madame; il faut que dans ce jour
Votre âme à mes regards se montre sans détour:
Le prince dans ces lieux vient enfin de se rendre.

ROXELANE.

Les cris de ses soldats viennent de me l'apprendre.

SOLIMAN.

J entrevois par ce mot vos secrets sentiments;
Vous jugerez des miens : daignez, quelques moments,
Vous imposer la loi de m'entendre en silence.
Mon fils a mérité ma juste défiance;
Et son retour d'ailleurs fait pour me désarmer,
Avec quelque raison peut encor m'alarmer.
Sans doute je suis loin de lui chercher des crimes;
Mais il faut éclaircir des soupçons légitimes.
Vos yeux, si du visir j'explique les discours,
Ont surpris des secrets d'où dépendent mes jours.
Je n'examine point si, pour mieux me confondre,
De concert avec lui..... vous pourrez me répondre.
Hélas! il est affreux de soupçonner la foi
Des cœurs que l'on chérit et qu'on croyoit à soi.
Mais au bord du tombeau telle est ma destinée.
Par d'autres intérêts maintenant gouvernée,

Aux soins de l'avenir vous croyez vous devoir;
Je conçois vos raisons, vos craintes, votre espoir;
Et malgré mes vieux ans, ma tendresse constante
A vos destins futurs n'est point indifférente.
Mais vous n'espérez point que pour votre repos
Je répande le sang d'un fils et d'un héros.
Son juge, en ce moment, se souvient qu'il est père.
Je ne veux écouter ni soupçons ni colère.
Ce sérail qui jadis, sous de cruels sultans,
Craignoit de leurs fureurs les caprices sanglants,
A connu, dans le cours d'un règne plus propice,
Quelquefois ma clémence et toujours ma justice.
Juste envers mes sujets, juste envers mes enfants,
Un jour ne perdra point l'honneur de quarante ans.
Après un tel aveu, parlez, je vous écoute,
Mais que la vérité s'offre sans aucun doute.
Je dois, s'il faut, porter un jugement cruel,
En répondre à l'État, à l'avenir, au ciel.

ROXELANE.

Seigneur, d'étonnement je demeure frappée.
De vous, de votre fils en secret occupée,
J'ai dû, sans m'expliquer sur ce grand intérêt,
Muette, avec l'empire, attendre son arrêt.
Mais, puisque le premier vous quittez la contrainte
D'un silence affecté trop semblable à la feinte,
De mon âme à vos yeux j'ouvrirai les replis.
Je déteste le prince et j'adore mon fils;
Ainsi que vous, du moins, je parle avec franchise:
Et loin qu'avec effort ma haine se déguise,
J'ose entreprendre ici de la justifier,
Vous invitant vous-même à vous en défier.

Je ne vous cache point (qu'est-il besoin de feindre?)
Que prompt en ce péril à tout voir, à tout craindre,
J'ai d'un visir fidèle emprunté les avis,
Et moi-même éclairé les pas de votre fils;
Tout fondoit mes soupçons, un père les partage.
Eh! qui donc en effet pourroit voir sans ombrage
Un jeune ambitieux qui, d'orgueil enivré,
Des cœurs qu'il a séduits disposant à son gré,
A vous intimider semble mettre sa gloire,
Et croit tenir ce droit des mains de la victoire?
Qui, mandé par son maître, a jusques à ce jour
Fait douter de sa foi, douter de son retour;
Et du grand Soliman a réduit la puissance
A craindre, je l'ai vu, sa désobéissance?
Qui, j'ose l'attester, et mes garants sont prêts,
Achète ici des yeux ouverts sur vos secrets,
Parle, agit en sultan; et, si l'on veut l'entendre,
Et la guerre et la paix de lui seul vont dépendre.
Oui, seigneur, oui, vous dis-je, et peut-être aujourd'hui
Vous en aurez la preuve et la tiendrez de lui.

SOLIMAN.

Ciel!

ROXELANE.

D'un fils, d'un sujet est-ce donc la conduite?
Et depuis quand, seigneur, n'en craint-on plus la suite?
Est-ce dans ce séjour?... vainement sous vos lois,
La clémence en ces lieux fit entendre sa voix.
Une autre voix peut-être y parle plus haut qu'elle:
La voix de ces sultans qu'une main criminelle,
Sanglants, a renversés aux genoux de leurs fils;
La voix des fils encor, qui près du trône assis,

N'ont point devant ce trône assez courbé la tête.
Il le sait : d'où vient donc que nul frein ne l'arrête?
Sans doute mieux qu'un autre il connoît son pouvoir:
De l'empire, en effet, il est l'unique espoir.
Eh! qui d'un peuple ingrat n'a vu cent fois l'ivresse,
Oser à vos vieux ans égaler sa jeunesse,
Et d'un héros l'honneur des sultans, des guerriers,
Devant un fier soldat abaisser les lauriers?
Qui peut vous rassurer contre tant d'insolence?
Est-ce un camp qui frémit aux portes de Byzance?
Un peuple de mutins, esclaves factieux,
De leur maître indigné tyrans capricieux?
Ah! seigneur, est-ce ainsi, je vous cite à vous-même,
Que rassurant Sélim, dans un péril extrême,
Vous vîntes dans ses mains ici vous déposer,
Quand ces mêmes soldats, ardents à tout oser,
Pour vous, malgré vous seul, pleins d'un zèle unanime,
Rebelles, prononçoient votre nom dans leur crime?
On vous vit accourir seul, désarmé, soumis,
Plein d'un noble courroux contre ses ennemis,
Et tombant à ses pieds, otage volontaire,
Échapper au malheur de détrôner un père.
Tel étoit le devoir d'un fils plus soupçonné,
Et votre exemple au moins l'a déja condamné.

SOLIMAN.

Ce qu'a fait Soliman, Soliman dut le faire.
Celui qui fut bon fils doit être aussi bon père;
Et quand vous rappelez ces preuves de ma foi,
Votre voix m'avertit d'être digne de moi.
Des revers des sultans vous me tracez l'image:
Je reconnois vos soins, madame, et je présage
Que, grâce aux miens peut-être, un sort moins rigoureux



Ecartera mon nom de ces noms malheureux.
Trop d'autres, négligeant le devoir qui m'arrête,
A des fils soupçonnés ont demandé leur tête.
Oui; mais n'ont-ils jamais, après ces rudes coups,
Détesté les transports d'un aveugle courroux?
Hélas! si ce moment doit m'offrir un coupable,
Peut-être que mon sort est assez déplorable.
Serai-je donc rangé parmi ces souverains
Qu'on a vus de leurs fils juges trop inhumains,
Réduits à s'imposer ce fatal sacrifice?
Malheureux qu'on veut plaindre et qu'il faut qu'on haïsse!
Quelqu'éclat dont leur règne ait ébloui les yeux,
De ces grands châtiments le souvenir affreux,
Éternisant l'effroi qu'imprime leur mémoire,
Mêle un sombre nuage aux rayons de leur gloire.
Le nom de Soliman, madame, a mérité
De parvenir sans tache à la postérité.
Dans mon cœur vainement votre cruelle adresse
Cherche d'un vil dépit la vulgaire foiblesse,
Et voudroit par la haine irriter mes soupçons;
J'écarte ici la haine et pèse les raisons.
L'intérêt de mon sang me dit pour le défendre
Qu'un coupable en ces lieux eût tremblé de se rendre;
Qu'adoré des soldats.... Je l'étois comme lui.

ROXELANE.

Comme lui des Persans imploriez-vous l'appui?

SOLIMAN.

Des Persans?... Lui! grands dieux! je retiens ma colère:
Ce n'est pas vous ici que doit en croire un père.
Que des garants certains à mes yeux présentés,
Que la preuve à l'instant...

ROXELANE.

Je le veux.

SOLIMAN, *se levant.*

Arrêtez.

Je redoute un courroux trop facile à surprendre.
Son maître en vain frémit, son juge doit l'entendre.
Que mon fils soit présent... Faites venir mon fils.

(*Roxelane se lève, le visir paroît.*)

Que veut-on?

SCÈNE II.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

J'ATTENDOIS le moment d'être admis.
Seigneur, je viens chercher des ordres nécessaires.
Ali, ce brave Ali, ce chef des janissaires,
Qui même sous Sélim s'est illustré jadis,
Et, malgré son grand âge, a suivi votre fils,
Se flatte qu'à vos pieds vous daignerez l'admettre;
Il apporte un secret qu'il a craint de commettre.
Le salut de l'empire, a-t-il dit, en dépend,
Et des moindres délais il me rendoit garant.
J'ai cru que son grand nom, ses exploits...

SOLIMAN.

Qu'il paroisse.

ROXELANE, *à part.*

Que veut-il?

SOLIMAN, *lui faisant signe de sortir.*

Vous savez quelle est votre promesse.

ROXELANE.

Je ne reparoîtrai que la preuve à la main.

SCÈNE III.

SOLIMAN, OSMAN, ALI.

SOLIMAN.

Quel soin pressant t'amène, et quel est ton dessein?
Veux-tu qu'il se retire?

ALI.

Il le faudroit peut-être :
Mais je viens contre lui m'adresser à son maître;
Qu'il demeure, il le peut. Sultan, tu ne crois pas
Que j'eusse d'un rebelle accompagné les pas.
Ton fils, ainsi que moi, vit et mourra fidèle.
J'ai su calmer des siens et la fougue et le zèle,
Ils te révèrent tous. Mais on craint les complots
Que la haine en ces lieux trame contre un héros.
« Ah! du moins, disoient-ils, dans leur secret murmure,
« Ah! si la vérité confondoit l'imposture!
« Si, détrompant un maître et cherchant ses regards,
« Elle osoit pénétrer ces terribles remparts!
« Mais la mort puniroit un zèle téméraire. »
On peut près du cercueil hasarder de déplaire,
Sultan; d'un vieux guerrier ces restes languissants,
Ce sang, dans les combats prodigué soixante ans,
Exposés pour ton fils que tout l'empire adore,
S'ils sauvoient un héros, te serviroient encore.
De notre amour pour lui ne prends aucuns soupçons:
C'est le grand Soliman qu'en lui nous chérissons;
Il nous rend tes vertus et tu permets qu'on l'aime.
Mais crains ses ennemis, crains ton pouvoir suprême,
Crains d'éternels regrets et surtout un remord.
J'ai rempli mon devoir : ordonnes-tu ma mort?

ıce
ıce!

ffrénés,
ımnés.
r tendresse
esse,
malheur:
faveur.
étendre,
lus tendre.

ınspirer moins:
ses soins
ire,
ıisser croire
e approuvés...
E.

.N.
puisque vous vivez.

E V.

s, ROXELANE.

.ELANE.
ir ma promesse accomplie.
'a fait votre ennemie;
ns, en s'attaquant à vous,
e cache point ses coups:
pourrez vous défendre.

SOLIMAN.

J'estime ce courage et ce zèle sincère :
Je permets à tes yeux de lire au cœur d'un père.
Ne crains point un courroux imprudent ni cruel.
J'aime un fils innocent, je le hais criminel.
Ne crains pour lui que lui. L'audace et l'artifice
En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.
Contiens dans son devoir le soldat turbulent :
Leur idole répond d'un caprice insolent.
Sans dicter mon arrêt, qu'on l'attende en silence.
Tu peux de ce séjour sortir en assurance :
Va, les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

ALI.

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE.

SOLIMAN.

Approchez : à mon ordre on daigne enfin se rendre.
J'ai cru qu'avant ce jour je pouvois vous attendre.

LE PRINCE.

Un devoir douloureux a retenu mes pas.
Une mère, seigneur, expirante en mes bras....

SOLIMAN.

Elle n'est plus !... je dois des regrets à sa cendre.

LE PRINCE.

Occupée en mourant d'un souvenir trop tendre..

SOLIMAN.

C'est assez. Plût au ciel qu'à de justes raisons
Je pusse voir encor céder d'autres soupçons,

Sans que de vos soldats l'audace et l'insolence
Vinssent d'un fils suspect attester l'innocence!

LE PRINCE.

Ne me reprochez point leurs transports effrénés,
Qu'en ces lieux ma présence a déja condamnés.
Ah! seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse
Jusqu'à l'emportement a poussé leur ivresse,
Daignez ne l'imputer, hélas! qu'à mon malheur:
C'est mon funeste sort qui parle en ma faveur.
Privé de vos bontés, où je pouvois prétendre,
J'inspire une pitié plus pressante et plus tendre.

SOLIMAN.

Peut-être il vaudroit mieux leur en inspirer moins:
Peut-être qu'un sujet devoit borner ses soins
A savoir obéir, à faire aimer sa gloire,
A servir sans orgueil, à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets de la Perse approuvés...

LE PRINCE.

O ciel! le croyez-vous?

SOLIMAN.

Non, puisque vous vivez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROXELANE.

ROXELANE.

Sultan, vous pourrez voir ma promesse accomplie.
Prince, un destin cruel m'a fait votre ennemie;
Mais cette haine, au moins, en s'attaquant à vous,
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups:
Vous êtes accusé, vous pourrez vous défendre.

SOLIMAN.

J'estime ce courage et ce zèle sincère :
Je permets à tes yeux de lire au cœur d'un père.
Ne crains point un courroux imprudent ni cruel.
J'aime un fils innocent, je le hais criminel.
Ne crains pour lui que lui. L'audace et l'artifice
En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.
Contiens dans son devoir le soldat turbulent :
Leur idole répond d'un caprice insolent.
Sans dicter mon arrêt, qu'on l'attende en silence.
Tu peux de ce séjour sortir en assurance :
Va, les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

ALI.

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE.

SOLIMAN.

Approchez : à mon ordre on daigne enfin se rendre.
J'ai cru qu'avant ce jour je pouvois vous attendre.

LE PRINCE.

Un devoir douloureux a retenu mes pas.
Une mère, seigneur, expirante en mes bras...

SOLIMAN.

Elle n'est plus !... je dois des regrets à sa cendre.

LE PRINCE.

Occupée en mourant d'un souvenir trop tendre..

SOLIMAN.

C'est assez. Plût au ciel qu'à de justes raisons
Je pusse voir encor céder d'autres soupçons,

Sans que de vos soldats l'audace et l'insolence
Vinssent d'un fils suspect attester l'innocence!

LE PRINCE.

Ne me reprochez point leurs transports effrénés,
Qu'en ces lieux ma présence a déja condamnés.
Ah! seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse
Jusqu'à l'emportement a poussé leur ivresse,
Daignez ne l'imputer, hélas! qu'à mon malheur:
C'est mon funeste sort qui parle en ma faveur.
Privé de vos bontés, où je pouvois prétendre,
J'inspire une pitié plus pressante et plus tendre.

SOLIMAN.

Peut-être il vaudroit mieux leur en inspirer moins:
Peut-être qu'un sujet devoit borner ses soins
A savoir obéir, à faire aimer sa gloire,
A servir sans orgueil, à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets de la Perse approuvés...

LE PRINCE.

O ciel! le croyez-vous?

SOLIMAN.

Non, puisque vous vivez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROXELANE.

ROXELANE.

SULTAN, vous pourrez voir ma promesse accomplie.
Prince, un destin cruel m'a fait votre ennemie;
Mais cette haine, au moins, en s'attaquant à vous,
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups:
Vous êtes accusé, vous pourrez vous défendre.

SOLIMAN.

J'estime ce courage et ce zèle sincère :
Je permets à tes yeux de lire au coeur d'un père.
Ne crains point un courroux imprudent ni cruel.
J'aime un fils innocent, je le hais criminel.
Ne crains pour lui que lui. L'audace et l'artifice
En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.
Contiens dans son devoir le soldat turbulent :
Leur idole répond d'un caprice insolent.
Sans dicter mon arrêt, qu'on l'attende en silence.
Tu peux de ce séjour sortir en assurance :
Va, les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

ALI.

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE.

SOLIMAN.

Approchez : à mon ordre on daigne enfin se rendre.
J'ai cru qu'avant ce jour je pouvois vous attendre.

LE PRINCE.

Un devoir douloureux a retenu mes pas.
Une mère, seigneur, expirante en mes bras....

SOLIMAN.

Elle n'est plus !... je dois des regrets à sa cendre.

LE PRINCE.

Occupée en mourant d'un souvenir trop tendre..

SOLIMAN.

C'est assez. Plût au ciel qu'à de justes raisons
Je pusse voir encor céder d'autres soupçons,

Sans que de vos soldats l'audace et l'insolence
Vinssent d'un fils suspect attester l'innocence!

LE PRINCE.

Ne me reprochez point leurs transports effrénés,
Qu'en ces lieux ma présence a déja condamnés.
Ah! seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse
Jusqu'à l'emportement a poussé leur ivresse,
Daignez ne l'imputer, hélas! qu'à mon malheur:
C'est mon funeste sort qui parle en ma faveur.
Privé de vos bontés, où je pouvois prétendre,
J'inspire une pitié plus pressante et plus tendre.

SOLIMAN.

Peut-être il vaudroit mieux leur en inspirer moins:
Peut-être qu'un sujet devoit borner ses soins
A savoir obéir, à faire aimer sa gloire,
A servir sans orgueil, à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets de la Perse approuvés...

LE PRINCE.

O ciel! le croyez-vous?

SOLIMAN.

Non, puisque vous vivez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROXELANE.

ROXELANE.

SULTAN, vous pourrez voir ma promesse accomplie.
Prince, un destin cruel m'a fait votre ennemie;
Mais cette haine, au moins, en s'attaquant à vous,
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups:
Vous êtes accusé, vous pourrez vous défendre.

SOLIMAN.

J'estime ce courage et ce zèle sincère :
Je permets à tes yeux de lire au cœur d'un père.
Ne crains point un courroux imprudent ni cruel.
J'aime un fils innocent, je le hais criminel.
Ne crains pour lui que lui. L'audace et l'artifice
En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.
Contiens dans son devoir le soldat turbulent :
Leur idole répond d'un caprice insolent.
Sans dicter mon arrêt, qu'on l'attende en silence.
Tu peux de ce séjour sortir en assurance :
Va, les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

ALI.

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE.

SOLIMAN.

Approchez : à mon ordre on daigne enfin se rendre.
J'ai cru qu'avant ce jour je pouvois vous attendre.

LE PRINCE.

Un devoir douloureux a retenu mes pas.
Une mère, seigneur, expirante en mes bras....

SOLIMAN.

Elle n'est plus !... je dois des regrets à sa cendre.

LE PRINCE.

Occupée en mourant d'un souvenir trop tendre..

SOLIMAN.

C'est assez. Plût au ciel qu'à de justes raisons
Je pusse voir encor céder d'autres soupçons,

Sans que de vos soldats l'audace et l'insolence
Vinssent d'un fils suspect attester l'innocence!

LE PRINCE.

Ne me reprochez point leurs transports effrénés,
Qu'en ces lieux ma présence a déja condamnés.
Ah! seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse
Jusqu'à l'emportement a poussé leur ivresse,
Daignez ne l'imputer, hélas! qu'à mon malheur:
C'est mon funeste sort qui parle en ma faveur.
Privé de vos bontés, où je pouvois prétendre,
J'inspire une pitié plus pressante et plus tendre.

SOLIMAN.

Peut-être il vaudroit mieux leur en inspirer moins:
Peut-être qu'un sujet devoit borner ses soins
A savoir obéir, à faire aimer sa gloire,
A servir sans orgueil, à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets de la Perse approuvés...

LE PRINCE.

O ciel! le croyez-vous?

SOLIMAN.

Non, puisque vous vivez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROXELANE.

ROXELANE.

SULTAN, vous pourrez voir ma promesse accomplie.
Prince, un destin cruel m'a fait votre ennemie;
Mais cette haine, au moins, en s'attaquant à vous,
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups:
Vous êtes accusé, vous pourrez vous défendre.

LE PRINCE.

A ce trait généreux j'avois droit de m'attendre.

SOLIMAN, *prenant la lettre.*

Donnez.

« A vos désirs on refusa la paix,
« Un heureux changement vous permet d'y prétendre.
« Victorieux par moi, peut-être à mes souhaits
« Le sultan voudra condescendre.
« Les raisons de cette offre et le prix que j'y mets,
« Je les tairai; Nadir doit seul vous les apprendre. »
Que vois-je! avouerez-vous cette lettre, ce seing?

LE PRINCE.

Oui, ce billet, seigneur, fut tracé de ma main.

SOLIMAN.

Hola, gardes!

LE PRINCE.

Je dois vous paroître coupable,
Je le sais. Cependant, si le sort qui m'accable
Souffroit que votre fils pût se justifier,
Si mon cœur à vos yeux se montroit tout entier....

ROXELANE.

(*Au prince.*) (*Au sultan.*) (*Au prince.*)
Il le faut.... Permettez.... Vous n'avez rien à craindre.
Parlez, Nadir n'est plus, et vous pouvez tout feindre.

LE PRINCE.

Barbare! à cet opprobre étois-je réservé?
Par pitié, si mon crime à vos yeux est prouvé,
D'un père, d'un sultan déployez la puissance.
Par mille affreux tourments éprouvez ma constance,
Je puis chérir des coups que vous aurez portés,
Mais ne me livrez point à tant d'indignités.
Votre gloire l'exige, et votre fils peut croire....

SOLIMAN.

Toi qui veux la flétrir, toi l'ami des Persans,
Perfide, il te sied bien d'intéresser ma gloire,
Toi qui devant leur maître avilis mes vieux ans!
Qui sachant contre lui quelle fureur m'anime....

LE PRINCE.

Ah! croyez que son nom fait seul mon plus grand crime;
Que sans ce fier courroux j'aurois pu.... non, jamais.
(*Montrant Roxelane.*)
J'ai mérité la mort, et voilà mes forfaits.
Cette lettre en vos mains, seigneur, m'accusoit-elle,
Quand d'avance par vous traité comme un rebelle,
L'ordre de m'arrêter dans mon camp....

SOLIMAN.

Justes cieux!
Tu savois.... je vois tout. D'un écrit odieux
Ta bouche en ce moment m'éclaircit le mystère,
Il demande à Thamas des secours contre un père.

LE PRINCE.

Quoi! ce secret fatal, qu'à l'instant daus ces lieux....

SOLIMAN.

Traître! c'en est assez. Qu'on l'ôte de mes yeux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ZÉANGIR.

LE PRINCE, *voyant Zéangir.*

Ciel!

ZÉANGIR.

(*A part.*)
Mon père, daignez.... O mère trop cruelle!

SOLIMAN.

Quoi ! sans être appelé...

ROXELANE.

Quelle audace nouvelle !

SOLIMAN.

Qu'on m'en réponde, allez.

ZÉANGIR.

Suspendez un moment...

LE PRINCE.

Ah ! qu'il suffise au moins à cet embrassement.
Va, de ton amitié cette preuve dernière
A trop bien démenti les fureurs de ta mère ;
Elle surpasse tout, sa rage et mes malheurs,
Et la haine qu'on doit à ses persécuteurs.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

SOLIMAN, ROXELANE, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

Quel orgueil !

ZÉANGIR.

Ah ! craignez que dans votre vengeance...

SOLIMAN.

Je veux bien de ce zèle excuser l'imprudence,
Et j'aimerois, mon fils, à vous voir généreux,
Si le crime du moins pouvoit être douteux :
Mais ne me parlez point en faveur d'un perfide,
Qui peut-être déja médite un parricide.

(A Roxelane.)

J'excuse votre haine, et je vais de ce pas
Prévenir les effets de ses noirs attentats.

SCÈNE VIII.

ROXELANE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Quoi! déja votre haine a frappé sa victime?
Un père en un moment la trouve légitime?

ROXELANE.

Pour convaincre un coupable il ne faut qu'un instant.

ZÉANGIR.

Si vous n'aviez un fils, il seroit innocent.

ROXELANE.

Le ciel me l'a donné peut-être en sa colère.

ZÉANGIR.

Le ciel vous l'a donné.... pour attendrir sa mère.
Je veux croire et je crois que prête à l'opprimer,
Contre un coupable ici vous pensez vous armer;
Et l'amour maternel que dans vous je révère,
(Car je combats des vœux dont la source m'est chère)
Abusant vos esprits sur moi seul arrêtés,
Vous persuade encor ce que vous souhaitez;
Mais cet amour vous trompe, et peut être funeste.

ROXELANE.

Dieu, quel aveuglement! le crime est manifeste,
Son père en a tenu le gage de sa main.

ZÉANGIR, *à part.*

Que ne puis-je parler!

ROXELANE.

Vous frémissez en vain.
Abandonnez un traître à son sort déplorable.
Vous l'aimiez vertueux, oubliez-le coupable.

Ou, si votre amitié lui donne quelques pleurs,
Voyez du moins, voyez, à travers vos douleurs,
Quel brillant avenir le destin vous présente;
Cet éclat des sultans, cette pompe imposante,
L'univers, de vos lois docile adorateur,
Et la gloire plus belle encor que la grandeur,
La gloire que vos vœux...

ZÉANGIR.

Sans doute elle m'anime.

ROXELANE.

Un trône ici la donne.

ZÉANGIR.

Un trône acquis sans crime.

ROXELANE.

Quel crime commets-tu?

ZÉANGIR.

Ceux qu'on commet pour moi.

ROXELANE.

Des attentats d'autrui je profite pour toi.

ZÉANGIR.

Vous le croyez coupable et c'est là votre excuse.
Mais moi qui vois son cœur, mais moi que rien n'abuse...

ROXELANE.

Tu pleureras un jour, quand l'absolu pouvoir....

ZÉANGIR.

A-t-on jamais pleuré d'avoir fait son devoir?

ROXELANE.

J'ai pitié, mon cher fils, d'un tel excès d'ivresse;
Je vois avec quel art, séduisant ta jeunesse,
Il a su, plus prudent, par cette illusion,
T'écartant du sentier de son ambition....

ZÉANGIR.

Quoi ! vous doutez....

ROXELANE.

Eh bien ! je veux le croire, il t'aime :
Ainsi que toi, mon fils, il se trompoit lui-même.
Vous ignorez tous deux, dans votre aveugle erreur,
Et le cœur des humains et votre propre cœur.
Mais le temps, d'autres vœux, l'orgueil de la puissance,
Du monarque au sujet cet intervalle immense,
Tout va briser bientôt un nœud mal affermi,
Et sur le trône un jour tu verras....

ZÉANGIR.

Un ami.

ROXELANE.

L'ami d'un maître ! ô ciel ! ah ! quitte un vain prestige.

ZÉANGIR.

Jamais.

ROXELANE.

Les Ottomans ont-ils vu ce prodige ?

ZÉANGIR.

Ils le verront.

ROXELANE.

Mon fils, songes-tu dans quels lieux....
Encor, si tu vivois dans ces climats heureux,
Qui, grâce à d'autres mœurs, à des lois moins sévères,
Peuvent offrir des rois que chérissent leurs frères ;
Où, près du maître assis, brillants de sa splendeur,
Quelquefois partageant le poids de sa grandeur,
[illegible] sont à des sujets placés loin de sa vue
[illegible] devoient sur-tout rappeler l'étendue,
[illegible] en trêve, aux conseils, aux combats,
[illegible] attachés à ses pas !

Qu'à ce prix, signalant l'amitié fraternelle,
On mette son orgueil à s'immoler pour elle,
Je conçois cet effort. Mais en ces lieux! mais toi!

ZÉANGIR.

Il est fait pour mon âme, il est digne de moi.
Est-ce donc un effort que de chérir son frère?
Seroit-ce une vertu quelque part étrangère?
Ai-je dû m'en défendre? Eh! quel cœur endurci
Ne l'eût aimé partout comme je l'aime ici?
Partout il eût trouvé des cœurs aussi sensibles;
Un père, hélas! plus doux.... des destins moins terribles.
Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois.
Si mon nom près du sien s'est placé quelquefois,
C'est lui qui vers l'honneur appeloit ma jeunesse,
Encourageoit mes pas, soutenoit ma foiblesse....
Sa tendresse inquiète au milieu des combats,
Prodigue de ses jours, m'arrachoit au trépas.
La gloire enfin, ce bien qu'avec excès on aime,
Dont le cœur est avare envers l'amitié même,
Lui sembloit le trahir, et manquoit à ses vœux,
Si son éclat, du moins, ne nous couvroit tous deux.
Cent fois....

ROXELANE.

Ah! c'en est trop, va, quoi qu'il ait pu faire,
Tu peux tout acquitter par le sang de ta mère.

ZÉANGIR.

O ciel!

ROXELANE.

Oui, par mon sang: lui seul doit expier
Des affronts que jamais rien ne fait oublier.
S[illegible] yeux de son fils, ma rivale en silence,
[illegible] l'impuissance.

Il l'a vue exhaler dans ses derniers soupirs
L'amertume et le fiel de ses longs déplaisirs.
Il revient poursuivi de cette affreuse image;
Et lorsque mon nom seul doit exciter sa rage,
Il me voit, calme et fière, annonçant mon dessein,
Lui montrer son forfait attesté par son seing.
Dis-moi si pour le trône élevé dès l'enfance,
Le plus fier des humains oubliera cette offense.

ZÉANGIR.

Je vais vous étonner; le plus fier des humains
Verroit, sans se venger, la vengeance en ses mains.
Le plus fier des humains est encor le plus tendre....
Je prévoyois qu'ici vous ne pourriez m'entendre;
Mais, quoi que vous pensiez, je le connois trop bien....

ROXELANE.

Insensé!

ZÉANGIR.

Votre cœur ne peut juger le sien;
Pardonnez. Mon respect frémit de ce langage;
Mais vous concevez mal qu'on pardonne un outrage:
Un autre l'a conçu. Je réponds de sa foi,
Et vos jours sont sacrés pour lui, comme pour moi;
Il sait trop qu'à ce coup je ne pourrois survivre.

ROXELANE.

J'entends, pour prix des soins où l'amitié vous livre,
Sa bonté souffrira que du plus beau destin,
Je coure dans l'opprobre ensevelir la fin;
Et ramper, vil esclave, et rebut de sa haine,
[illegible] des lieux où vingt ans j'ai marché souveraine.
[illegible] notre sort, et daignez écouter
[illegible] amour, de mère avoit su me dicter.

De mon époux, bientôt, je vais pleurer la perte;
Et de la gloire ici la carrière est ouverte :
Soliman la cherchoit; mais détestant Thamas,
Malgré moi cette haine en détournoit ses pas.
Loin de porter ses coups à la Perse abattue,
Dans ses vastes déserts sans fruit toujours vaincue,
Il falloit s'appuyer des secours du Persan
Contre les vrais rivaux de l'empire ottoman.
L'Hymen fait les traités, et la main d'Azémire
Pourroit unir par vous et l'un et l'autre empire.

ZÉANGIR.

Par moi ?

ROXELANE.

J'offre à vos vœux la gloire et le bonheur.

ZÉANGIR.

Le bonheur désormais est-il fait pour mon cœur ?
Si vous saviez....

ROXELANE.

Mon fils, je sais tout.

ZÉANGIR.

Que dit-elle ?

ROXELANE.

Vous l'aimez.

ZÉANGIR.

Je l'adore et je fuis.... Ah ! cruelle !
O ciel ! dont la rigueur vend si cher les vertus,
D'un cœur au désespoir n'exigez rien de plus.

SCÈNE IX.

ROXELANE, *seule.*

VOILA donc de ce cœur quel est l'endroit sensible !
Allons, frappons un coup plus sûr et plus terrible.
Mon fils est amoureux, sans doute il est aimé.
Intéressons l'objet dont il est enflammé.
Pour être ambitieux il porte un cœur trop tendre ;
Mais l'amour va parler, j'ose tout en attendre.
Espérons : qui pourroit triompher en un jour
Des charmes d'un empire et de ceux de l'amour ?

FIN DU TROISIÈME ACTE



ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

ZÉANGIR, AZÉMIRE.

AZÉMIRE.

NON, je n'ai point douté qu'un héroïque zèle
Ne signalât toujours votre amitié fidèle;
Je vous ai trop connu. Votre frère arrêté
Aujourd'hui de vous seul attend sa liberté.
La sultane me quitte; et, dans sa violence...
Quel entretien fatal et quelle confidence!
De ses desseins secrets complice malgré moi,
Ainsi que ma douleur j'ai caché mon effroi.
Je respire par vous; et, dans ma tendre estime,
J'ose encore implorer un rival magnanime:
Je tremble pour le prince, et mes vœux éperdus
Lui cherchent un asile auprès de vos vertus.

ZÉANGIR.

J'ai subi comme vous cette épreuve cruelle,
Je n'ai pu désarmer une main maternelle.
Ma mère, en son erreur, se flatte qu'aujourd'hui
Vos [illegible] pour moi, [illegible] contre lui;
Que [illegible] de Thamas doit [illegible] mon frère.
Ign[illegible] [illegible], elle espère
[illegible]

On l'a vu s'attendrir, ses larmes ont coulé;
C'est par son ordre ici que je suis appelé.
J'obtiendrai qu'à ses yeux le prince reparoisse,
Je saurai pour son fils réveiller sa tendresse.
Songez, dans vos frayeurs, qu'il lui reste un appui,
Et, tant que je vivrai, ne craignez rien pour lui.

AZÉMIRE.

Je retiens les transports de ma reconnoissance.
Mais par pitié peut-être on me rend l'espérance:
Pour mieux me rassurer, vous cachez vos terreurs,
Vous détournez les yeux en essuyant mes pleurs.
Que de périls pressants! le visir, votre mère,
Moi-même, cette lettre, et ce fatal mystère,
Un sultan soupçonneux, l'ivresse des soldats,
L'horreur de Soliman pour le nom de Thamas,
Horreur toujours nouvelle et par le temps accrue,
Que sans fruit la sultane a même combattue!
Ah! si dans les dangers qu'on redoute pour moi,
Ceux du prince à mon cœur inspiroient moins d'effroi,
Je vous dirois, forcez son généreux silence;
Dévoilez son secret, montrez son innocence:
Heureuse, si j'avois, en voulant le sauver,
Et des périls plus grands et la mort à braver!

ZÉANGIR.

Comme elle sait aimer! je vois toute ma perte.
Pardonnez: ma blessure un instant s'est ouverte;
Laissez-moi: loin de vous, je suis plus généreux.
Le sultan va paroître: on vient. Fuyez ces lieux.

SCÈNE II.

SOLIMAN, ZÉANGIR.

ZÉANGIR.

Souffrez qu'à vos genoux j'adore l'indulgence
Qui rend à mes regards votre auguste présence,
Et d'un ordre sévère adoucit la rigueur.

SOLIMAN.

Touché de tes vertus, satisfait de ton cœur,
D'un sentiment plus doux je n'ai pu me défendre.
Dans ces premiers moments j'ai bien voulu t'entendre:
Mais que vas-tu me dire en faveur d'un ingrat,
Dont ce jour a prouvé le rebelle attentat?
De ce triste entretien quel fruit peux-tu prétendre?
Et de ma complaisance, hélas! que dois-je attendre,
Hors la douceur de voir que le ciel aujourd'hui
Me laisse au moins en toi plus qu'il ne m'ôte en lui?

ZÉANGIR.

Il n'est point prononcé cet arrêt sanguinaire.
Le prince a pour appui les bontés de son père.
Vous l'aimâtes, seigneur; je vous ai vu cent fois
Entendre avec transport et conter ses exploits,
Des splendeurs de l'empire en tirer le présage,
Et montrer ce modèle à mon jeune courage.
Depuis plus de huit ans, éloigné de ces lieux,
On a de ses vertus détourné trop vos yeux.

SOLIMAN.

Quoi! quand toi-même as vu jusqu'où sa violence
A fait de ses adieux éclater l'insolence!

ZÉANGIR.

Gardez de le juger sur un emportement,

D'une âme au désespoir rapide égarement.
Vous savez quel affront enflammoit son courage.
On excuse l'orgueil qui repousse un outrage.

SOLIMAN.

De l'orgueil devant moi ! menacer à mes yeux !
Dès long-temps...

ZÉANGIR.

Pardonnez, il étoit malheureux ;
Dans les rigueurs du sort son âme étoit plus fière :
Tels sont tous les grands cœurs, tel doit être mon frère.
Rendez-lui vos bontés, vous le verrez soumis,
Embrasser vos genoux, vous rendre votre fils,
J'en réponds.

SOLIMAN.

Eh ! pourquoi réveiller ma tendresse
Quand je dois à mon cœur reprocher ma foiblesse,
Quand un traître aujourd'hui sollicite Thamas ?
Quand son crime avéré...

ZÉANGIR.

Seigneur, il ne l'est pas :
Croyez-en l'amitié qui me parle et m'anime ;
De tels nœuds ne sont point resserrés par le crime.
Quels que soient les garants qu'on ose vous donner,
Croyez qu'il est des cœurs qu'on ne peut soupçonner.
Eh ! qui sait si fermant la bouche à l'innocence...

SOLIMAN.

Va, son forfait lui seul l'a réduit au silence.
Eh ! peut-il démentir ce camp dont les clameurs
Déposent contre lui pour ses accusateurs ?

ZÉANGIR.

Oui. Souffrez seulement qu'il puisse se défendre.
Daignez, daignez du moins le revoir et l'entendre.

SOLIMAN.

Que dis-tu? ciel! qui? lui! qu'il paroisse à mes yeux!
Me voir encor braver par cet audacieux!

ZÉANGIR.

Eh quoi! votre vertu, seigneur, votre justice
De ses persécuteurs se montreroient complice?
Vous avez entendu ses mortels ennemis,
Et pourriez, sans l'entendre, immoler votre fils,
L'héritier de l'empire! Ah! son père est trop juste.
Où seroit, pardonnez, cette clémence auguste
Qui dicta vos décrets, par qui vous effacez
Nos plus fameux sultans près de vous éclipsés?

SOLIMAN.

Eh! qui l'atteste mieux, dis-moi, cette clémence,
Que les soins paternels qu'avoit pris ma prudence
D'étouffer mes soupçons, d'exiger qu'en ma main
Fût remis du forfait le gage trop certain?
D'ordonner que présent, et, prêt à les confondre,
A ses accusateurs lui-même il pût répondre?
Hélas! je m'en flattois : et lorsque ses soldats
Menacent un sultan des derniers attentats,
Qu'ils me bravent pour lui, réponds-moi, qui m'arrête?
Quel autre dans leur camp n'eût fait voler sa tête?
Et moi, loin de frapper, je tremble en ce moment
Que leur zèle, poussé jusqu'au soulèvement,
Malgré moi ne m'arrache un ordre nécessaire.
Eh! qui sait si tantôt, secondant ta prière,
Ce reste de bonté qui m'enchaîne le bras,
N'a point porté vers toi mes regrets et mes pas;
Si je n'ai point cherché, dans l'horreur qui m'accable,
A pleurer avec toi le crime et le coupable?
Hélas! il est trop vrai qu'au déclin de mes ans,

Fuyant des yeux cruels, suspects, indifférents,
Contraint de renfermer mon chagrin solitaire,
J'ai chéri l'intérêt que tu prends à ton frère;
Et qu'en te refusant, ma douleur aujourd'hui
Goûte quelque plaisir à te parler de lui.

ZÉANGIR.

Vous l'aimez, votre cœur embrasse sa défense.
Ah! si vos yeux trop tard voyoient son innocence,
Si le sort vous condamne à cet affreux malheur,
Avouez qu'en effet vous mourrez de douleur.

SOLIMAN.

Oui. Je mourrois, mon fils, sans toi, sans ta tendresse,
Sans les vertus qu'en toi va chérir ma vieillesse.
Je te rends grâce, ô ciel, qui, dans ta cruauté,
Veux que mon malheur même adore ta bonté;
Qui dans l'un de mes fils prenant une victime,
De l'autre me fait voir la douleur magnanime,
Oubliant les grandeurs dont il doit hériter,
Pleurant au pied du trône et tremblant d'y monter.

ZÉANGIR.

Ah! si vous m'approuvez, si mon cœur peut vous plaire,
Accordez-m'en le prix en me rendant mon frère.
Ces sentiments qu'en moi vous daignez applaudir,
Communs à vos deux fils, ont trop su les unir.
Vous formâtes ces nœuds aux jours de mon enfance;
Le temps les a serrés.... c'étoit votre espérance;
Ah! ne les brisez point. Songez quels ennemis
Sa valeur a domtés, son bras vous a soumis.
Quel triomphe pour eux! et bientôt quelle audace,
Si leur haine apprenoit le coup qui le menace!
Quels vœux, s'ils contemploient le bras levé sur lui!
Et dans quel temps veut-on vous ravir cet appui?

Voyez le Transilvain, le Hongrois, le Moldave,
Infester à l'envi le Danube et la Drave.
Rhodes n'est plus. D'où vient que ses fiers défenseurs,
Sur le rocher de Malte insultent leurs vainqueurs ?
Et que sont devenus ces projets d'un grand homme,
Quand vous deviez, seigneur, dans les remparts de Rome,
Détruisant des chrétiens le culte florissant,
Aux murs du Capitole arborer le croissant ?
Parlez, armez nos mains, et que notre jeunesse
Fasse encor respecter cette auguste vieillesse.
Vous, craint de l'univers, revoyez vos deux fils,
Vainqueurs, à vos genoux retomber plus soumis,
Baiser avec respect cette main triomphante,
Incliner devant vous leur tête obéissante,
Et chargés d'une gloire offerte à vos vieux ans,
De leurs doubles lauriers couvrir vos cheveux blancs.
Vous vous troublez, je vois vos larmes se répandre.

SOLIMAN.

Je cède à ta douleur et si noble et si tendre.
Ah ! qu'il soit innocent et mes vœux sont remplis.
Gardes, que devant moi l'on amène mon fils.

ZÉANGIR.

(*Aux gardes.*)

Mon père.... Demeurez.... Ah ! souffrez que mon zèle
Coure de vos bontés lui porter la nouvelle ;
Je reviens avec lui me jeter à vos pieds.

SCÈNE III.

SOLIMAN, *seul.*

O [illegible] plaisirs trop long-temps oubliés !
[illegible] austère
[illegible] père,

Vous rendez quelque calme à mes sens oppressés !
Égalez vos douceurs à mes ennuis passés.
Quoi donc ! ai-je oublié dans quels lieux je respire,
Et par qui mon aïeul dépouillé de l'empire
Vit son fils ?... Murs affreux ! séjour des noirs soupçons,
Ne me retracez plus vos sanglantes leçons ;
Mon fils est vertueux, ou du moins je l'espère.
Mais si de ses soldats la fureur téméraire
Malgré lui-même osoit.... triste sort des sultans
Réduits à redouter leurs sujets, leurs enfants !
Qui ? moi ! je souffrirois qu'arbitre de ma vie.....
Monarques des chrétiens, que je vous porte envie !
Moins craints et plus chéris, vous êtes plus heureux.
Vous voyez de vos lois vos peuples amoureux
Joindre un plus doux hommage à leur obéissance ;
Ou, si quelque coupable a besoin d'indulgence,
Vos cœurs à la pitié peuvent s'abandonner,
Et, sans effroi, du moins, vous pouvez pardonner.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, LE PRINCE, ZÉANGIR.

SOLIMAN.

Vous me voyez encor, je vous fais cette grâce.
Je veux bien oublier votre nouvelle audace.
Sans ordre, sans aveu, traiter avec Thamas
Est un crime qui seul méritoit le trépas.
Offrir la paix ! qui, vous ? de quel droit ? à quel titre ?
De ces grands intérêts qui vous a fait l'arbitre ?
Sachez, si votre main combattit pour l'État,
Qu'un vainqueur n'est encor qu'un sujet, un soldat.

LE PRINCE.

Oui, j'ai tâché du moins, seigneur, de le paroître,
Et mon sang prodigué....

SOLIMAN.

Vous serviez votre maître.
Votre orgueil croiroit-il faire ici mes destins?
Soliman peut encor vaincre par d'autres mains.
Un autre avec succès a marché sur ma trace,
Et votre égal un jour....

LE PRINCE.

Mon frère! il me surpasse:
Le ciel, qui pour moi seul garde sa cruauté,
S'il vous laisse un tel fils, ne vous a rien ôté.

SOLIMAN.

Qu'entends-je! à la grandeur joint-on la perfidie?

ZÉANGIR.

En se montrant à vous, son cœur se justifie.

SOLIMAN.

Je le souhaite au moins. Mais n'apprendrai-je pas
Le prix que pour la paix on demande à Thamas?
Le perfide ennemi, dont le nom seul m'offense,
Vous a-t-il contre moi promis son assistance?

LE PRINCE.

Juste ciel! ce soupçon me fait frémir d'horreur;
Si le crime un moment fût entré dans mon cœur,
(Vous ne penserez pas que la mort m'intimide,)
Je vous dirois, frappez, punissez un perfide.
Mais je suis innocent, mais l'ombre d'un forfait....

SOLIMAN.

Eh bien! je veux vous croire, expliquez ce billet.

LE PRINCE, *après un moment de silence.*

Je frémis de l'aveu qu'il faut que je vous fasse;
Mon respect s'y résout, sans espérer ma grâce;
J'ai craint, je l'avouerai, pour des jours précieux.
J'ai craint, non le courroux d'un sultan généreux,
Mais une main.... seigneur, votre nom, votre gloire,
Soixante ans de vertus chers à notre mémoire,
Tout me répond des jours commis à votre foi,
Et mes malheurs du moins n'accableront que moi.

SOLIMAN.

Et pour qui ces terreurs?

LE PRINCE.

Cet écrit, ce message,
Que de la trahison vous avez cru l'ouvrage,
C'est celui de l'amour; ordonnez mon trépas:
Votre fils brûle ici pour le sang de Thamas.

SOLIMAN.

Pour le sang de Thamas!

LE PRINCE.

Oui, j'adore Azémire.

SOLIMAN.

Puis-je l'entendre, ô ciel! et qu'oses-tu me dire?
Est-ce là le secret que j'avois attendu?
Voilà donc le garant que m'offre ta vertu!
Quoi! tu pars de ces lieux, chargé de ma vengeance,
Et de mon ennemi tu brigues l'alliance!

ZÉANGIR.

S'il mérite la mort, si votre haine....

SOLIMAN.

Eh bien?

ZÉANGIR.

[illegible] crime, et ce crime est le mien.

Vous voyez mon rival, mon rival que l'on aime.
Ou prononcez sa grâce, ou m'immolez moi-même.

SOLIMAN.

Ciel! de mes ennemis suis-je donc entouré?

ZÉANGIR.

De deux fils vertueux vous êtes adoré.

SOLIMAN.

O surprise! ô douleur!

ZÉANGIR.

Qu'ordonnez-vous?

LE PRINCE.

Mon père,
Rien n'a pu m'abaisser jusques à la prière;
Rien n'a pu me contraindre à ce cruel effort,
Et je le fais enfin, pour demander la mort:
Ne punissez que moi.

ZÉANGIR.

C'est perdre l'un et l'autre.

LE PRINCE.

C'est votre unique espoir.

ZÉANGIR.

Sa mort seroit la vôtre.

LE PRINCE.

C'est pour moi qu'il révèle un secret dangereux.

ZÉANGIR.

Pour vous fléchir ensemble, ou pour périr tous deux.

LE PRINCE.

Il m'immoloit l'amour qui seul peut vous déplaire.

ZÉANGIR.

J'ai dû sauver des jours consacrés à son père.

SOLIMAN.

les enfants, suspendez ces généreux débats.
) tendresse héroïque! admirables combats!
ipectacle trop touchant offert à ma vieillesse!
les yeux connoîtront-ils des larmes d'allégresse!
Frand Dieu! me payez-vous de mes longues douleurs?
)e mes troubles mortels chassez-vous les horreurs?
lon, je ne croirai point qu'un cœur si magnanime,
'armi tant de vertus, ait laissé place au crime.
)ieu! vous m'épargnerez le malheur...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, OSMAN.

OSMAN.

PAROIS...

.e trône est en péril, vos jours sont menacés.
'ransfuges de leur camp, de nombreux janissaires,
)es fureurs de l'armée insolents émissaires,
)ans les murs de Byzance ont semé leur terreur,
éditieux sans chef, unis par la douleur.
ls marchent. Leur maintien, leur silence menace.
:n pâlissant de crainte, ils frémissent d'audace;
.eur calme est effrayant, leurs yeux avec horreur
)es remparts du sérail mesurent la hauteur,
)éja, devançant l'heure aux prières marquée,
.es flots d'un peuple immense inondent la Mo
'andis que dans le camp un deuil séditieux
)'un désespoir farouche épouvante les yeux,
)ue des plus forcenés l'emportement funeste
)es drapeaux déchirés ensevelit le reste,

Comme si leur courroux, en les foulant aux pieds,
Venoit d'anéantir leurs serments oubliés.
Montrez-vous, imposez à leur foule insolente.

SOLIMAN.

J'y cours : va, pour toi seul un père s'épouvante.
Frémis de mon danger, frémis de leur fureur;
Et surtout fais des vœux pour me revoir vainqueur.

LE PRINCE.

Je fais plus; sans frémir je deviens leur ôtage;
J'aime à l'être, seigneur; je dois ce témoignage
A de braves guerriers qu'on veut rendre suspects,
Quand leur douleur soumise atteste leurs respects.
Ah! s'il m'étoit permis! si ma vertu fidèle
Pouvoit, à vos côtés désavouant leur zèle,
Se montrer, leur apprendre en signalant ma foi,
Comment doit éclater l'amour qu'ils ont pour moi!

SOLIMAN, *moment de silence.*

Gardes, qu'il soit conduit dans l'enceinte sacrée,
Des plus audacieux en tout temps révérée.
Qu'au fidèle Nessir ce dépôt soit commis.
Va, mon destin jamais ne dépendra d'un fils.
Visir, à ses soldats, aux vainqueurs de l'Asie
Opposez vos guerriers vainqueurs de la Hongrie;
Qu'on soit prêt à marcher à mon commandement,
Veillez sur le sérail.

SCÈNE VI.

ZÉANGIR, OSMAN.

ZÉANGIR.

Arrêtez un moment.
C'est vous qui de mon frère accusant l'innocence,

Contre lui du sultan excitez la vengeance.
Je lis dans votre cœur, et conçois vos desseins :
Vous voulez par sa mort assurer mes destins,
Et des pièges qu'ici l'amitié me présente
Garantir, par pitié, ma jeunesse imprudente.
Vous croyez que vos soins, en m'immolant ses jours,
M'affligent un moment pour me servir toujours ;
Que dans l'art de régner sans doute moins novice,
Je sentirai le prix d'un si rare service,
Et que j'approuverai dans le fond de mon cœur
Un crime malgré moi commis pour ma grandeur.

OSMAN.

Moi, seigneur, que mon âme à ce point abaissée....

ZÉANGIR.

Vous le nieriez en vain, telle est votre pensée.
Vous attendez de moi le prix de son trépas,
Et même en ce moment vous ne me croyez pas.
Quoi qu'il en soit, visir, tâchez de me connoître :
D'un écueil à mon tour je vous sauve peut-être ;
Ses dangers sont les miens, son sort fera mon sort,
Et c'est moi qu'on trahit en conspirant sa mort.
Vous-même redoutez les fureurs de ma mère ;
Tremblez autant que moi pour les jours de mon frère :
A ce péril nouveau c'est vous qui les livrez ;
Je vous en fais garant et vous m'en répondrez.

OSMAN, *seul.*

Quel avenir, ô ciel ! quel destin dois-je attendre !

SCÈNE VII.

ROXELANE, OSMAN.

ROXELANE.

VIENS, les moments sont chers, marchons.

OSMAN.

Daignez m'entendre.

ROXELANE.

Eh quoi?

OSMAN.

Dans cet instant Zéangir en courroux...

ROXELANE.

N'importe. Ciel! l'ingrat!... Frappons les derniers coups.
Le sultan hors des murs va porter sa présence.
Dans un projet hardi viens servir ma vengeance.

OSMAN.

Quel projet? ah! craignez....

ROXELANE.

Quand un sort rigoureux
A voulu qu'un dessein terrible, dangereux
Devînt en nos malheurs notre unique espérance,
Il faut, pour l'assurer, consulter la prudence,
Balancer les hasards, tout voir, tout prévenir;
Et si le sort nous trompe, il faut savoir mourir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente l'intérieur de l'enceinte sacrée. Nessir et les gardes au fond du théâtre, le prince sur le devant et assis au commencement du monologue.)

SCÈNE I.

LE PRINCE, *seul.*

L'EXCÈS du désespoir semble calmer mes sens;
Quel repos! moi des fers! ô douleur! ô tourments!
Sultane ambitieuse, achève ton ouvrage:
Joins pour m'assassiner l'artifice à la rage;
A ton lâche visir dicte tous ses forfaits.
Le traître! avec quel art, secondant tes projets,
De son récit trompeur la perfide industrie
Du sultan par degrés réveilloit la furie!
Combien de ses discours l'adroite fausseté
A laissé, malgré lui, percer la vérité!
Ce peuple consterné, ce silence, ces larmes
Qu'arrache ma disgrâce aux publiques alarmes,
Ce deuil marqué du sceau de la religion,
C'étoit donc le signal de la rébellion!
Hélas! prier, gémir, est-ce trop de licence?
Est-on rebelle enfin pour pleurer l'innocence?
Et le sultan le craint! il croit, dans son erreur,
Aller d'un camp rebelle apaiser la fureur!

Il verra leurs respects dans leur sombre tristesse ;
On m'aime en chérissant sa gloire et sa vieillesse.
Suspect dans mon exil, nourri presque opprimé,
A révérer son nom je les accoutumai ;
Son fils à ses vertus se plut à rendre hommage :
Que ne m'a-t-il permis de l'aimer davantage !
On ne vient point : ô ciel ! on me laisse en ces lieux,
En ces lieux si souvent teints d'un sang précieux,
Où tant de criminels et d'innocents peut-être,
Sont morts sacrifiés aux noirs soupçons d'un maître !
Que tarde le sultan ? s'est-il enfin montré ?
A-t-il vu ce tumulte, et s'est-il rassuré ?
Et Zéangir ! mon frère ! ô vertus ! ô tendresse !
Mon frère ! je le vois, il s'alarme, il s'empresse ;
De sa cruelle mère il fléchit les fureurs ;
Il rassure Azémire, il lui donne des pleurs,
Lui prodigue des soins, me sert dans ce que j'aime :
Une seconde fois il s'immole lui-même.
Quelle ardeur enflammoit sa générosité,
En se chargeant du crime à moi seul imputé !
Quels combats ! quels transports ! il me rendoit mon père ;
C'est un de ses bienfaits, je dois tout à mon frère.
Non, le ciel, je le vois, n'ordonne point ma mort :
Non, j'ai trop accusé mon déplorable sort ;
J'ai trop cru mes douleurs, tout mon cœur les condamne :
Je sens qu'en ce moment je hais moins Roxelane.
Mais quel bruit : ah ! du moins.... que vois-je ? le visir !
Lui, dans un tel moment ! lui, dans ces lieux !

SCÈNE II.

LE PRINCE, OSMAN,

OSMAN.

NESSIR,

Adorez à genoux l'ordre de votre maître.

(Il lui remet un papier.)

LE PRINCE, *assis, et après un moment de silence.*

Et vous a-t-on permis de le faire connoître?

OSMAN.

Bientôt vous l'apprendrez.

LE PRINCE.

Et que fait le sultan?

OSMAN.

Contre les révoltés il marche en cet instant.

LE PRINCE.

(À part.) *(Haut.)*

Les révoltés! O ciel! contraignons-nous. J'espère

Qu'on peut m'apprendre aussi ce que devient mon frère.

OSMAN.

Un ordre du sultan l'éloigne de ses yeux.

LE PRINCE, *à part.*

Zéangir éloigné! mon appui! justes cieux!

(Haut.)

Azémire....

OSMAN.

Azémire à Thamas est rendue;

Elle quitte Byzance.

LE PRINCE, *à part.*

O rigueur imprévue!

(Haut.)

Quel présage? Et Nessir.... cet ordre....

OSMAN.

Est rigoureux.
Craignez de vos amis le secours dangereux:
Qui voudroit vous servir vous trahiroit peut-être.
Ce séjour est sacré: puisse-t-il toujours l'être!
Souhaitez-le et tremblez : vos périls sont accrus ;
Ce zèle impétueux qu'excitent vos vertus....

LE PRINCE.

Cessez : je sais le prix qu'il faut que j'en espère ;
Roxelane avec vous les vantoit à mon père.
Sortez.

OSMAN.

Vous avez lu, Nessir, obéissez.

SCÈNE III.

LE PRINCE, *seul.*

O CIEL! que de malheurs à la fois annoncés!
Zéangir écarté! le départ d'Azémire!
Tout ce qui me confond, tout ce qui me déchire!
Craignez de vos amis le secours dangereux!...
Je lis avec horreur dans ce mystère affreux.

(*A Nessir.*)

Si l'on s'armoit pour moi, si l'on forçoit l'enceinte...
Tu frémis, je t'entends... d'où peut naître leur crainte?
Leur crainte! on l'espéroit: cet espoir odieux,
Le visir l'annonçoit, le portoit dans ses yeux.
S'il ne s'en croyoit sûr, eût-il osé m'instruire?
Viendroit-il insulter l'héritier de l'empire?
Comme il me regardoit incertain de mon sort
Mendier chaque mot qui me donnoit la mort!
Et j'ai dû le souffrir, l'insolent qui me brave!

Le fils de Soliman bravé par un esclave !
Cet affront, cette horreur manquoient à mon destin ;
Après ce coup affreux le trépas... Mais enfin,
Qui peut les enhardir ? Quelle est leur espérance ?
Qu'on attaque l'enceinte ? et sur quelle apparence ?...
Est-ce dans ce sérail que j'ai donc tant d'amis ?
Parmi ces cœurs rampants à l'intérêt soumis,
Qu'importent mes périls, mon sort, ma renommée ?
C'est le peuple qui plaint l'innocence opprimée.
L'esclave du pouvoir ne tremble point pour moi :
A Roxelane ici tout a vendu sa foi...
Quel jour vient m'éclairer ? Si c'étoit la sultane ?...
Ce crime est en effet digne de Roxelane.
Oui, tout est éclairci. Le trouble renaissant,
Le peuple épouvanté, le soldat frémissant ;
C'est elle qui l'excite : elle effrayoit mon père,
Pour surprendre à sa main cet ordre sanguinaire.
Les meurtriers sont prêts, par sa rage apostés ;
Les coups sont attendus : les moments sont comptés.
Grand Dieu ! si le malheur, si la foible innocence
Ont droit à ton secours non moins qu'à ta vengeance,
Toi dont le bras prévient ou punit les forfaits,
Au lieu de ton courroux signale tes bienfaits.
Je t'en conjure, ô Dieu, par la voix gémissante
Qu'élève à tes autels la douleur suppliante ;
Par mon respect constant pour ce père trompé,
Qui périra du coup dont tu m'auras frappé ;
Par ces vœux qu'en mourant t'offroit pour moi ma mère,
Je t'en conjure... au nom des vertus de mon frère.
Calmons-nous ; espérons : je respire ; mes pleurs
De mon cœur moins saisi soulagent les douleurs :
Le ciel... qu'ai-je entendu ?...

(*Au bruit qu'on entend, les gardes tirent leurs coutelas. Nessir tire son poignard. Nessir écoute s'il entend un second bruit.*)

Frappe, ta main chancelle ;
Frappe.

(*Le second bruit se fait entendre. Ceux des gardes qui sont à la droite du prince passent devant lui pour aller vers la porte de la prison, et en passant forment un rideau qui doit cacher absolument l'action de Nessir aux yeux du public.*)

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR, *s'avançant jusque sur le devant du théâtre de l'autre côté.*

VIENS, signalons notre foi, notre zèle ;
Courons vers le sultan ; désarmons les soldats,
Qu'il reconnoisse enfin...

(*En ce moment les gardes qui environnoient le prince mourant, se rangent et se développent de manière à laisser voir le prince à Zéangir et au spectateur.*)

O ciel ! que vois-je?... hélas !
Mon frère ! mon cher frère ! ô crime ! ô barbarie !
(*Aux gardes.*)
Monst[illegible] furie !

(*Ness[illegible] Zéangir jette les [illegible]*)

Qu'[illegible] main...
O [illegible]

O sort ! c'est Zéangir que tu fais parricide !
Quel pouvoir formidable à nos destins préside !
Ciel !

LE PRINCE.

De trop d'ennemis j'étois enveloppé ;
Ton frère à leurs fureurs n'auroit point échappé.
Je plains le désespoir où ton âme est en proie.
La mienne en ce malheur goûte au moins quelque joie.
Je te revois encor ; je ne l'espérois pas ;
Ta présence adoucit l'horreur de mon trépas.

ZÉANGIR.

Tu meurs ! ah ! c'en est fait.

SCÈNE V.

LE PRINCE, ZÉANGIR, SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

TOUT me fuit, tout m'évite :
Quelle morne terreur dans tous les yeux écrite !
Que vois-je ! se peut-il ?... mon fils mourant, ô cieux !

ROXELANE.

Il n'est plus.

SOLIMAN.

Quoi ! Nessir, quel bras audacieux ?...

ZÉANGIR, *se relevant de dessus le corps de son frère.*

Pleurez sur l'attentat, pleurez sur le coupable,
C'est Zéangir.

SOLIMAN.

[illegible] épouvantable !

ROXELANE, *à part.*

Jour plus affreux pour moi!

SOLIMAN.

Cruel, qu'espérois-tu?

ZÉANGIR.

Prévenir vos dangers, vous montrer sa vertu,
Des soldats désarmés arrêter la licence.

SOLIMAN.

Hélas! dans leurs respects j'ai vu son innocence.
Détrompé, plein de joie, en les trouvant soumis,
Tout mon cœur s'écrioit, vous me rendez mon fils;
Et pour des jours si chers quand je suis sans alarmes,
Quand j'apporte en ces lieux ma tendresse et mes larmes...

ZÉANGIR, *hors de lui, et s'adressant à Roxelane.*

C'est vous dont la fureur l'égorge par mon bras;
Vous dont l'ambition jouit de son trépas;
Qui sur tant de vertus fermant les yeux d'un père,
L'avez fait un moment injuste, sanguinaire....

(*A Soliman.*)

Pardonnez, je vous plains, je vous chéris.... hélas!
Je connois votre cœur, vous n'y survivrez pas.
C'est la dernière fois que le mien vous offense:

(*Regardant sa mère.*)

Mon supplice finit, et le vôtre commence.

(*Il se tue sur le corps de son frère.*)

SOLIMAN.

O comble des horreurs!

ROXELANE.

O transports inouïs!

SOLIMAN.

O père infortuné!

ROXELANE.

Malheureuse ! mon fils,
Lui pour qui j'ai tout fait : lui, depuis sa naissance,
De mon ambition l'objet, la récompense !
Lui qui punit sa mère en se donnant la mort,
Par qui mon désespoir me tient lieu de remord.
Pour lui j'ai tout séduit, ton visir, ton armée.
Je t'effrayois du deuil de Byzance alarmée.
De ton fils en secret j'excitois les soldats ;
Par cet ordre surpris tu signois son trépas ;
Je forçois sa prison, sa perte étoit certaine.
L'amitié de mon fils a devancé ma haine.
Un Dieu vengeur par lui prévenant mon dessein...
Le musulman le pense, et je le crois enfin,
Qu'une fatalité terrible, irrévocable,
Nous enchaîne à ses lois, de son joug nous accable ;
Qu'un Dieu, près de l'abîme où nous devons périr,
Même en nous le montrant, nous force d'y courir :
J'y tombe sans effroi ; j'y brave sa colère,
Le pouvoir d'un despote et les fureurs d'un père.
Ma mort....

(*Elle fait un pas vers son fils.*)

SOLIMAN.

Non, tu vivras pour pleurer tes forfaits,
Monstre : de ses transports prévenez les effets.
Qu'on l'enchaîne en ces lieux, qu'on veille sur sa vie.
Tu vivras dans les fers et dans l'ignominie,
Aux plus vils des humains vil objet de mépris,
Sous ces lambris affreux teints du sang de ton fils.
Que cet horrible aspect te poursuive sans cesse ;
Que le ciel, prolongeant ton obscure vieillesse,

T'abandonne au courroux de ces mânes sanglants ;
Que mon ombre bientôt redouble tes tourments,
Et puisse en inventer de qui la barbarie
Egale mes malheurs, ma haine et ta furie!

FIN DE MUSTAPHA ET ZÉANGIR.

TABLE
DES PIÈCES ET DES NOTICES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05865 9114


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05865 9114